



LA CINQUIEME FORCE

par Rajah Lone

Chapitre I : Topiques

"Moi aimer toi"
(topiques)

“ Entrez, entrez ! Ce n'est pas une vieille grille imposante, rouillée de surcroît, qui va vous faire peur... non, non. Notez au passage le travail de ferronnerie, et remerciez l'artisan, ce cher illustre inconnu, d'avoir si bien modelé le fer. Dommage que ces fines arabesques soient recouvertes par les outrages du temps. ”

“ Quel temps, au fait ? Où est le soleil ? Ah oui, de ce côté. Voyons, il pourrait être huit du matin, ou bien neuf, ou alors cinq du soir... Oh, et puis regardez vous-même, je n'arrive pas à lire ! Il est la-bas. Tout rond, jaune pâle, bien adouci par la brume qui nous entoure ...et qui ne va pas tarder à nous engloutir. Hâtons-nous. ”

“ Hum ! Plutôt lourde, cette grille. Auriez-vous la bonté de m'assister ? Comme c'est gentil de votre part. Faites attention à la rouille, vous êtes vacciné contre le tétanos ? Oui ? Ah, et bien allons-y. ”

“ A la une, à la deux, à la troooooiiiis ! ”

“ Les gonds mériteraient d'être huilés. Vous avez entendu cet horrible bruit ? Affreux ! Comme dans ces films d'horreur. ”

Un peu mon neveu, tu viens ici souvent ?

“ Suivez-moi, suivez-moi. Et admirez. Enfin, si vous pouvez voir quelque chose à travers cette purée de pois. Mes pauvres yeux sont malades, notez que le reste aussi. Mes pauvres jambes ! Et mes articulations... Je ne vous en parle pas ! On appelle ça la vieillesse. Foutaises ! Mon docteur n'est rien d'autre qu'incompétent. Mais je m'égare. Et vous de me suivre de près, je

ne vois pas les choses, mais je sais où elles sont. Hum ! Tenez, par exemple... par là se trouvent les rosiers. Allons-y.”

“ Encore quelques pas. Faites attention au racines qui jalonnent ça et là le chemin. Quel manque d'esprit ces arbres ont-ils pour exhumer ce qui doit être enterré ! Ne trouvez-vous pas ? Si au moins elles pouvaient être jolies ! Mais non, regardez : noires, noueuses, vicieuses... ça va même se tortiller de contentement dès qu'un passant y trébuche ! Hum ! De telles choses ne devraient pas exister. Enfin ! Comme je me dis souvent, ça doit faire parti du décor. La seule chose à faire, c'est d'accepter. Oui, accepter. Ainsi c'est mieux. ”

“ Ah, voilà les rosiers. Bizarre. Vraiment bizarre. Vous voyez ces magnifiques boutons en train de s'ouvrir ? Regardez ! Hum ! Suis-je bête, c'est la première fois que vous venez ici ! Vous ne pouvez pas vous en rendre compte ! Et bien, si je vous disais que ces fleurs n'ont pas changé d'un pouce depuis ma dernière visite ! C'était quand, au fait ? ”

L'année dernière ? Vieux gâteaux !

“ Ma grand mère dirait que le temps s'est arrêté. J'espère ne pas blesser mon illustre aïeule, et par là même toutes les grand-mères ; mais je doute du bien-fondé de sa théorie sur le temps. La brume n'empêche pas la pluie et le beau temps de venir s'installer à leur guise, puis de s'en aller quand bon leur semble. Hum ! cependant, je concède volontiers à mon aïeule la vision de l'arrêt, assez juste en soi, mais qui ne s'applique qu'à ces fleurs. ”

“ Au fait, avez-vous une grand-mère ? ”

“ Ces rosiers sont mal entretenus. Chétifs. Moribonds. Asthéniques. Patraques. Il faudrait les soigner convenablement. Les arroser au moins. Regardez, c'est jaune à certains endroits. Oh ! Horreur ! Là, sous les feuilles, des champignons ! ”

“ Allons autre part, voulez-vous ? Au fait, pourquoi êtes-vous

venu ici ? Non, non, ne répondez pas. Laissez-moi deviner... Vous êtes venu chaparder des pommes ! Hi, hi, hi ! Ces belles et délicieuses pommes qui font la fierté de ce jardin ! Venez, venez ! C'est de ce côté. ”

“ Faites attention aux racines, il y en a pas mal par ici. ”

“ Et tenez-vous près de moi, la brume devient de plus en plus épaisse. Un vrai concentré de purée de pois. Patience, patience, vous les aurez, ces pommes. En attendant, prolongeons, voulez-vous, cette intéressante discussion. Il y a un point particulier qui me tortille l'esprit : que faites-vous de ces pommes ? ”

“ Ouh ! ”

“ Saletés de racines ! Vous seriez bien aimable de m'aider à me relever. Merci, vous êtes un ange. ”

“ De quel arbre oublieux de sa civilité a bien pu laissé traîner ses fondements hors du sol ? Oh ! tenez, c'est un pommier. Celui-ci produit des goldens... Mais quel idiot suis-je ? Honte à moi ! C'est un abricotier ! Je suis impardonnable. Les pommiers doivent en principe se trouver à votre droite. ”

“ Par là, oui. ”

“ Suivez le guide. Là, un producteur de granny bien vertes, mais pas tout à fait mûres. Ici des coeur de sang-bleu. Plus loin, des crackinettes qui ont l'air de pourrir. A votre gauche... Oh, magnifique ! Des pommiers à pain. Faites attention à droite, bien caché par la blancheur vaporeuse et malade, il y a un drôle d'arbre appelé poulpier. Je n'ai pas le souvenir de son origine, mais ça a l'air bigrement vivace. Quel est le nom des pommes de cet arbre ? Vous ne le connaissez pas ? Tant pis. ”

“ Pardieu ! ”

“ Des visiteurs ! ”

“ Oh, excusez-moi, vous êtes vous aussi en visite dans ce petit coin botanique. Approchons-nous de ceux-là, voulez-vous ? En

douceur, et faites attention aux racines. Surtout par ici, les arbres sont particulièrement indisciplinés. Ces pommiers appartiennent à une variété spéciale appelée gnose ; drôle de nom me direz-vous. C'est un simple mariage entre gnome, vu la similitude des racines de ces arbres, et le suffixe de maladie. Comme c'est curieux, tout de même, ces arbres ne sont pas malades en soi. Ça doit être une vue de l'esprit, sans doute ; oui, ainsi dirait mon illustre grand-mère. ”

“ Les voilà, ces visiteurs inattendus... ”

“ Cachons-nous. Vous les voyez bien. Et bien ? Ils sont deux. Et je les connais. Pas vous ? Hum. Que la pudeur ne vous empêche pas de les regarder tout de même ! Il sont nus, je veux bien l'admettre, mais ils ne se touchent même pas. Non ! Ce n'est pas du voyeurisme ! quoique... ”

“ Voilà, quand même, votre curiosité l'a emporté. Regardez bien. Surtout leurs regards. Les yeux de l'un plongeant dans les yeux de l'autre. ”

“ Remarquable. N'est-ce pas ? ”

En effet. Remarquable !

“ Notez cette profonde, oui profonde, profonde quoi ? Je m'en oublie... Il y a dans ces regards, que dis-je, ce regard, tant celui-ci est intense, une sorte d'absolu, quelque chose qui transcende leurs pauvres corps. L'un est l'autre et vice-versa. On appelle ça amour. Et j'ai beaucoup de mal à comprendre ce terme. Si j'écoutais mon docteur, il dirait que je dois me faire trop vieux, remarque stupide puisque j'ai toujours été comme je suis. ”

Tu m'ennuis, vieux schnock... décris-moi mieux ces individus.

“ Oui, ce regard, ce lien de l'un à l'autre, qui leur fait perdre toute notion du temps. La foudre pourrait leur tomber sur la tête, ils n'en n'ont que faire. Pour un peu, rien qu'un peu, pareils à ces roses, figées dans la brume... Seules au milieu d'un jardin laissé à

l'abandon... ”

Et quand est-ce qu'ils se reproduisent ?

“ Laissons-les, voulez-vous ? Je n'oserais déranger cet idylle pour rien au monde. ”

Tu peux courir ! Retourne dans ton asile, pauvre débris ! J'ai trouvé mes deux pigeons...

Le lecteur soupira longuement, les yeux toujours fixés sur le texte qu'il venait de parcourir. Il feuilleta une fois, puis une deuxième le reste du livre, se demandant si ce reste valait la peine d'être exploité.

J'ai trouvé mes deux pigeons, se dit-il une nouvelle fois, comme si la répétition pouvait renforcer la découverte.

Il feuilleta l'ouvrage une troisième fois, cette fois là, d'une façon plus détachée, jouant plus avec les pages, et rassemblant un ou deux mots que son regard de plus en plus versatile pouvait récupérer.

Puis, encore, il repensa à ses deux pigeons.

Il finit par quitter des yeux le livre qu'il ferma d'un geste lent, et le laissa tomber... dans le vide.

Constatant qu'il manquait quelque chose dans la logique, le lecteur se souvint il n'était pas tout à fait dans une réalité bien structurée. Il n'y avait pas de sol pour retenir le livre qu'il avait négligemment lâché. Il n'y avait pas le bruit du choc.

Tout n'était que silence.

Il s'amusa de la chose, et, toujours allongé sur le divan, il se retourna pour regarder le fameux livre poursuivre sa chute dans le vide, n'être plus qu'un point qui reflétait de temps à autre la lumière ambiante. Un petit livre ouvert, subissant les caprices de la

gravité, la reliure empêchant les pages de s'éparpiller dans tout l'espace...

Il s'amusa aussi de l'unité que constituait ce ramassis de mots, de verbes, de lettres, se demandant ce que ça donnerait une fois que les pages, les mots et les verbes fussent mélangés et ré-assemblés en une autre suite, dans un autre sens ou bien séparés les uns des autres à jamais. Mais pour rien au monde, il ne voulait que cela changeasse. Il avait trouvé ses deux pigeons ; deux êtres à utiliser selon son bon vouloir, qu'il pouvait plumer à souhait, et cuisiner à n'importe quelle sauce, les deux créatures liées -ergots et ailes- par ce que ce vieux schnock appelait amour. Il sourit, ses lèvres et ses yeux remplis de ce qui semblait du dédain, et détourna une fois pour toute ses pensées et son regard de ce livre.

Il avait finalement trouvé ce qu'il cherchait, l'ouvrage n'avait pas d'importance, seule l'idée comptait.

Le sourire se fit de plus en plus large, les lèvres dévoilèrent des dents blanches et bien régulières, puis la bouche s'ouvrit, et le rire se fit entendre, d'abord discret, puis crescendo, un rire qui n'avait rien d'humain.

Le son prit appui sur ce qui pouvaient être des murs, d'un mur circulaire en fait, dont toute la surface était cachée par des étagères surchargées de livres. Il renvoya l'écho vers les autres parties de la salle. Le bruit se fit de plus en plus fort au fur et à mesure des réflexions. Le divan et son occupant, suspendus dans le vide comme par magie, vibraient sous les résonances de ce rire devenu vacarme. Les vibrations assourdissantes ne se perdirent qu'en haut et en bas, dans deux vides où se perdaient les étagères, et qui ne se différenciaient que par la gravité.

Le rire cessa, laissant l'écho, unique composante du vacarme, s'atténuer et mourir. Le silence redevint.

Le lecteur, toujours allongé, étira les muscles de ses jambes,

puis de ses bras, et enfin, tout le reste de son corps, à la manière de ces félins engourdis par une longue sieste. Il s'assit en tailleur, bien installé dans son divan, et regarda en face de lui, ses yeux balayant certains ouvrages qui ne l'intéressaient guère plus à présent.

Une porte apparut sur le mur, puis un pont en bois reliant porte et divan.

Il s'y engagea, traversa d'un pas assuré le précipice, prit le temps d'ouvrir la porte, et se retrouva dans un couloir noir et humide. La plus grande partie de la lumière venait de la bibliothèque, et, une fois qu'il ferma la porte, la pénombre reprit ses droits. Quelques torches étaient accrochées aux murs, mais trop espacées si bien qu'elles semblaient pareilles à de petits îlots de lumière entrecoupant l'obscurité.

Il marcha lentement, ses pas sonnait sur le sol dallé et résonnant sur les murs, faits de pierres plus ou moins grossières. Puis plus vite, plus fort, comme pour le rire, il commença à courir, le sourire aux lèvres, le regard dirigé vers l'issue encore invisible du couloir. Quelques instants plus tard, quand il en eut assez de courir, il fit apparaître un nouvelle porte sur le mur et y entra.

L'issue donna sur une crypte, baignée de la même pénombre, mais à l'atmosphère plus humide, presque malade. Entre les colonnes qui soutenaient une voûte basse, et au milieu de la salle, se trouvait un large puits. Une ouverture de même diamètre perçait le plafond, juste au dessus du vide. Cette construction accueillait en son centre une colonne d'un bon diamètre, qui prenait pied dans les abîmes du puits, et se perdait dans les hauteurs. A l'instar de la bibliothèque, haut et bas semblaient se perdre à l'infini dans le vide.

Et, au niveau du sol, la statue.

Elle était rattaché à la colonne comme une simple extension de celle-ci. Une statue d'homme, faite dans le même matériau que

la construction, les jambes à moitié enfouies dans le cylindre, le bras gauche encore rattaché à la pierre, le bras droit et la main dressés vers un extérieur. Même figée, elle exprimait le mouvement, le désir -si on pouvait le décrire ainsi- de s'échapper de cette colonne, et sauter. L'effort était imprimé sur le visage, mais le regard était vide, les yeux de pierre n'ayant aucun iris pour indiquer quoi que ce fut.

Le lecteur s'approcha de la statue, le son de ses pas rompant le silence de la crypte. Il s'arrêta au bord du précipice, et, face à elle, regarda longuement. La musculature donnait l'aspect du mouvement. La chevelure ondulait en arrière. La main droite dressait chacun de ses doigts fins vers un extérieur inaccessible. La forme des lèvres... Mais aucune expression dans les deux globes oculaires.

“ Par ma foi, je t'aurais, ” dit-il à haute voix, sans sourire. “ J'ai trouvé le moyen pour arriver à mes fins. Ou alors je ne m'appelle plus Max. ”

Il se retourna brusquement et marcha jusqu'à une nouvelle sortie. La porte qu'il avait fait apparaître donna sur une salle remplie de lumière jaune, contrastant avec mauvais goût avec la précédente.

Les murs de marbre blanc finement veinée de jaune soutenaient dans leur moitié basse des panneaux d'ambre. Ceux-ci, légèrement réfléchissant, renvoyaient une lumière chaude vers les autres parties du décor. Le plafond était richement orné de dentelures ocre et de petites figurines dorées, et déployait une fresque dans les mêmes tons jaunâtres. Le sol, fait du même marbre que les murs, renvoyait contre toute logique le même son de pas que dans les autres parties du domaine. Le tout accueillait pour unique mobilier, un bureau de bois clair sobrement sculpté et doré, et une bergère dans le même style.

Max s'installa confortablement sur le siège, de la même manière féline qu'il avait de s'étirer et de sortir du divan dans la bibliothèque.

Retournons à nos deux moutons, se dit-il.

Il fit apparaître une plume à écrire, un encrier et quelques parchemins vierges. Puis, brusquement, quand il eut pris la plume dans les mains, il s'interrogea. Quelque chose allait de travers et il ne s'en apercevait qu'à présent. Son visage prit une moue pensive pour quelques moments, puis il frappa violemment la table de son poing.

“ Satané schnock ! Vieille crapule ! ” cria-t-il.

Il claqua des doigts et un plateau d'argent apparut en l'air, sur lequel était déposé le livre qu'il avait pour ainsi dire laisser tomber.

Max l'ouvrit, relut à nouveau, et sa rage augmenta.

“ Ils sont beaux, tes deux visiteurs ! Qu'il s'aiment, je veux ! Que tu me décrives ça, j'en veux encore ! Mais tu oublies, vieux chameau, de me décrire ce qu'ils sont ! Ça pourrait un homme ou une femme, comme je l'avais pensé ! Mais je ne sais même pas à quoi ils ressemblent ! Ça pourrait être n'importe qui ! Deux hommes, deux femmes ! pourquoi pas un homme et son chien, tant qu'on y est ! ...ou deux vrais pigeons ! ”

Max jeta le livre aussi fort qu'il le put et l'atomisa. Il fixa avec un regard enragé ce qui restait de l'ouvrage, se maudissant aussi d'avoir confié son âme à ces vulgaires lignes.

Après tout, pas besoin de comprendre, se dit-il en se calmant. Il suffit juste de décrire et d'intégrer. Pour ce que je veux, je n'ai pas besoin de comprendre ça.

Et justement au fin fond de son âme, perdu comme des vieux

souvenirs, au milieu d'images d'étoiles, de nébuleuses, de galaxies et de trous noirs, un bonhomme rongé par la vieillesse se complaisait dans un rire bien humain.

Entre deux respirations hoquetantes, deux sourires mélangés aux rires, il marmonnait que comprendre n'était rien, que ressentir c'était mieux.

Chapitre II : Une sirène en alerte

Carnet personnel de l'amiral : secteur 4.3.6 de la galaxie du chien, le Spirit Of Nef file entre les étoiles comme une bonne vieille réale, le moral est bon, si ce n'est une légère propension à faire des rimes de mauvais goût pour faire passer le temps trop doux.
Quant au reste : rien à signaler depuis la dernière fois.

Le bleu l'entourait de tous côtés, turquoise vers la surface, royal dans les profondeurs. Elle nageait là, entre deux eaux, se plaisant à explorer toutes les nuances de la couleur de la mer, plongeant vers les bas fonds pour profiter de l'intensité azurée, remontant quelquefois afin d'y voir les pics de blancheur que la lumière de la surface engendrait. Elle était là, dans son bonheur, les soucis et le travail relégués à des années-lumières. Elle n'avait qu'à respirer lentement l'air que lui procurait son équipement de plongée et battre de temps en temps des jambes. Et aller où elle voulait, dans une direction choisie sans contrainte, sans précipitation, sans que personne ne vienne lui donner d'ordre... oubliant même que sa jeunesse éphémère finirait un jour.

Elle arrêta sa nage à mi-hauteur, là où les rayons de lumière venaient mourir, la raison futile étant d'admirer le spectacle, et aussi de se laisser porter et bercer par les courants. Ses cheveux, jusque-là retenus en arrière par la vitesse relative, redevinrent libres et ondulèrent au gré du faible courant ; blonds et d'une bonne longueur, ils lui recouvraient le visage de temps à autre, cachant des yeux qui avaient la même couleur que cet univers.

Elle leva la tête, et prit plaisir à regarder la surface qui scintillait comme un diamant à chaque mouvement de vagues. Elle posa ensuite son regard à gauche, puis à droite, semblant y trouver quelque chose. Mais, du moins pour l'instant, rien à part le

magnifique bleu. Elle fit battre sa monopalme, et commença à reprendre un peu de vitesse, se dirigeant vers ce qu'elle pensait être une direction privilégiée.

Son intuition fut récompensée par des sons étranges, déformés par la masse d'eau environnante, qui ressemblaient à des petits cris aigus d'oiseaux, mais beaucoup plus longs, plus ondulants et -pensait-elle- plus chaleureux. Le genre de sons qui se faisait musique, pouvant alors transpercer les âmes, faire vibrer les corps et rendre heureux.

Elle les vit enfin.

Ils étaient encore loin, peu visibles, chacun d'eux faisant chanter la mer de sa propre voix comme pour annoncer sa venue. C'étaient deux dauphins mâles, des solitaires-célibataires, prompts aux jeux, aux longues ballades et aux contacts avec les humains. Ils n'avaient pas de noms, elle les connaissait pourtant, les distinguant de leurs congénères par les petites cicatrices de leur nageoire dorsale. Elle se trouvait dans leur royaume, soucieuse -ou bien trop paresseuse ?- de ne pas salir leur image en leur donnant des noms d'humains. Le seul langage ou forme de communication qu'elle voulait bien admettre à leur égard était celui du geste, non pas celui des mains, mais celui du corps entier.

Ils commencèrent à être plus visibles, devinrent deux tâches bleues foncées et profilées sur le fond bleu plus clair. Elle les vit distinctement et s'approcha d'eux, essayant d'augmenter sa vitesse. Les dauphins remarquèrent sa présence et modifièrent leur trajectoire pour aller à sa rencontre.

Elle les rejoint enfin, heureuse de les retrouver, avec cependant la peur au ventre. Elle se devait d'être correcte envers leur comportement ou leurs coutumes et ne voulait à aucun prix qu'ils s'en aillent.

Tu réagis trop humainement, ma pauvre fille, se dit-elle.

Oublie-toi.

Ils étaient maintenant en face d'elle, suspendus comme elle dans un vide bleuté. Le premier dauphin se tint en position verticale, hocha la tête, puis agita ses nageoires, manière de lui souhaiter la bienvenue dans leur domaine, et l'invitant à venir jouer avec eux. L'autre nageait autour d'elle, la regardant d'un oeil myope et attentif. Elle ne savait quelle partie de son corps d'humaine cet oeil pouvait bien fixer, ni quelle réponse ces animaux espéraient avant que le jeu commence.

Alors, d'une façon naturelle, et sans trop savoir la raison de son geste, elle commença à tourner sur elle-même, debout, son regard suivant le dauphin, sa tête amorçant un mouvement rotatif qui continuait tout le long de son corps, une partie de ses cheveux rebelles plaqués sur son visage. La ronde continua un moment, le temps qu'elle prenne plaisir à cette drôle de danse, le corps fuselé de l'animal dans sa mire, l'eau de mer lui massant la peau d'une façon presque sensuelle, toujours dans ce bleu propice aux rêves.

Le premier dauphin, qui était resté jusque-là immobile, s'approcha d'elle et, d'un mouvement du bec, toucha le creux de sa paume. Elle s'arrêta de danser, se tint face à lui ; ils commencèrent à nager ensemble vers la surface, suivis de près par le deuxième.

Elle caressa son compagnon de jeux plusieurs fois, se demandant vaguement quelles sensations cet animal pouvait ressentir. Encore quelques battements de nageoires et ils étaient à la surface. Son corps fuselé et féminin, presque accolé contre celui de l'animal, nageait en phase, se rappelant instinctivement quand il fallait respirer, quand il fallait battre des jambes.

Ils émergèrent enfin du bleu. Les dauphins s'éloignèrent de quelques mètres, le temps de reprendre un peu d'air puis, encore, ils tournoyèrent autour d'elle.

Elle sourit, la tête hors de l'eau, ses cheveux plaqués contre

son crâne. Malgré les gouttes d'eau qui parcouraient son masque profilé, elle suivait du regard les nageoires qui sortaient de l'eau de temps en temps, se soulevant du son des clapotis de vagues et du bruit de l'eau déplacée par les dauphins, ignorant -ou bien était-elle trop habituée ?- le paysage qui se trouvait autour d'elle.

Ce n'était pas une mer comme les autres.

La jeune femme se trouvait au centre d'une petite étendue d'eau salée longue d'une dizaine de kilomètres, et large de cinq kilomètres au grand maximum. Ce n'étaient pas des plages de sable qui se trouvaient aux limites, mais une falaise de métal et de verre qui, malgré l'éloignement, restait gigantesque.

Elle ne fit même pas attention à ce qui se trouvait au dessus d'elle, à cette immense charpente de plastacier soutenant d'un bloc, sans un seul pilier, la double verrière et les sunlights. Au delà, c'était le vide sidéral. Le ciel noir, rayé d'images déformés d'étoiles, était en partie occulté par les deux immenses panneaux situés au dessus de la serre, et qui recouvraient entièrement le pont supérieur du vaisseau. Triangulaires et légèrement bombés, ils rappelaient les voiles latines des navires de l'Ancien Temps. Mais ici, ils ne servaient qu'à protéger les occupants de la Nef des rayonnements nocifs de l'espace.

La jeune femme habitait cet étrange lieu, quoique pour elle, cela paraissait tout à fait normal. Il fut une période où elle aurait été stupéfaite devant l'énormité de la construction, devant le génie qui avait façonné pareille architecture. Mais aujourd'hui, elle l'ignorait, comme si ce décor fantastique avait toujours été là, et n'avait jamais étonné personne.

Elle ne faisait attention qu'aux dauphins et à leurs jeux.

L'un deux s'était écarté pour aller ramasser quelque chose. Elle suivit du regard l'animal, plongeant la tête de temps en temps pour mieux voir ce qu'il ramenait. C'était un morceau de varech, non

pas accroché dans sa mâchoire, mais retenu par la vitesse, à cheval sur son dos, au pied de sa nageoire dorsale.

L'autre dauphin prit de la vitesse, le rejoint et d'un coup de bec, prit l'algue qu'il plaça, d'un mouvement de la tête, sur son dos. Et l'autre commença à le poursuivre.

Elle n'hésita pas. Elle replonge et, prenant autant de vitesse de ses mouvements de jambes pouvaient fournir, elle les suivit, le coeur battant à toute allure, son équipement de respiration aux limites de ses capacités. Elle était heureuse de faire la course, les regardant sauter hors de l'eau, changer de cap brusquement pour échapper à l'autre. La jeune femme les rattrapa enfin, et ce fut à son tour de prendre le varech sur le dos de l'animal. Bien tenu dans ses mains, tout contre son ventre, elle vira aussi vite qu'elle le put dans la direction opposée et reprit de la vitesse. Ce fut aussi son tour d'être poursuivie. Elle rit intérieurement, contente pour un moment de les avoir eus, et bien décidée à les semer.

Elle s'appliqua à battre des jambes amplement, utilisant au mieux les ondulations de sa monopalme pour prendre plus de vitesse, essayant d'offrir le moins de résistance à l'eau. Mais les dauphins furent trop rapides. L'un deux arriva à sa hauteur, et d'un coup de bec lent sur ses mains, obligea la jeune femme à lâcher l'algue. Elle aurait pu le tenir bien fermement au lieu de l'abandonner, mais ce n'était pas du jeu. Son compagnon n'avait pas de mains, et elle était aussi heureuse de s'avouer vaincue face à un adversaire si véloce et agile.

Le dauphin, s'étonna-t-elle, ne changea pas même de direction. D'un seul mouvement de nageoire, il augmenta sa vitesse rapidement, si bien qu'elle se trouva presque clouée sur place. Stupéfaite, elle s'arrêta, sourit encore plus de sa faiblesse et le laissa d'en aller vers les profondeurs, suivi par l'autre animal. Le vainqueur émit un petit cri qu'elle interpréta -presque de façon

inconsciente- comme “ je t'ai eu ”.

Reprend-toi ! se dit-elle, se moquant de sa pauvre condition d'humaine. Ce n'est pas ce beau mâle qui va te mettre en échec !

Et elle repartit dans un bleu plus intense afin de reprendre ce qu'elle avait laissé. Elle s'efforça de les rejoindre mais n'y arriva pas malgré toute sa bonne volonté. Ses muscles commençaient à être engourdis, lui rappelant qu'elle avait des limites à ne pas dépasser. Elle ralentit donc sa course pour ne pas avoir une crampe, à la fois heureuse de se reposer un peu et déçue de les laisser filer. Et, les jambes battant placidement le bleu, elle les regarda en train de disparaître, n'être plus que des formes fuselées se fondant de plus en plus avec le couleur environnante.

Elle continua cependant de nager dans leur direction, espérant qu'ils auraient oublié quelqu'un dans leur jeu. Espoir futile, car ils disparurent pour de bon.

La jeune femme remarqua une petite tache là où elle les avait perdus de vue. Elle s'en approcha et, après quelques mouvements, s'aperçut que c'était un morceau de varech. Celui du jeu, l'objet de sa convoitise. Il traînait là, verdâtre et gélatineux, sa forme en ruban virevoltant au gré du faible courant.

Elle trouva bizarre que les dauphins abandonnent l'algue et par là-même, leurs jeux. Elle les chercha. En vain. Il n'y avait qu'elle et ce morceau de verdure dans le bleu total.

Leurs petites joutes pouvaient durer des heures, pensa-t-elle, mais dans le cas présent, elles n'avaient duré que quelques instants.

Elle se rendit compte que quelque chose s'était produit. La peur l'envahit. Une peur qui, en plus de la mettre mal à l'aise, lui fit prendre conscience de la froideur du lieu et de l'absence de sons. Elle prit machinalement l'algue et la plaqua fermement contre sa poitrine, comme un fétiche dont elle voulait qu'il protège de tout. Mais, ici, rien à part la solitude.

Elle repensa au “ je t'ai eu ” de son compagnon, et se demanda si elle avait interprété le message comme il fallait. De toute évidence, c'était une invitation à le suivre. Elle en était sûre. Mais avait-elle bien perçu le reste ? Elle réalisa après quelques instants que la-dite perception avait été faussée inconsciemment. Trop heureuse de s'être fait avoir, elle avait mal interprété la notion de danger que son vainqueur, dans son propre langage, essayait de lui dire. La jeune femme avait pris ça pour un nouveau défi, faisant fi de l'avertissement.

Elle maudit sa bêtise, se demandant de quel danger il s'agissait, réalisant soudain qu'elle ne pouvait plus supporter ce bleu maintenant oppressant et glacial. Elle prit de la vitesse, décidée à remonter aussi vite qu'elle le pouvait.

Le danger se manifesta lorsqu'elle arriva à une dizaine de mètres de la surface. Les pics de lumière issus de la surface se firent plus intenses, pénétrèrent plus profondément, et arrivèrent à son niveau. Puis la couleur changea, passant du bleu marin à des tons de plus en plus clairs, pour arriver enfin à une blancheur aveuglante. La jeune femme s'arrêta et se recouvrit ses yeux des mains, apercevant au passage une faible couleur rouge atténuée par la forte luminosité. Celle-ci provenait du voyant de son bracelet-montre. Cela signifiait “ alerte majeure ”. Elle comprit alors ce qui se passait et prit conscience de la réalité qu'elle essayait d'oublier dans ce lieu.

La Nef avait brusquement arrêté sa course interstellaire, la lumière provenait de l'explosion de l'Atropa. Il n'y avait aucun doute là dessus.

Alors elle attendit, son esprit en dehors de la mer, concentré sur les pages et les pages du règlement de la Nef, rassemblant au mieux les différents événements qui allaient se produire, et se demandant quelles procédures l'équipage allait engager. Sa peur

s'atténuait au fur et à mesure ; le danger était connu. Elle se souvint que ce phénomène ne durait qu'à peine une minute et compta calmement les secondes qui restaient. Tout se passera bien, se convainc-elle à demi-mots, il suffit que les voiles tiennent. Après un moment -d'un longueur exaspérante-, la lumière baissa en intensité, la couleur d'origine redevint elle-même, bleue apaisante. La jeune femme reprit sa remontée. Tout était fini. Mais, fait curieux, sa montre indiquait toujours l'alerte majeure.

Elle ne comprit pas et perdit à nouveau la maîtrise qu'elle avait sur sa peur. Une peur légèrement différente cette fois-ci, plus portée sur l'expectative, piquant ses nerfs à vifs, irrationnelle et impérative, l'obligeant à percevoir tout son environnement. Ses sens aiguisés à l'extrême lui indiquèrent des petites vibrations, mécaniques et sonores, déformées par la masse d'eau et augmentant rapidement en amplitude. Sans qu'elle le sache vraiment, cela se dirigeait vers elle.

Cela vint. Comme un vague murmure qui, d'un seul coup, se fit vacarme.

Un bruit de métal torturé et accompagné par ses diverses réverbérations vint lui frapper les tympanes, fit vibrer tous les os de son corps et manqua de lui écraser les poumons. Comme dans un cauchemar -ou même plus. Elle ne pensait qu'à sortir de cette eau, maudissant le créateur d'avoir donné à cet élément la propriété de porter si bien les ondes sonores.

Encore deux mètres avant la surface, se dit-elle, ses mains maintenant collées à ses oreilles. Deux mètres pour émerger de cet enfer.

Elle sortit enfin de l'eau, défit son masque, et respira un bon coup. Elle sentait encore les vibrations parcourir son corps et heureusement diminuer en intensité. Elle sourit un peu, satisfaite que tout soit fini.

Elle se trompait.

Parcourant le ciel du regard, elle remarqua, au delà de la verrière, que le voile extérieur s'était détaché. Le pied de la structure, situé à l'extrémité avant du panneau, s'était décroché de la proue, abandonnant au vide des morceaux de métal comme un arbre avec la terre des racines. Le voile flottait libre dans l'espace, à proche distance du voile intérieur qui lui, fort heureusement, avait tenu.

Elle estima ce qui s'était passé, et ne prit pas beaucoup de temps pour arriver à la conclusion. On pouvait réparer, du moins tout ce qui pouvait être de métal et de verre. Elle ne savait pas si les panneaux avaient rempli leur office : celui de protéger les occupants de la Nef des rayonnements issus de l'explosion de l'Atropa.

Elle eut assez de souffle pour pousser un soupir. Elle était maintenant lasse, lavée, lessivée. Mentalement et physiquement. Fatiguée par la course avec les dauphins suivie de cette brusque remontée. Et aussi par ces vibrations cauchemardesques...

Elle ne s'aperçut pas tout de suite de la présence des deux dauphins. Ils étaient revenus et tournaient autour d'elle, émettant leurs jolis sons aigus comme s'ils voulaient reprendre contact. Mais ici, les piaillements ne signifiaient pas la réjouissance. Ils exprimaient l'inquiétude, l'empressement, et toujours le même danger.

Il fallu qu'un des deux -celui qui lui avait souhaité au départ la bienvenue- prenne le bras de la jeune fille dans son bec pour qu'elle sorte de sa lassitude.

Non, tout n'était pas fini.

Elle perçut très clairement le danger dans ses cris, mais ne comprit pas son insistance à vouloir replonger. Il l'attirait, en effet, vers les profondeurs. Elle s'agita avec tout ce qui lui restait de

force, bien décidée à le faire lâcher prise et à rester hors de l'eau.

C'est alors qu'elle vit l'horreur arriver, à moitié occultée par les éclaboussures et les gouttelettes d'eau qu'elle avait engendrées en se débattant. La jeune femme s'arrêta brusquement, glacée par une peur frôlant la crise de panique, ne sachant plus quoi faire, plus quoi penser, le regard entièrement fixé... sur cette vague immense.

Un raz de marée à la mesure du gigantisme de la charpente et de la verrière. Il était encore assez loin, à deux ou trois kilomètres ; plus pour longtemps car il avançait à une vitesse folle, emplissant par avance l'air d'un vacarme sourd, d'un bruit de terreur annonçant la fin proche, sa fin à elle.

Le dauphin dut presque mordre son bras gauche pour la ramener à la réalité. Elle se détourna enfin de la vague, et regarda l'animal. Elle sourit, admirant les qualités de son compagnon, son corps fin et agile, de même qu'elle admirait la vie au sens général. Elle se surprit à aimer la vie, consciente qu'elle devrait la quitter. Tout ce qu'elle pouvait faire, c'était sourire. Que faire face à ça, à cette lame qui emporterait tout, sinon d'accepter la mort et se laisser emporter pour de bon ?

Laissez-moi tranquille, dit-elle tout bas, autant pour son ami -qui continuait de plus belle à la mordre- que pour elle-même.

Car une partie d'elle-même, profondément ancrée dans sa chair, se rebellait et refusait la mort. Une conscience vive qui dérangeait sa résignation et la tranquillité soudaine de la situation, et qui, sans qu'elle sut très bien comment, lui indiqua l'issue salvatrice.

Replonger.

Elle suivrait les dauphins, cette fois jusqu'au bout.

La jeune femme remit son masque en place, brancha le système informatique de plongée et attendit, avec une certaine impatience, que le gaz de son équipement remplaçât l'air contenu

dans son corps. Quatre ou cinq respirations suffirent pour purger ses poumons ; ces quelques secondes lui paraissaient malgré tout une éternité.

La vague était de plus en plus proche, de plus en plus haute. Et elle, à l'échelle de la lame, de plus en plus anxieuse.

Un voyant vert s'imprima sur la visière de son masque. Enfin ! La jeune femme replongea aussi vite qu'elle le put, aidée par son ami qui tenait toujours son bras dans ses mâchoires.

Elle fut soulagée de ne pas être seule, d'avoir un peu de compagnie pour surmonter la peur qui, bien à l'affût, n'attendait qu'un seul moment de solitude pour s'emparer d'elle. Elle s'appliqua consciencieusement à battre en phase sa monopalmes avec les nageoires de son compagnon, son regard dirigé à la fois sur le corps de l'animal et sur l'indicateur de profondeur en impression sur sa visière.

Cinq mètres. Bleu azur.

Ses muscles lui rappelèrent les limites de son endurance. L'effort qu'elle fournissait était de plus en plus douloureux et ne suffisait plus à maintenir sa vitesse. Elle poursuivit tant bien que mal, le coeur battant trop fort, ses jambes engourdis par la tension, les poumons prêts à exploser.

Vingt mètres. Bleu royal.

C'est alors qu'elle perdit le synchronisme avec son ami. Elle était si concentrée sur son corps, essayant d'imposer sa volonté sur ses muscles réticents, qu'elle oublia l'impulsion que lui donnait son compagnon.

La jeune femme se rendit compte qu'elle ralentissait le dauphin. Elle donna une petite secousse dans son bras prisonnier afin qu'il la lâche pour de bon, qu'il la laisse à son sort, tandis que lui, libre de tout boulet, pouvait prendre la vitesse nécessaire et s'échapper.

Il ne l'abandonna pas. Elle vit même l'autre dauphin -qu'elle avait oublié dans ses efforts- prendre son autre bras et imiter son congénère. Elle s'étonna et, pour un moment, ne sut quoi faire. Il avait compris qu'elle ne pouvait plus continuer comme cela.

A la fois heureuse et remplie de crainte pour eux, elle pensa au sacrifice qu'ils étaient en train de faire. Vivre ou mourir, mais ensemble. Elle eut un instant d'égarement. Comme une vague -cette fois de bonheur- qui l'envahissait, remplissait son âme et son corps d'un plus à la fois infime et gigantesque.

Alors elle essaya de ne plus ralentir la course, se fit aussi petite et profilée qu'elle le put, maudissant au passage son corps de sirène, et regrettant doublement de ne pas avoir le physique d'une amazone. La jeune femme s'efforça aussi de rester en phase avec ses compagnons. Ses jambes ne battaient que rarement, et elles ne freinaient pas.

Cinquante mètres. Bleu nuit.

Elle n'avait plus qu'à faire confiance dans leur vélocité, regardant leurs gueules par l'arrière, ses bras tendus tirant le reste de son corps, et aussi à faire confiance dans son équipement de plongée. Aussi sophistiqué fut-il, elle ne savait pas s'il pourrait supporter l'énorme pression. L'appareil était conçu pour éviter les paliers de compression décompression, et non pour résister à une lame destructrice.

Soixante-dix mètres. Le noir total.

Le raz de marée arriva au dessus d'eux. Elle sentit tout le poids de la mer sur son corps comme si on piétinait sa tête, sa poitrine, ses mains et tout le reste du corps à la fois. Le courant sous-marin vint les frapper de plein fouet et cassa l'unité du petit groupe. La jeune femme se retrouva en train de virevolter dans le vide noir, balancée au gré des courants, ses oreilles et son crâne manquant d'exploser sous l'effet de la pression.

Et, au fur et à mesure que la douleur prenait le pas sur elle, dans une noirceur ambiante qui ressemblait de mieux en mieux à ce qu'elle pensait de la mort, elle regretta que ces dauphins aient donné leur vie pour ce qui n'en valait pas la peine.

Elle perdit conscience, son esprit entamant les mots d'un ultime remord, celui de n'avoir put les aider elle-même.

Moi, je.

Cela arriva comme la marée, le vague souvenir d'un mot, perdu au loin, visible mais indicible, et qui avançait vers elle, lentement, et ce, de la façon la plus naturelle qui soit.

Comme une eau qui paraissait d'abord calme, vue de là-bas, et qui, en s'approchant, laissait entrevoir la houle, puis les vagues et l'écume, pour enfin imposer la force des éléments.

Et, à la manière d'un brisant se fracassant sur les rochers, si froid et brutal, à la fois imprévu et attendu : moi, je ; moi, Maddeline Duprés.

Suivirent l'après-vague, les remous, les souvenirs de sa vie, les hauts et les bas d'une existence qui, en regard de l'éternité, n'étaient rien, petits et sans importance. Peines et déceptions, rires et sourires, actes de bravoures et actes manqués. Une partie du tout qui était elle.

Des souvenirs qui en cachaient d'autres, comme des vagues en occultaient d'autres, parfois se découvrant quand un autre mourrait ou se déplaçait, ou bien caché pour toujours, évacué au loin, refoulé à jamais, mais toujours liés les uns aux autres, tous de la même nature, une trame issue de la simple rencontre des éléments.

Moi et ma vie.

Le reste n'était que froid et noir. Il n'y avait qu'elle. Pas de ciel,

ni de soleil. Aucun point de repère. Un univers sans matière, où le mot animation n'avait plus aucun sens.

La jeune femme se demanda si le mot néant en avait à présent. Est-ce donc cela, la mort ?

Non.

Quelque chose émergea au milieu de sa mémoire, il se distingua d'une curieuse façon, à la manière d'un grain de sel posé qui, dans l'eau, faisait perdre la douceur du lieu par son piquant. Ce n'était pas logique, ça n'était pas la mort.

La mort était l'absence de perception se souvint-elle. Elle avait conscience d'elle-même ; c'est suffisant pour se croire en vie.

Alors elle essaya au mieux de sentir ce qui était une autre partie d'elle-même, son corps. Elle aiguisa ses sens, et, peu à peu, vit qu'elle sentait ses cheveux qui ondulaient sur ses épaules, qu'un fluide les massait, de même que sa poitrine, ses jambes... Ses bras étaient en extension, dirigés vers le noir, et ses mains lui faisaient assez mal. On aurait dit qu'un démon l'avait enchaînée par les poignets et la traînait vers nulle part. Elle remarqua aussi des anomalies dans le mouvement du fluide, comme si on se déplaçait à côté d'elle.

Ce n'est pas un, mais deux démons, conclut-elle avec plaisir. Elle ne connaissait pas leurs noms et elle s'en moquait.

Ces deux maudits dauphins !

Ils avaient survécu au raz de marée, comme elle. Ils l'avaient retrouvée et la ramenaient vers la vie, reformant à nouveau la triade. Maddeline sentit le bonheur parcourir ses veines. Elle n'était pas seule, et sentait au fond d'elle-même qu'elle ne le serait plus jamais. Ce petit morceau de son histoire était à jamais ancré dans son coeur et sa mémoire. Une vague de bonheur l'emplissait, indicible et palpable. Les deux animaux émirent leur petite musique dans la nuit, comme s'ils avaient senti la joie de leur

partenaire. La jeune femme voulait rire, chanter et même crier son bonheur pour accompagner ces chants.

L'espoir d'être en vie, sans penser à faire face de nouveau à cette même vie.

Et l'espoir naissant, la lumière vint. D'abord le bleu nuit, et au fur et à mesure, le bleu royal. Encore quelques respirations et ce fut le bleu marin. Plus la jeune femme montait vers la surface, plus son bonheur grandissait. Il en allait de même pour l'excitation, son coeur battant de plus en plus vite, ses poumons se gonflant à s'éclater du mélange gazeux, son regard maintenant avide de lumière.

Les pics de blancheur scintillèrent, tranchant le bleu clair du lieu, et la surface apparut, vivante comme un diamant.

Malgré ses muscles engourdis, Maddeline s'efforça de battre sa monopalmes à l'unisson avec les dauphins. Avec pour seul désir, la lumière. Elle la voulait coûte que coûte, elle voulait s'y noyer. Les animaux comprirent et redoublèrent d'effort, faisant gagner à la triade de plus en plus de vitesse.

Ils émergèrent enfin du bleu, si vite qu'ils bondirent hors de la surface, faisant jaillir l'eau autour d'eux comme une magnifique fleur, et si intensément qu'ils semblaient respirer pour la première fois de leur vie.

Deux ou trois secondes d'éternité...

Puis le temps reprit ses droits, et la triade retomba dans l'eau, tous fatigués mais heureux. Fut-il éphémère, cet instant leur parut magique, marquant leur âme d'un souvenir inoubliable et unique. Ils auraient beau vouloir reproduire l'acte, ce ne serait jamais la même chose. Sortir de cette façon de ce lieu qui ressemblait à la mort, et ensemble, repensa la jeune femme, c'était comme une nouvelle naissance.

Elle parcourut du regard les alentours et vit que les dauphins

l'avaient amené au pied de la tour. Bien qu'elle l'ait vu des centaines de fois, Maddie fut prise de vertige, comme si elle voyait la construction avec des yeux nouveaux. L'édifice était fait de métal et de verre, cylindrique et comportant diverses extensions telles que des balcons, des passerelles, des ascenseurs externes et quelques promontoires pour accueillir de petites navettes. Il se trouvait au beau milieu du vaisseau, à moitié encastré dans la falaise, partait de la surface de l'eau, atteignait le niveau de la verrière, et continuait encore au delà, dans le vide, donnant naissance à une construction en forme en fer de lance. Là se trouvait le poste de commandement, couramment appelé la tourelle.

La jeune femme se rappela ce qu'elle faisait dans ce vaisseau, son statut, ses occupations, et les tâches qu'elle aurait dû exécuter en ce moment. Elle travaillait là-haut. Son esprit était maintenant en train de cogiter, complètement absorbé par la réalité, ne s'occupant plus de la mer ni ce qu'elle contenait. Les dauphins lâchèrent ses bras tandis qu'elle nageait vers la surface. Ils firent quelques sauts et piaillèrent un peu, le temps qu'elle sorte de l'eau, défasse son équipement de plongée et quitte le rebord de plastacier qui servait de plage.

Elle eut un dernier regard sur les deux animaux et sur ce qu'ils avaient fait ensemble. Cela faisait maintenant parti des souvenirs heureux, revécus avec l'étrange sensation d'amertume qui les accompagnait invariablement. Les dauphins, semble-t-il, avaient eux aussi leurs occupations et partirent, sautant hors de l'eau comme pour souhaiter un au revoir. Elle ne les quitta des yeux que lorsqu'ils furent trop loin pour être visibles. Elle reporta alors son regard encore plus loin, tout au bout de la mer, à la proue, où le voile extérieur s'était détaché.

Fort heureusement, celui-ci avait peu bougé. Elle vit même

quelques navettes se promener autour du pied et commencer à réparer les dégâts. De part leurs trajectoires, certaines navettes étaient aussi en train de parcourir la surface des voiles, celles-ci était occultées, et elle ne pouvait savoir s'il s'agissait de réparations ou de simples vérifications.

Du matériel à examiner et à réparer, se dit la jeune femme, rien que ça pour se maintenir en vie. Elle posa le regard sur son appareil de plongée. Les pièces mécaniques avaient résisté à la pression, ce qui l'avait sauvé de la mort. Cependant, les parties les plus fragiles ne fonctionnaient plus, l'informatique était en panne, pas étonnant qu'elle s'était trouvée dans le noir, sans point de repères au fond du bleu, sans indication de profondeur, ni d'alerte. Ce qui avait rendu ces moments encore plus vivants, se dit-elle, nous étions coupés de tout.

Elle se demanda si l'alerte majeure était toujours en cours. Apparemment, cela ne devait plus être le cas, tous les dangers étaient maîtrisables ou au moins connus. Mais au fond d'elle-même, un malin génie lui disait que non, que tout n'était pas fini, qu'au contraire, tout commençait.

Bien installée dans ses pensées, elle ne s'aperçut pas qu'on lui parlait. Il fallu que l'intervenant se répète pour la ramener aux réalités.

“ Capitaine Duprés, ” dit-on doucement.

Elle émergea brusquement, étonnée qu'on parle, qu'on lui parle, après toute cette période de silence et de musique d'animaux, et d'entendre son nom d'humaine. La jeune femme resta muette de stupéfaction, regardant l'homme qui l'avait interpellée.

Il était blond aux yeux bleus, comme elle. Mais les cheveux courts et en bataille, les rides commençant à sillonner son visage. Il parlait le français avec l'accent british, donnant une intonation qui faisait le charme de la communauté anglophone de la Nef.

“ Capitaine. Vous sentez-vous bien ? ” insista-t-il.

Maddeline répondit par l'affirmative. Elle était fatiguée, rompue, mais après tout ce qui s'était passé, cela ne lui faisait plus grand chose. Elle se demanda si elle avait dépassé le stade de la fatigue au point de ne plus ressentir son corps, ou de s'être reposée au fond de la mer comme ces vampires dans leurs sarcophages.

“ Que se passe-t-il donc ? ” demanda-t-elle, soucieuse d'être informée autant que possible, grade oblige.

“ Il y a une alerte majeure, ” répondit-il avec son accent particulier. “ Etes-vous sûre de votre santé, capitaine ? ”

Sa nouvelle question l'exaspéra. Elle se sentait bien malgré tout ce qui lui était arrivé. Et, aussi, se faire rappeler son grade la mettait en boule. Tout le monde l'appelait Maddie. L'amiral comme le mousse. Elle se souvint alors de cet homme, ou plutôt de sa fille. Au cours d'une fête, elle avait porté une robe magnifique qui avait impressionné du monde, en particulier la fille de cet homme qui alors l'avait appelée affectueusement ‘Lady Mad’. Elle sourit intérieurement, se souvenant de la gêne du père, et pourquoi il ne l'appelait plus que par son grade.

“ Ça va, ça va, je vais bien, Clarence. Merci, ” répondit-elle, le sourire voulant se dessiner sur ses lèvres. “ Je voudrais savoir ce qui se passe, s'il vous plaît, ” continua-t-elle.

Il s'exécuta. “ Je ne sais pas grand chose. On dit que le navigateur a enclenché l'alerte majeure, sans donner les raisons de son acte. Puis l'Atropa a explosé et le vaisseau s'est immobilisé. Le voile extérieur s'est déraciné sous l'effet de la pression des radiations issues de l'explosion. Plusieurs équipes sont en train de réparer les dégâts. ”

Ça, elle le savait déjà, mais ce qui l'intriguait, c'était le pourquoi du raz de marée. Clarence, comme s'il avait lu dans ses pensées, lui apprit un peu plus sur la chose.

“ Le système de régulation de gravité n'a pas fonctionné, ” dit-il. “ Et la masse perdue au cours de la perte du voile a déstabilisé la pesanteur dans le tiers antérieur du vaisseau, engendrant le raz de marée, puis les perturbations se sont continuées dans le reste de la Nef. ”

“ Vous dites dans le reste de la Nef ? ” demanda-t-elle, horrifiée.

“ Oui, capitaine. Et ça continue. Nous sommes dans une zone normale de pesanteur encore pour quelques minutes, d'après ce que dit Achmed. ”

“ Alors si Achmed le dit, ” répliqua-t-elle, le sourire en coin malgré les mauvaises nouvelles. “ C'est grave ? ”

“ Oui, il est très vrai, capitaine. C'est encore l'alerte majeure. Nous devons entrer dans la tour pour y être en sécurité. Tout le monde est en action. Sur les dents, comme vous dites. ”

“ Combien de temps s'est-il passé depuis l'explosion de l'Atropa ? ”

“ A peu près huit heures, capitaine. ”

“ Que faisiez-vous sur le rivage ? ”

“ Je comptais les morts, ” dit-il froidement, “ j'essayais aussi de récupérer les blessés grâce aux robots. J'étais au poste huit, dans la tour, lorsque j'ai vu vous bondir hors de l'eau avec les dauphins. Tout le monde vous croyait morte. Tenez, je vous ai apporté une serviette. ” Il tendit l'objet qu'elle prit volontiers.

D'une certaine façon, j'étais bien morte, répondit-elle en secret. Elle remercia Clarence pour la serviette et s'essuya énergiquement. “ Y a-t-il beaucoup de pertes, ” demanda-t-elle, laissant à sa mine déconfite le soin de compléter la question par un sous-entendu, des pertes en vies humaines ?

L'homme eut soudain le regard vide, le visage abattu, et répondit en partie à la question de la jeune femme. “ Pour ce qui

concerne la mer, neuf, et une douzaine de blessés. Ceux qui ont survécu se trouvaient à la proue, sur le rivage, et ont pu se préparer au raz de marée. Ce sont pour la plupart des fractures et des traumatismes. Les neuf autres se trouvaient en pleine mer, comme vous, et se sont noyés. ”

“ Et les dauphins, ” se surprit-elle à demander ?

“ Je vous demande pardon ? ”

“ Heu, non, je n'ai rien dit. ”

Clarence jeta un coup d'oeil sur la mer. Il parut inquiet et s'empressa de faire une remarque à son capitaine.

“ Il faut partir, ” dit-il en indiquant de la main un point précis de la mer. “ Regardez par là-bas. ”

La surface n'était pas plate à cet endroit, mais légèrement bombée. Le phénomène augmentait rapidement, donnant au lieu l'aspect d'une colline. Puis, d'un seul coup, la masse d'eau s'affaissa, comme si un boulet immense et invisible été jeté à pleine vitesse dans la mer, formant des vagues et une houle très forte.

Maddeline ne se fit pas prier. Elle abandonna son équipement et marcha vers l'entrée de la tour, la serviette autour du corps. Elle fut suivie par Clarence, dont la démarche et l'attitude avait inconsciemment tout du protecteur à l'égard de la jeune femme.

“ Dérégulation de la pesanteur artificielle, je m'en vais dire deux mots à Rikel ! sur sa programmation foireuse et son ordinateur chouchou ! ” marmonna-t-elle à l'abri des oreilles de Clarence. Puis, quand elle eut atteint le porche, elle se rendit compte qu'elle avait oublié la cause principale, l'arrêt intempestif de la Nef par le navigateur. La cause originelle, mais qui n'expliquait pas le raz de marée et toutes les perturbations de pesanteur.

D'abord Rikel, puis le navigateur se dit-elle, se demandant

ensuite comment les cuisiner pour qu'ils n'oublient pas leurs responsabilités ! Il y en a qui auront mauvaise conscience, et sentiront le poids des morts !

Maddeline entra dans la tour, accompagnée par Clarence. Elle s'arrêta pour le regarder fermer manuellement la porte étanche.

“ J'ai dû forcer le code pour vous rejoindre, ” s'excusa-t-il, les mains sur la console, pianotant les instructions de fermeture. “ Vous sentez-vous bien ? ” s'enquit-il de nouveau.

Elle réprima le désir de l'étrangler et répondit par l'affirmative avec le plus de calme qu'elle trouva en elle.

“ Alors, vous devriez monter à la tourelle, ” répondit-il, regardant la lourde porte se condamner.

Bien sûr qu'elle irait ! se dit-elle. Son poste était là-haut et elle n'était pas malade du tout. Elle posa sur Clarence un regard interrogateur qu'il comprit et qui le força à s'expliquer.

“ L'amiral est introuvable, ” continua-t-il, la mine plus abattue que jamais.

Il ne manquait plus que ça ! Le premier officier après l'amiral, c'était elle. Et le deuxième, celui qui devait se trouver aux commandes, était le fameux Rikel. Maddeline maudit tous les dieux de l'Ancienne Terre, repensant au personnage qui devait régir la tourelle en ce moment. Elle espérait que l'équipage eut assez de bon sens du discuter des ordres, voire de ne pas les exécuter, en particulier Achmed. Rikel, même en ayant le statut de capitaine et d'informaticien -de très bon informaticien soit dit en passant-, ne savait commander que des machines, et encore... Il manquait de sens pratique et ne savait maîtriser une situation que lorsqu'elle ne présentait plus de danger.

“ Rikel est aux commandes ? ” demanda-t-elle à Clarence, espérant se tromper.

L'homme soupira. Cela voulait dire oui.

“ Je préviens la tourelle que vous arrivez ? ”

“ Seulement Achmed. ”

Et elle se mit à courir, sans même dire au revoir et merci à Clarence, oubliant ce qu'elle avait enduré jusque-là, son esprit concentré sur la course et son objectif, la tourelle.

Je cours et je nage, allant de catastrophes en catastrophes, se surprit-elle à penser, tout va de travers aujourd'hui. Elle se demandait, entre deux foulées, si elle n'était pas en train de faire un rêve s'effondrant dans un cauchemar. Mais ça avait l'air trop logique. C'était bien les couloirs cylindriques familiers, leur surface imitant le bois et à certains endroits capitonnés de cuir synthétique. C'étaient les bonnes échelles de plastacrier, en haut et sur les côtés, qui longeaient ces mêmes couloirs, rappelant aux passants que la gravité artificielle pouvait cesser accidentellement. De même, ces portes blindées, en alliage et texturées de bois, qui donnaient sur des pièces ou d'autres couloirs. Et ces éclairages blanc-jaunâtres, maintenant colorant de rouge l'atmosphère, et ses cheveux par la même occasion.

C'était trop réel.

Maddie redoubla d'effort. Ses jambes s'étaient habituées à la nage en monopalmes, battant l'eau à l'unisson. Elle ressentait une petite gêne maintenant que ses membres inférieurs s'étaient désolidarisés. Un muscle de sa jambe gauche était en extension tandis que le droit se relâchait, ce qui la désorientait un peu. Il fallut plusieurs dizaines de mètres pour qu'elle retrouve les bonnes vieilles habitudes, le temps qu'elle arrive au puits ascensionnel.

Celui-ci était fermé. Il semblait que la bêtise et elle ne faisaient qu'une ce jour-là, pensa la jeune femme sans en former les mots. Le puits était fermé à cause des perturbations de pesanteur. Apparemment quelqu'un avait eu assez de bon sens pour le condamner, afin d'éviter à des gens distraits comme elle de venir

y tomber, et de s'écraser en bas -ou en haut. Il ne restait plus que les ascenseurs mécaniques, ou pire, les escaliers, pour atteindre la tourelle.

Elle repartit donc vers l'ascenseur le plus proche, 'proche' étant un léger euphémisme, puisqu'il se trouvait à deux cents mètres environ, dans l'autre moitié de la tour, la partie interne à la falaise.

Maddeline continua sa course, bien déterminée à arriver à destination, quitte à grimper à la main et sans sécurité par l'extérieur.

L'alerte changea. La jeune femme fut à moitié surprise quand l'éclairage se mit à clignoter au rouge. Elle se souvint alors des paroles de Clarence au sujet des perturbations qu'Achmed avait prévu. Ce génial Achmed qui pourrait prédire l'heure de ma mort s'il y mettait du sien, se dit-elle, le sourire mi-figue mi-raisin.

Les premiers ennuis sur le plancher des boeufs commençaient.

Alors elle donna tout ce qu'elle put d'elle-même, encore une fois, forçant ses muscles, son coeur, ses poumons à repousser des limites qui n'en avaient que le nom. Et elle contrôlait le tout de façon instinctive et consciente. Ainsi, respirer fort et amplement, mais pas trop pour ne pas gêner les mouvements des membres. Prendre appui sur le pieds extérieur pour prendre le virage et bondir comme un félin. Faire de longues enjambées plutôt que de petites et nombreuses. Et faire attention à ce que les cheveux à moitié secs ne viennent pas se coller sur le visage et masquer la vue.

Elle commençait une nouvelle foulée quand elle perçut quelque chose d'étrange, voire illogique, dans cette réalité qu'elle avait finalement acceptée. Maddie ressentit son corps comme s'il en pesait plusieurs mais n'avait pas grossi. Ses muscles se durcirent sous le nouvel effort à apporter, la faisant crier de douleur, et

soudain, ils ne purent plus la porter. Elle s'effondra, plaquée au sol. La gravité avait subitement augmenté.

Maddie resta collée au plancher pendant une minute dans une position plus qu'inconfortable, couchée sur le côté, son bras droit coincé sous sa hanche, sa joue gauche contre le sol. Ses cheveux blonds cachaient sa tête et contribuaient à l'alourdir encore plus. Elle ne pouvait même plus hurler, le thorax étant écrasé. Alors elle compta patiemment les secondes malgré la douleur qui, n'étant pas exprimée, grandissait et martelait son cerveau.

Puis, d'un seul coup, Maddeline fut aussi légère qu'une plume. Elle se retrouva dans l'air avant qu'elle constate que la souffrance était finie. Elle cria un moment la douleur contenue en elle, puis ne vit plus du jaune doré, ses cheveux lui masquaient la vue. La force qui l'avait plaquée au sol n'était plus active, et tout son corps était soulagé par l'absence de tension. Maddie se sentait en sécurité, presque heureuse de retrouver la sensation d'être portée par la mer.

Cela doit s'arrêter, se dit-elle. Elle pensa furtivement à ce qu'advierait la mer une fois la gravité annulée. La masse d'eau formerait une sphère immense qui irait se fracasser contre la verrière, se perdre dans l'espace et se transformer en glace. Causant la mort de qui vivait à l'intérieur, les dauphins. Il fallait continuer la course le plus vite possible, aller à la tourelle au plus tôt pour réparer les bourdes de Rikel.

Maddeline fit quelques mouvements de brasse dans le vide pour atteindre l'échelle la plus proche, prit appui avec ses jambes et s'élança dans l'air vers d'autres échelles, en direction de l'ascenseur. Faute de courir, elle pouvait toujours voler. C'était moins rapide mais elle gagnait du temps. Elle put ainsi faire une cinquantaine de mètres, en volant d'échelle en échelle, jusqu'à ce que la pesanteur puisse être rétablie. Elle sentit que le retour à la normale était graduel, et, sans qu'elle puisse vraiment en être sûre,

dirigé par une main humaine. Maddie reprit sa course à pieds quand la gravité fut suffisante. Ce furent d'abord de longues et paresseuses enjambées, qu'elle devait bien doser pour ne pas se cogner contre le plafond, puis suivirent des foulées de plus en plus normales. Les muscles des jambes furent de plus en plus mobilisés et la fatigue reprit.

Elle arriva à l'ascenseur après un dernier virage. Son index fin posé sur la console de la porte activa l'appel, et Maddie dut attendre. Elle eut le temps de calmer son coeur, vider ses poumons et d'étirer des muscles aux limites de la crampe.

La porte s'ouvrit enfin.

Quelqu'un se trouvait déjà à l'intérieur.

Elle resta immobile, envahie par la stupeur. L'occupant de l'ascenseur était un homme assez jeune, essayant de gagner de la maturité avec une barbe naissante. Il regarda la jeune femme sans vraiment la fixer ni rencontrer ses yeux. Et d'un mouvement de sourcils noirs et bien dessinés, sans qu'un mot fut prononcé, il interrogea Maddeline sur ce qu'elle envisageait de faire.

Elle comprit vite le haussement des sourcils. Elle entra dans l'ascenseur tout en regardant le jeune homme, ses cheveux noirs, ses mains grandes et fines, ses épaules larges. Il portait une longue robe noire qui tombait jusqu'au sol, cachant les habits qu'il devait porter en dessous, idem pour les chaussures.

Et quand la porte se referma, Maddie ne put s'empêcher de lui faire une remarque.

“ Vous ne portez pas l'uniforme usuel, ” lui dit-elle.

Il fut étonné, voire choqué. Ils étaient côte à côte. Le jeune homme fit un mouvement de la tête pour regarder Maddie, non pas elle, mais son corps, toujours avec des yeux qui semblaient myopes. Il se détourna très vite, troublé, la tête face à la porte, les yeux dirigés vers le sol comme en signe de soumission.

Maddie eut le vague sentiment d'avoir fait une gaffe. Ils ne s'étaient même pas dit bonjour ou salués par le grade. Elle semblait avoir vu cet homme mais ne se rappelait pas dans quel occasion. De même qu'elle avait son nom sur le bout de la langue et n'arrivait pas à s'en rappeler. Bien que le noir de ses vêtements et de ses cheveux lui donnaient une impression de puissance, il semblait fragile, sensible à la moindre remarque. Elle le vit même trembler.

La jeune femme détourna ses pensées, elle posa le regard sur la console de l'ascenseur et vit qu'il avait choisi, comme elle, le dernier étage pour destination. Qu'allait-il bien y faire ? se demanda-t-elle. Elle n'osa pas poursuivre plus loin ses interrogations, et pianota l'instrument pour établir une communication avec la passerelle. Elle avait le temps de discuter tandis que l'ascenseur grimperait les cent quarante étages restants.

Achmed apparut sur le mini-écran. Il était visiblement occupé par ses tâches, pianotant lui-même sur les différentes commandes de son poste, avec toute la dextérité et l'efficacité qu'elle lui connaissait. Son regard rencontra le sien, et prit un air d'excuse. Elle le dérangeait en plein travail et une honte irraisonnée la submergea. Achmed, d'un mouvement rapide et expressif des yeux, lui fit comprendre qu'il n'avait pas le temps de parler avec elle. La jeune femme hocha la tête pour lui dire qu'elle avait bien pris le message et coupa la liaison. Elle voulait cependant des nouvelles de la tourelle, en particulier sur l'ambiance générale et le comportement de Rikel. Celui-ci pouvait perdre son calme et donner alors des ordres qui mettraient leurs vies en jeu.

Elle appela donc le poste-chef des télécoms, qui, si elle n'était pas absente, devait être tenu par Ophélie. Ce fut bien elle qui répondit. Avec son sourire large, ses yeux d'émeraude et sa coiffure brune savamment travaillée.

“ Ça fait plaisir de te voir, ” dit-elle doucement, “ où te trouves-tu ? ”

“ Ascenseur B5, ” répondit Maddeline, “ j'arrive. ”

“ Je coupe la comm, je te rappelle dans une minute. ”

La communication fut brusquement interrompue, laissant Maddie sur sa faim. Elle s'était mise dans la tête qu'elle devait déranger tout le monde et n'osa plus appeler personne. Elle attendit donc Ophélie, avec une nervosité qu'elle cachait mal.

Puis, à nouveau, le visage radieux du responsable de la comm apparut, avec une différence, le fond avait changé. Maddie reconnut la salle de briefing attenante à la passerelle.

“ Excuse-moi, j'ai dû donner des instructions à mes assistants et prétexter une gêne féminine à notre charmant commandant pour m'éclipser en douce. ”

Maddie nota avec un certain plaisir le ton particulier de ‘charmant’ qu'employait son interlocutrice. “ Des nouvelles du front ? ” s'enquit-elle.

“ Ça va mal, une vingtaine de morts, quelques dizaines de blessés, l'amiral est introuvable, avec la gravité artificielle qui reste capricieuse. Oxalis doit être débordée. ”

“ Tout comme vous, j'imagine. Comment va Rikel ? ”

“ Il serait mieux s'il était aux toilettes, ” répondit promptement Ophélie. “ Ce gros plein de soupe confond autorité avec autoritarisme. Ça rend l'atmosphère détestable. Il n'a même pas touché à l'informatique pour débayer le programme de régulation de pesanteur, et force les ingénieurs et les logiciens à corriger la gravité à la main. ”

“ C'est criminel ! ” s'écria Maddie. “ La moindre erreur et c'est la catastrophe ! ”

“ Vient lui dire ça en face, ” continua Ophélie avec un air complice. “ On a vraiment besoin de toi pour arrêter ce gros

blob. ”

Elle s'arrêta de parler et ses yeux verts quittèrent ceux de Maddie. Ophélie pencha la tête instinctivement, mouvement inutile car elle fixait toujours l'écran. Visiblement, elle avait remarqué quelque chose derrière la jeune femme. Maddeline s'écarta et Ophélie put voir la personne qui se trouvait derrière elle. La responsable de la comm reconnut le jeune homme en noir par la mine pensive qu'elle prit ensuite.

Maddie fut mal à l'aise, elle était en dehors de quelque chose d'important et qui lui échappait. Elle ne demanda pas ce qui se passait et continua la conversation comme si rien ne s'était passé.

“ Il ne reste plus qu'une quarantaine d'étages, ” dit-elle.

Ophélie sortit de ses pensées, acquiesça puis remarqua quelque chose sur son pupitre.

“ Mince, nouvelle alerte dans ton secteur... dix étages plus haut. Bon courage, capitaine. Je m'excuse mais je dois regagner mon poste. Terminé. ”

L'écran se vida de l'image d'Ophélie et de ses yeux pleins de compassion verdoyante. L'éclairage se mit ensuite à clignoter rouge. Maddie soupira en silence, ça ne s'arrêterait donc jamais ? Elle commença à s'accroupir et prendre une position de sécurité. Son compagnon silencieux fit de même, avec un calme qu'elle admira, mais n'envia pas pour autant, ça frisait la résignation, voire le fatalisme. Son regard était toujours aussi vide, et il ne la regarda pas une fois. Elle attendit que cela vienne, ça devait être la règle aujourd'hui, elle ne faisait que passer d'un événement à l'autre, subir les catastrophes au lieu de les prévenir ou les éviter. De tous les sentiments désagréables, c'était la frustration de ne pas agir qui la dérangeait le plus. La souffrance et la peur ? Elle en avait eu jusqu'à l'overdose. Et le souvenir d'une promenade avec deux dauphins ? Cela lui semblait bien loin. C'était pourtant il n'y a pas

quelques minutes.

L'ascenseur s'immobilisa rapidement. Les grincements des mécanismes de freinage se firent entendre dans toute la cabine. Les deux occupants ressentirent la décélération brusque et sentirent leur corps peser plus lourd. Pas assez cependant. Dès que tout fut arrêté, ils flottèrent dans le vide.

Maddeline eut du mal à domestiquer ses cheveux maintenant secs ; ceux-ci lui cachaient la vue dont elle avait besoin pour se repérer. La lumière rouge clignotante n'arrangeait rien. Encore moins la robe noire du jeune homme qui semblait remplir toute la cabine. Vraiment trop ample. Cela ressemblait à ces costumes vivement colorés des populations de l'Antafrique, en dehors de la noirceur, bien entendu. Au hasard des mouvements, Maddie remarqua que son compagnon était pieds nus. Elle eut soudain envie de rire mais se retint, la situation n'avait rien de comique. Une poignée était située à côté de la console, mais celle-ci était inaccessible, ou alors au prix de grands efforts de contorsions. La cage d'ascenseur était plutôt étroite.

Le jeune homme resta stoïque. Économe dans ses mouvements comme dans ses paroles. Il se laissait bercer, et remuait très peu ses membres. Maddie, quant à elle, essayait de se préparer à la chute improbable. Ça n'était pas logique, bien sûr, mais elle voulait garder la tête en haut, et préparer ses jambes à une réception sur le sol. Si, comme elle le pensait, on ramenait la pesanteur graduellement, c'était parfaitement inutile de se préparer à l'avance.

La lumière rouge s'éteignit, les laissant dans le noir total. Et brusquement, on rétablit la gravité à la normale.

Maddeline ne s'attendait pas à ça, et, surprise, oublia de commander à ses membres inférieurs une réception en douce. Elle tomba droite, mais se fit mal aux chevilles. Elle sentit son

compagnon tomber à côté d'elle, mais n'émit aucun bruit quand il eut touché le sol. Il semblait plus bas, et s'être réceptionné à quatre pattes comme certains félins.

La douleur passée, elle prit peur. Noir, dans un milieu cloîtré, seule avec un inconnu... Et ce n'était pas les blagues de l'Ancien Temps à propos d'amoureux dans un ascenseur qui pouvaient la reconforter. Elle se maîtrisa quand bien même et commença à tâtonner le mur à la recherche de la console. Ses doigts rencontrèrent ceux du jeune homme. Elle retira sa main d'un réflexe involontaire tout en maudissant sa bêtise. Il avait avant elle trouvé le petit pupitre de commande et, avec ses sens aiguisés par l'absence de lumière, elle put entendre le cliquetis des touches. Elle sentit aussi son odeur, musc et poivre, en proportions harmonieuses et qui ne n'impose pas aux narines. Cela lui fit pour quelques instants tourner de la tête.

Tout mais pas ça, se dit-elle, redoutant plus que tout au monde ce genre de catastrophe.

La lumière revint, jaune-blanche.

Le jeune homme quitta des yeux la console pour regarder sans fixer Maddeline.

“ Ça va ? ” demanda-t-il, d'une voix faible et enrouée.

La jeune femme répondit par l'affirmative en hochant la tête, son regard essayant d'attraper celui de son interlocuteur.

“ La cabine est bloquée, ” constata-t-il, toujours enroué. “ Il faut que vous preniez le jetpack. ”

Elle ne se fit pas prier. L'appareil en question se trouvait au dessus de la cage, dans le matériel de secours. Une trappe au plafond y accédait. Il n'y eut plus de dialogue entre eux. Chacun savait spontanément ce qu'il avait à faire. Le jeune homme fit la courte échelle et Maddie se retrouva en dehors, dans la veine noire qui servait de conduit à la cage d'ascenseur. Les barreaux

magnétiques semblaient en état de fonctionner. Ce devaient être les freins et les attaches de secours, situés en dessous de la cabine, qui devaient être verrouillés, bloquant ainsi l'ascenseur. La jeune femme repéra une sorte de coffre dont elle retira le jetpack.

Maddie mise en marche l'engin, amorça les procédures de vérifications automatiques, fixa l'appareil sur le dos et enfin attacha les différentes ceintures. Tout était près. Il manquait tout de même une lampe de poche, la lumière provenant uniquement de la cage d'ascenseur. Elle fouilla dans le coffre et en trouva une qui heureusement voulait bien marcher.

Elle eut un doute avant d'allumer les mini-réacteurs du jetpack. Et si les problèmes de pesanteur recommençaient ? Il ne restait plus qu'une quinzaine d'étages avant la passerelle, c'était court mais suffisant pour être pris à nouveau dans des turbulences. Et là, ça devenait plus que dangereux. C'était la mort assurée.

La jeune femme s'accroupit et passa la tête dans la trappe. Ses cheveux retombèrent involontairement sur sa figure tandis qu'elle s'adressait au jeune homme.

“ S'il vous plaît, appelez Ophélie et demandez lui s'il n'y aura pas de nouvelle alerte. ”

“ Il n'y en aura plus ici, ” répondit-il sans la regarder.

“ Comment le savez-vous ” fit-elle étonnée ? Il n'était en communication avec personne, la console était éteinte, alors comment diable pouvait-il savoir ce qui allait se passer ?

“ Je le sais, c'est tout. ”

Un rien réducteur, sa réponse, se dit-elle. Elle voulait bien savoir comment il pouvait affirmer une telle chose. Surtout avec le ton qu'il prenait, sa voix était toujours hésitante et faible, mais il y avait quelque chose d'indéfinissable caché derrière. Elle percevait, sans en être vraiment sûre, de la certitude. Maddeline fut troublée et oublia de faire confirmer l'absence d'alerte par Ophélie. Non,

elle décida de lui faire confiance. Après tout, elle avait déjà fait confiance à deux animaux qui n'avaient pas de noms, alors pourquoi pas à un humain, inconnu de surcroît ?

“ Et vous ? ” s'enquit-elle.

“ Je me débrouillerai. ”

A l'entendre, ça devait être simple comme de dire bonjour. Prendre l'échelle de secours et grimper quinze étages à la main ! Maddie révisa tout de suite sa pensée, il pouvait aussi atteindre la première porte, l'ouvrir et prendre les escaliers de secours. C'était plus probable et moins idiot.

“ Dieu vous garde, ” lui dit-elle, espérant que cela leur porte chance, à lui et elle.

Il ne dit rien, mais elle vit tandis qu'elle sortait la tête de la cage d'ascenseur qu'il avait sourit. Une esquisse, un léger et timide mouvement des lèvres, plutôt que large et franc, avec toujours ces yeux dans le vague. C'était quand même mieux que pas de sourire du tout.

Maddeline alluma les mini-réacteurs et s'envola verticalement. Malgré l'urgence de la situation, elle s'éleva lentement, parcourant avec la lampe les zones d'ombres qui lui semblaient importantes, les portes donnant sur les étages successifs, les échelles à gauche et à droite, les barreaux magnétiques qui assuraient la suspension de la cabine... Tout était normal. L'ascension fut sans surprises, elle arriva enfin au dernier étage. La porte s'ouvrit après qu'elle déverrouilla le système de sécurité.

Elle sortit du conduit noir pour se retrouver dans le corridor qui contournait la salle de commande. Celui-ci était dans le même style que les couloirs cent quarante étages plus bas, faux-cuir, imitation bois et petites échelles de secours. la jeune femme atterrit, se débarrassa de son matériel et courut les derniers mètres jusqu'à l'entrée principale de la passerelle.

Elle s'arrêta devant l'immense porte, souffla un bon coup pour remettre ses idées en place, et se décida à entrer.

L'atmosphère était insupportable. Non que l'air ne fut plus respirable, ou qu'il y avait une odeur trop forte -quoique... C'était l'extrême tension qui régnait dans cette pièce. Ça rendait les rapports entre les occupants de la passerelle difficiles. L'urgence alliée à la rigueur, à la précision et aux responsabilités mettait à mal leur calme et leurs compétences, et ce n'était pas les décisions stupides du chef de bord qui arrangeait le tout.

Ophélie, premier officier des comm, ressentait cette tension comme une souffrance. Toutes les informations entre la passerelle et le reste de la Nef passaient plus ou moins directement par elle. Seulement aidée par ses deux assistants et une console décidément trop chargée en petits boutons rouges, verts, bleus, jaunes... Elle pianotait néanmoins d'une manière efficace, tout en se concentrant sur les messages et ses réponses qu'elle recevait et formulait par l'intermédiaire de son minicom.

Lady Mad est en retard, se dit-elle, quand elle eut quelques secondes de répit.

Elle jeta un coup d'oeil furtif vers Achmed, qui se démenait comme un diable sur son pupitre de commande, jouant sur sa console comme seul Mozart l'aurait fait. Avec l'aide de ses assistants, ça avait tenu jusque là. Il n'y avait plus eu de mort depuis quatre heures. Mais combien de temps cela pouvait durer ? C'était le statut quo. Rien n'avait été fait pour débogger et relancer le programme de Rikel.

“ Ce gros porc ! ” marmonna-t-elle, les mots bien étouffés dans sa bouche. Elle eut un regard incisif vers le chef de la

passerelle. L'homme s'était confortablement assis dans le fauteuil de l'amiral et observait, contrôlait, sermonnait, voire insultait tout le monde, et ce pour le moindre écart que l'on faisait. Il avait le droit de commander, vu son grade, mais pas le droit de rabaisser les gens. Encore moins de s'asseoir à la place de l'amiral absent, que l'on appelait affectueusement le nid d'aigle.

Mais pourquoi, au nom de l'Ancienne Terre, ne touchait-il pas au programme de régulation gravitationnel ?

Rikel remarqua qu'un ingénieur avait commis une erreur et commença à l'houspiller. Il n'a pas donné de vrais ordres depuis longtemps. Elle ne savait pas s'il fallait s'en réjouir ou non -à prendre au choix selon la formule-, car une de ses instructions pouvait les mener à leur perte.

Tout le monde y passe, pensa Ophélie. Maddie, qu'est-ce que tu fabriques ?

Elle revécut l'humiliation de tout à l'heure. Se voire insultée pour passer un message général de sécurité, c'était un peu gros. Elle avait invité la population à ranger les couteaux et autres ustensiles contondants, ne pas faire bouillir de l'eau, débrancher les appareils, se regrouper dans les zones de sécurité ou à défaut dans leurs chambres... Avec tous ces problèmes de pesanteur, c'était la logique même. Elle avait supporté les injures de Rikel, fabriquant un masque de gentillesse et répondant avec une voix suave. Ça n'avait pas été trop difficile, sourire, même dans le malheur, faisait partie de ses compétences de chef des comm. Elle avait pris plaisir à répondre aux insultes dans son for intérieur, et tout aussi grossièrement que son chef.

Heureusement que ce tas de graisse était trop loin, se dit-elle. Si je n'avais reçu qu'un seul de ses postillons, je n'aurais plus été maîtresse de mes actes.

“ Coupez la pesanteur dans le secteur maritime ! ” dit une voix

de contre-ténor.

C'était un ordre de Rikel. Un ordre qui ne présageait rien de bon.

L'ambiance jusque-là fébrile changea brusquement et tourna au glacial. Chacun des membres de la passerelle considéra la proposition. C'était du suicide pur et simple. Il fallait être idiot pour ne pas comprendre les conséquences d'un tel acte. La masse d'eau se soulèverait, déstabiliserait le vaisseau et endommagerait la verrière.

“ Demande confirmation, ” fit Achmed, toujours en train de pianoter sur son pupitre.

“ Vous avez très bien entendu, officier, ” répondit Rikel.

“ Demande confirmation, ” répéta-t-il plus fermement.

“ N'essayez pas de gagner du temps ou de contester mon autorité ! ”

Ça recommence, se dit Ophélie. Elle ne comptait plus les fois où Achmed s'était interposé, pour leur bien à tous, contre certaines décisions stupides.

“ Coupez la pesanteur pour le secteur maritime ! ” éructa Rikel. Il s'était levé de son siège, et avait pris une voix encore plus aiguë, signe que la colère prenait le pas sur lui. Ça devenait de plus en plus grave.

Achmed osa soumettre une suggestion :

“ La masse d'eau nous aide à réguler la pesanteur par son homogénéité et les forces de liaison-hydrogène. Si nous perdons la mer, les désordres vont empirer. Et je doute que la verrière puisse être suffisamment solide pour retenir l'eau. ”

Rikel semblait comprendre, il persista néanmoins.

“ Coupez ! ” cria-t-il.

L'officier ne s'exécuta pas.

“ J'ai dit, coupez ! Vous refusez ? Rébellion ! ”

Achmed se détourna de sa console, se leva et se tint en face du chef de passerelle. Il le regarda les yeux dans les yeux, prêt à dire non à son supérieur.

Paroxysme.

C'était tout ce qu'Ophélie avait pu trouver pour décrire la scène. L'un avait visiblement compris sa bêtise, mais s'entêtait à poursuivre. Changer de décision et c'était reconnaître ses erreurs, chose qu'il ne voulait à aucun prix étaler devant l'équipage. Raisonnement stupide, tout le monde savait déjà qu'il était dépassé par la situation. L'autre se dressait comme un rempart, portant les espoirs refoulés de quelques-uns de voir enfin Rikel quitter son poste. Avec cependant le dilemme de la trahison envers un supérieur.

Tension chez l'un, chez l'autre, et entre les deux. Tension qui transformait les secondes en heures, augmentant le mépris et la ténacité contenus dans leurs regards, au point de ne plus voir que les yeux de l'autre, et ignorer le reste.

Ainsi, ils ne virent pas une jolie blonde aux yeux couleur marine pénétrer dans la passerelle et apaiser, par sa seule présence, les membres de l'équipage. Non. Il fallut que cette personne vienne s'interposer entre les deux hommes pour casser les liens de haine qu'ils avaient construits. Et avec le sourire franc et des yeux malicieux, qu'elle demande s'il y avait un problème.

Rikel se relâcha. La colère était tombée, mais il eut à subir un autre sentiment : la peur.

“ Où se trouve l'amiral ? ” fit Maddeline, s'adressant à lui de la manière la plus hautaine que possible, déridant pour de bon le reste de l'équipage.

L'intéressé ne sut répondre.

La jeune femme soupira et continua sur un ton ironique :

“ Eh bien, prenez dix agents de sécurité et allez le chercher...”

C'est un ordre, ” dit-elle calmement. Puis quand elle vit qu'il allait répliquer, elle ajouta, “ exécution ! ”

Il partit sans demander son reste.

Maddie se tourna alors vers Achmed. Elle ne put rien dire, surprise de l'attitude de l'homme. Il la regardait en effet de haut en bas, avec le désir de possession, exacerbé et sauvage, dirigé tout droit sur son corps de sirène. Comme si elle était nue. L'interrogation et la peur remplacèrent la surprise. Elle se demandait ce qui le mettait dans cet état, tout en craignant qu'il cède à ses pulsions. Elle comprit tout quand elle se regarda, et rougit de honte. Elle avait oublié, dans sa hâte, d'échanger son maillot deux pièces bleu clair contre une tenue plus habillée.

“ La situation est urgente, Achmed, ” s'excusa-t-elle, “ reprenez vos esprits. ”

“ Heu... Oui, ” répondit-il, prenant conscience de son égarement.

“ Tous à vos postes ! ” continua le capitaine, puis soucieuse de leur fatigue ; “ Ophélie, quand est-ce que la relève arrive ? ”

“ Difficile de réunir une nouvelle équipe pour la passerelle, capitaine. La plupart du personnel qualifié se trouvait en ville quand la Nef s'est arrêtée. ”

“ Faites un appel général, ” fit Maddeline, “ demandez quand même aux gens qui le peuvent de venir, spécifiez aussi les risques de circuler. On ne peut pas tenir comme ça plus longtemps. ”

Ophélie acquiesça.

“ Continuez vos activités pour l'instant. Je vais examiner le programme de régulation. ”

La jeune femme alla vers son poste, non vers le nid d'aigle, mais vers un siège muni d'une console et situé à droite de celui de l'amiral. Elle activa le pupitre, pianota pendant un instant pour lancer le programme de débogage et trouver celui qui régulait la

pesanteur. Le listing apparut sur l'écran. Elle analysa en gros les différentes structures du programme, en vérifia quelques-unes de tête. Tout était normal jusqu'ici, néanmoins... Des procédures bizarres se baladaient ici et là, comportant un macrolangage qu'elle ne pouvait identifier. Des mots étranges, inhabituels, et incompréhensibles. Elle eut peur, la situation lui échappait. Rien ne serait réglé tant qu'elle pataugerait dans ce chinois. On avait modifié le programme de telle façon que seul celui qui l'avait modifié avait le pouvoir de le corriger.

“ Achmed, ” dit-elle, “ pouvez-vous déléguer vos tâches et venir m'aider ? ”

Le-dit Achmed interrogea ses assistants par le regard. Ceux-ci répondirent toujours sans mots par une affirmation hésitante. Ils étaient mal à l'aise de se voir alloués tant de responsabilité d'un seul coup.

Achmed quitta rapidement son poste et vint auprès de Maddeline. Il jeta un coup d'oeil sur les anomalies découvertes.

“ Jamais vu ça auparavant, ” conclut-il, curieux et intrigué. “ On a bidouillé en douce. Vous aimez les langues étrangères ? ”

La jeune femme pouffa de rire, mais s'interdit vite de continuer. Ça n'avait rien de drôle. Ils étaient dans une impasse. C'était peut-être pourquoi Rikel n'avait rien fait à propos de ce programme. Il avait sans doute découvert les modifications qu'il ne pouvait corriger lui-même et s'était bien gardé d'informer le reste de l'équipage. Une autre solution était à envisager, il en était le responsable et ne voulait pas le dévoiler.

“ Je lance la régulation, ” dit la jeune femme, bien décidée à agir. “ Soyez prêts à enregistrer les modifications. ”

Les macrologiciens et les ingénieurs se préparèrent.

“ Top. ”

Tout le monde attendit, et rien ne se passa. Les alertes et les

perturbations étaient toujours en cours.

Apparemment, dit Achmed après un moment de silence, ce charabia ne signifie plus grand chose pour l'ordinateur. Aucun effet.

“ Et si ces instructions concernaient l'autre ordinateur ? ” suggéra Maddeline en insistant bien sur le mot ‘autre’.

“ Alors on est dans la mouise, ” répliqua Achmed qui comprenait son allusion. “ Seul l'amiral peut communiquer avec le navigateur. Regarde s'il y a des instructions entrées-sorties non répertoriées. En macro courant, ” ajouta-il.

Il y en avait effectivement, juste avant les procédures en question. Le programme de régulation de pesanteur dirigeait bien ‘l'autre’.

Maddie soupira et s'avachit dans son siège. C'était peine perdue. Elle se tourna vers Achmed pour lui demander une suggestion, mais n'eut pas de réponse. L'homme semblait absent, et, le connaissant sur le bout des doigts, elle savait qu'il était en train de ruminer plusieurs hypothèses et diverses solutions. Elle attendit donc, essayant de trouver de son côté quelque chose d'intelligent. Faisant abstraction de la réalité, elle s'enfuit dans un univers intérieur fait de logique, de sens commun et d'émotions. Creuses-toi le crâne ma fille, se forçait-elle. Rassembler les éléments en une suite chronologique, et créer des liens entres eux. Chercher la ou les causes... tout en gardant à l'esprit que tout n'était pas forcément logique et raisonnable. Le comportement de Rikel, en dehors de ses incapacités, était pour le moins bizarre. Le chef de la section informatique n'avait pas touché au programme de régulation malgré, il fallait le reconnaître, son talent de macrolog. Et le-dit programme, foireux à souhait, qui ne commandait rien !

Et elle, malgré son statut de capitaine, premier officier après l'amiral, ne pouvait qu'admettre son ignorance et son incapacité à

régler le problème. Pire, elle avait maintenant la possibilité d'agir, et ne savait quoi faire. L'ignorance, oui. La jeune femme se souvint les paroles plus ou moins pompeuses d'un Ancien à propos de ce sujet. Elle sourit, et dans son for intérieur, trouva une esquisse de réponse.

Ça se recoupait assez bien. Il y avait du secret dans cette Nef. A propos de l' 'autre' ordinateur et de son navigateur en particulier. Isolés et ignorés comme Robinson et son Vendredi. Tellement bien isolés et ignorés qu'on ne se demandait plus comment le Spirit Of Nef filait entre les étoiles. D'un point à un autre, plus vite que la lumière, belle et rare performance. Happé par un micro-trou noir artificiel que l'on surnommait Atropa. Deux canons, deux immenses ensembles situés dans les côtes de la Nef crachaient leurs particules exotiques, formant à des centaines de kilomètres en aval du vaisseau une masse qui déformait l'espace environnant, tirant la gigantesque structure vers l'avant.

Et qui gérait les canons, modulait l'impulsion, modifiait la trajectoire pour ne pas s'écraser contre un morceau de terre ou de soleil ?

L' 'autre' ordinateur.

Et qui contrôlait cet ordi ?

Le navigateur.

Et qui le contrôle, lui ? se dit-elle en fronçant les sourcils. L'Atropa qui n'était plus alimenté par les canons avait explosé avant de mourir. Le programme de pesanteur, maintenant rédigé dans un langage étrange, dirigeait un ordinateur qui semblait ne plus répondre présent. A défaut de contrôle, il y avait toujours un responsable.

“ Il y a un vieux dicton, ” dit Maddie dans le vague, ses paroles suffisamment audibles pour qu'Achmed l'entende. “ Cherchez la femme... Un peu trop sexiste ! Ce serait mieux à

l'envers... ”

“ On peut toujours essayer, ” répondit-il en haussant les épaules, comprenant tout de suite. “ Ça ne coûte rien. ”

“ Ophélie, ” se résout la jeune capitaine, “ appelez en urgence le navigateur, faites lui des excuses de ma part et demandez lui une audience. ”

“ Je ne comprends pas, ” répliqua l'intéressée, se détournant de sa console, fixant avec une mine étonnée son capitaine. “ Je croyais qu'il était avec vous ! ”

Ce fut au tour de Maddie de ne plus comprendre.

“ Où ça ” demanda-t-elle ?

“ Avec vous, dans l'ascenseur B5. ”

“ Le jeune homme en noir ? ”

“ Oui, capitaine. ”

C'était définitivement clair, aujourd'hui. Elle et la bêtise ne formaient qu'une seule entité. Elle pouvait se consoler en se disant que personne à part l'amiral ne le connaissait, mais ce n'était pas vraiment suffisant, il y avait quelque chose en elle qui la forçait à se sentir coupable. C'était d'autant plus troublant qu'elle avait du mal à supporter cela.

“ Achmed, prenez le commandement, je reviens tout de suite. ”

La jeune femme se leva et prit la direction de la sortie, se demandant au passage comment Ophélie pouvait connaître, elle, le visage du navigateur. Les explications viendraient plus tard. Il fallait trouver cet homme, il devait traîner entre l'ascenseur dix étages plus bas et la passerelle.

Elle n'eut pas à courir bien loin.

Il était à deux pas de l'entrée, dans le corridor encerclant la salle de commande. Sa robe longue traînait au sol, donnant naissance à des ondulations sur le tissu, sans même un bruit de

frou-frou. L'apparence de la mort, et du silence qui l'accompagne.

Maddeline s'approcha du jeune homme, se tint devant lui, mais n'osa prononcer un mot, considérant d'abord son attitude. Il était mal à l'aise, comme s'il n'était pas fait pour cette réalité, il tremblait, la peur et l'incertitude bien perceptibles maintenant que Maddie connaissait le personnage. Et ce regard de mélancolique qui ne fixait que le néant -son néant, se surprit-elle à penser.

Elle se crut calme et maîtresse de ses actes, pourtant, elle fit une deuxième gaffe.

“ Que portez-vous sous votre robe ? ”

La peur prit le pas sur le navigateur, invitant son âme à s'évader à des années-lumières. Tout sauf être ici, et répondre. L'homme prit quelques secondes pour maîtriser ses émotions et répondit d'une voix faible.

“ Un pantalon et un gilet. Noirs. ”

Maddie se calmait aussi. La honte l'avait envahie, causant quelques rougeurs sur son visage d'ange.

“ J'ai besoin de quelque chose, pour me couvrir, ” trouva-t-elle pour rattraper son erreur, se demandant par ailleurs pourquoi il avait insisté sur la couleur -ou l'absence de couleur- des vêtements.

Il ôta sa robe et, galamment, l'offrit à la jeune femme. Elle eut le temps de le regarder. Il était pieds nus, chose pour le moins inhabituelle. Le pantalon indien et le gilet laissaient entrevoir quelques parties de son corps et permettaient de deviner ce qui était caché. Il était aussi grand qu'Achmed et avait la même largueur d'épaules. Mais le corps d'athlète en moins. Pas de muscles saillants signe de virilité, ni la stature typiquement masculine qui mettait en valeur le torse. Finesse et fragilité si on voulait résumer le tout.

Maddeline s'habilla en vitesse, regrettant que sa taille ne soit pas la même que celle du propriétaire. La robe, trop longue,

traînait au sol sur une dizaine de centimètres.

“ L'amiral est absent, ” dit-il, “ à qui dois-je m'adresser ? ”

“ A moi, ” répondit simplement le capitaine.

Le navigateur marqua un temps d'arrêt. Il essaya de respirer calmement mais ses muscles thoraciques contraints par l'anxiété ne brassaient l'air que par saccades. Ses yeux se dirigèrent sur la jeune femme, mais s'arrêtèrent à ses pieds et ne continuèrent pas vers le visage. Finalement, il parla, d'une voix hésitante, faible et enrouée, et aussi, d'une façon paradoxale, assez grave pour plonger Maddeline dans la perplexité.

“ Je suis responsable. ”

Chapitre III : Le démiurge

"La règle ? Je la fixe ou je la modifie, au gré de mes fantasmes. Les lois ? Je les manipule comme bon me semble. Ça fait toujours partie de la réalité, enfin... ma réalité, la mienne et pas celle d'un autre. Partager tout ça ? Bien malin celui qui peut le faire sans y perdre des plumes ...ou du sens. Les montagnes se transformeraient en océans, l'amour en humour, les déceptions en désespoirs. De jolies pertes dans le message, et c'est pourquoi ce n'est plus un message. Donc, écoutez : je suis le plus grand mégalo de tous les temps. Je créé, fait vivre, détruit. Pas besoin d'être Dieu ! Parquez-le dans vos chimères ! Il suffit juste d'un peu de vide et de quelques idées pour fabriquer un univers. Ça germe, ça se réfléchit, ça s'oublie."

(Max, Trait et déraisons)

(Annotation anonyme : Plus du tout soumis aux lois ? Hum ! Suffit de penser pour être le centre du monde. Mais toi, comment peux-tu penser ? Avec du vide ?)

L'heure était grave, selon la formule habituelle. Il était assis bien confortablement sur sa bergère préférée, en train d'inspecter les instruments de la création posés sur le bureau devant lui. Une plume d'oie-zivité finement taillée, de l'encre qu'il avait emprunté à Cathy (pardon, Cathay), des parchemins à dépuceler...

Max se trouvait dans la salle d'ambre, prêt à dérouler son âme comme un marchand de tapis le ferait devant d'importants clients. Sauf qu'il n'y avait pas de clients. Il fallait simplement les créer. Il y mettrait le meilleur de lui-même, la quintessence de son génie, la crème de sa crème. L'écrivain recevrait deux clients, deux honorables personnes qu'il manipulerait, cajolerait, séduirait, et finirait par faire plier sous sa volonté, comme tout bon marchand de tapis qui se respecte. Deux pigeons à plumer, en somme.

Ses yeux inhumains fixaient l'absolu, déjà satisfaits. Le rictus mauvais et ironique accompagnait le regard glacé, donnant au visage entier le sentiment d'une volonté implacable.

Il prit la plume de sa main droite et, par des mouvements

paresseux de poignets, joua avec elle comme s'il s'agissait d'une épée. La pointe noircie d'encre se baladait dans le vide au gré de son humeur, décrivant des arabesques invisibles faites de courbes lâches, de virages contraints, de retours brusques et d'arrêts calculés. Il pointa quelquefois la plume plus loin dans le vide, de la même façon que l'on perçait le corps d'un ennemi avec le fleuret. Mais les coups n'étaient pas fatals, le vide était toujours là. Et lui, imperturbable, continuait d'écrire dans le vide des mots connus de lui seul, et qui n'avaient de sens qu'à ses propres yeux. Sa main dansait, tenant la plume comme s'il s'agissait d'une simple extension de ses doigts, et conférant à l'instrument du pouvoir. Le pouvoir. Créer.

Le rictus se fit alors plus large, indiquant la montée d'une jouissance presque physique. Et, à l'instant où le plaisir atteint son maximum, il commença à maculer le papier.

“ De la création de l'homme. ”

(*Hum ! Rien que ça ?*).

“ Un petit paquet de particules, assemblé selon les lois de la physique, et subissant ces mêmes lois. Une petite infinité de conditions -résumons ça par probabilités- de voir le tout assemblé et se nommer homme, au pire de voir changer le tout si une seule particule n'était à sa place ou ne serait plus là... Un mot à bâtir en chose, un petit jeu de construction, juste un jeu d'enfant. ”

Il s'arrêta, posa sa plume et réfléchit. Max fronça les sourcils, perplexe. C'était incomplet. Il n'en était qu'au début, bien sûr, et il aurait des lignes et des lignes à parcourir pour définir tout ça et en finir. Mais quelque chose n'allait pas. Il joua avec le temps, dilata les heures et contracta les années. S'il continuait à écrire ainsi, il n'en finirait jamais.

Il fit un bref voyage dans sa tour-bibliothèque, du fin fond jusqu'au plafond par un simple mouvement esquissé en pensée.

Mais rien dans les ouvrages n'indiquait une définition précise, pas même une synthèse ou une compilation de textes.

Alors, si je ne peux pas écrire, autant décrire !

Et à mon image.

Son regard quitta les parchemins à moitié remplis pour se fixer au milieu de la salle. Il se leva lentement. Le marbre blanc renvoyait les éclairs que ses yeux lançaient. Comme par magie, la salle fut inondée d'une lumière étrange, mélange de brun, jaune, vert et or. Max respira un bon coup et commença à modeler de ses yeux une chose.

Le marbre du sol commença à bouger. Une chose informe en sortit, elle avait encore la texture blanche veinée de tons jaunâtres mais se distinguait du matériau initial par sa consistance gélatineuse. Max banda sa volonté et dessina à coup de serpe imaginaire les contours de la chose, qui, au fur et à mesure, changea de couleur, de forme, d'aspect.

L'individu était petit, très petit, quoique la taille était relative à la sienne. L'ossature courte et forte maintenait l'ensemble des muscles saillants en une masse trapue, bosselée, presque difforme. La pilosité marquée était couleur de terre, hésitante entre le brun et le rouge. Elle parsemait les jambes, torse, jointures, crâne et visage. Le faciès était garni d'un nez imposant et plat, de lèvres proportionnelles, charnues, voire hypertrophiées. Le tout entouré d'une barbe, de sourcils et de cheveux en bataille et pointillé de petites taches de rousseur.

Max se détendit. La lumière étrange qui baignait la salle diminua en intensité pour finalement s'éteindre. L'homme se tenait droit devant son créateur, rigide comme une statue, les yeux vides

ne renvoyant pas même une étincelle de vie.

Plus tard pour le regard, dit-il tout haut, tout en organisant ses pensées et ses projets. Pour le moment, il me manque les organes génitaux. Quelle taille leur donner ?

Il hésita un moment, puis décida de faire ça au jeu. Ce n'était pas du tout important. Alors, pourquoi pas aux dés ?

Tu joues aux dés ?

Max consulta les archives qu'il avait déjà dans sa tête, trouva les valeurs correspondantes, juste des moyennes et des écart-types. Il fit ensuite un tour dans sa table de chiffres pour les fonctions de randomize, prit le dernier qu'il n'avait pas utilisé et l'intégra dans un court calcul.

Un petit flash vert et or se produisit à l'endroit (plus très) intime de la créature. Le résultat n'était pas beau à voir. Ce n'était d'ailleurs jamais beau. Cela aurait pu donner une taille correcte, si cela n'avait pas été fixé sur un corps aussi petit. Ça prenait les proportions d'un phallus, pas d'un organe commun.

Remarque, ce n'est pas autre chose que ça, un homme ! se dit-il. C'est maintenant presque terminé.

Il avait en face de lui son image. Pas son reflet dans le miroir, ni une simple doublure, mais autre chose. Un autre et une chose à la fois, qui lui ressemblait comme une goutte d'eau ressemblait à une goutte de lait. La même chose tout en étant différente. C'était lui et pas lui. Son image, mais formée et déformée par son jugement.

Mouais ! Au tour du deuxième pigeon ! Que je crée la femme !

La lumière vert et or remplit à nouveau la salle, en même temps que le créateur modelait sous sa volonté le deuxième pigeon. Il fit une simple copie de la première créature, puis en modifia quelques parties. Plus de finesse dans le squelette, moins

de muscles et plus de graisse, même taille, plus légère, le sexe caché dans les entrailles du corps.

Il prit un malin plaisir à parfaire l'oeuvre, se rendant insensible à son impatience, prenant la chose à coeur. Ça devait être beau, si beau qu'elle devait devenir l'objet d'un désir. Et cela pour en faire son instrument.

Il la fit belle. Ses cheveux couleur de jais descendait en longue cascade jusqu'aux hanches. Sa peau couleur chocolat était glabre, douce, chaude. Ses lèvres charnues dessinaient à l'instar du visage, des courbes harmonieuses qui donnaient naissance une sensualité irrésistible.

Perfection !

Mais toujours rien dans le regard, rien sous les sourcils tracés par une main qui se voulait divine.

La salle d'ambre reprit sa couleur naturelle. Max poussa un long soupir et se rassit. Il fit claquer sa langue dans sa bouche, attendit un moment, prit un air hautain sur ses deux créatures et finalement sourit.

Il ne reste plus que la touche de génie ! dit-il.

Max invoqua un plateau d'argent qui flottait dans l'air, sur lequel était posé un livre. Le livre. Celui auquel il avait donné son âme pour quelques instants, pour s'en mordre finalement les doigts. Il le prit et l'ouvrit tandis que le plateau disparaissait.

Ah oui ! fit-il en se levant.

Max se rapprocha des deux créatures et se tint entre les deux. Il ordonna en silence à celles-ci de se tourner et de se mettre face à face, visage contre visage.

“ Intensité du regard, les yeux dans les yeux ,” dit-il, “ son propre regard passant du livre ouvert aux visages. ”

Quatre étincelles vertes et or dansèrent alors sur ce qui devaient être les yeux de l'homme et de la femme.

Un lien de l'un à l'autre, continua-t-il. L'absolu à l'état pur, qui fait que leur corps ne signifie plus rien pour eux. L'un est l'autre, l'autre est l'un. Pareils à ces roses...

Les étincelles disparurent et démasquèrent les yeux des deux créatures. Ces yeux étaient fixes, ouverts à l'extrême, dirigés vers les autres du congénère, mais donnant des regards croisés. L'oeil gauche de l'un fixait l'oeil gauche de l'autre, idem pour le droit. Face contre face, chacun se donnait à l'autre en louchant.

Max s'aperçut de ce manque de logique, et ne s'en amusa pas.

“ Vieux chameau ! ” fit-il, haussant à la fois le sourcil droit.
“ On ne dit pas tout ? ”

Le créateur fut satisfait quand il corrigea ce strabisme congénital. Il prit plaisir à admirer ses créatures, se félicitant presque de reproduire à la perfection ce qu'il avait lu auparavant. Il ajouta à son oeuvre, comme une marque de soi -fidèle à sa mégalomanie- une souffle de désir dans chacun d'eux. L'homme et la femme se regardaient ainsi comme deux amoureux, l'un étant l'autre, l'âme évadée du corps pour se plonger dans son partenaire, le temps n'ayant aucune prise sur eux.

Pas encore ça. Ma grand-mère dirait parodie-d'amour !

Le sourire maxien était large, d'une largesse folle, d'une grandeur sans fin, et contrastait avec le rictus de désenchantement qui s'annonçait.

Les deux créatures n'obéirent pas. Il n'y avait pas de mot prononcé, ni même écrit -quoique... Simplement la volonté du créateur qui devait s'imprimer sur les créatures, et qui ici n'avait plus cours. L'homme et la femme se regardaient toujours, ignorant le reste du monde. Max essaya de rompre le lien en passant la main entre leurs yeux, claqua des doigts puis des mains. En vain. Lui, le maître, ignoré comme s'il n'existait pas.

L'insulte suprême !

Il vida l'air de ses poumons pour se préparer à une rage incommensurable, rougit de colère et finalement éructa sa vengeance.

“ Pareils à ces roses ? ” cria-t-il faisant vibrer le marbre et les panneaux d'ambre de la salle. “ Le temps n'a aucune importance pour eux ? ” Il les regarda d'un oeil torve, sans faire attention aux éclairs verts et or qui éclataient et grondaient. “ Et bien, ils vont le sentir, le temps ! Tempêtes, orages, grêle et cataclysmes en tout genre ! Chaleur insupportable et froid glacial ! Mais surtout, qu'ils fanent ! Qu'ils se voient vieillir et admirer les rides se creuser sur leurs visages ! Qu'ils se sentent rongés à l'intérieur, et souffrir ! Mais surtout, qu'ils se mettent dans l'idée que leur amour peut mourir ! ”

Un immense flash vert aussi bref qu'aveuglant inonda alors la salle.

Un demi ! Ça urge !

Max ne se répéta pas. Il n'en avait pas besoin. Le robot auquel il s'était adressé obéissait à tout. Pas de discussions inutiles, pas d'ordre à réitérer, ni même de menaces à proférer pour se faire entendre. Le serviteur parfait. Et qui allait, sous la forme d'une femme aux jolies formes, longues jambes et poitrine avantageuse, peau de chrome et cheveux en fils d'or, visage d'acier et regard pétrifié, habillée de dentelles véritables qui ne couvraient pas tout, et qui allait -disais-je-, chercher une collation pour son maître.

Le robot sortit de la pièce d'ambre par une porte que Max avait imaginé. Le-dit Max, de son côté, fixait ses deux pigeons. Il repensait avec un plaisir pervers à la scène qui avait suivi sa condamnation.

Ces deux abrutis s'étaient retrouvés pris de stupeur, redescendus brutalement des cieux dans lesquels ils batifolaient. Fini, le septième ciel! Ils avaient cligné des yeux, l'étonnement de l'un réfléchissant celui de l'autre, puis avaient cassé mutuellement le lien qui les unissait, leurs regards se dirigeant d'un commun accord vers la troisième personne, leur créateur. Celui-ci les avait pris de haut, la rage filtrant encore de son visage, le désir de les voir humiliés toujours vivace. Il s'était ensuite installé derrière son bureau doré, bien assis dans une confortable bergère et avait donné l'ordre de se voir servir une bière.

Max attendit que la peur les submerge. Les deux êtres se jetaient parfois un coup d'oeil furtif et anxieux, se demandant si l'autre l'aimait toujours, s'interrogeant sur ce qu'allait devenir leur amour, pire, si l'un allait mourir sans l'autre. Le désir était toujours là, mais le temps avait tout cassé, transformant le lien absolu en une relation bizarre, presque viciée; une solitude parfaite qu'il fallait palier par une quête continuelle de l'autre.

Qu'ils ruminent ! se dit Max. Et il continua d'admirer son oeuvre.

“ Toi, ” dit-il après quelques instants, “ je te nomme Camille. ” Puis s'adressant à la femme. “ Pour toi, ce sera Mercedes. ”

Il fit une pause, se délectant au passage de leurs mines déconfités.

“ Désolé de vous avoir arraché de votre lieu, dit Max sans ambages. Mais, soit dit en passant, votre jardin était plutôt mal entretenu. ”

Tu l'as dit bouffi !

“ Quelle idée d'aller sous un pommier, s'asseoir sur ses racines noueuses, et d'y rester le fondement collé pour l'éternité ? ” demanda-t-il à ses créatures toujours muettes.

“ Vous aimez les pommes ? ” continua-t-il voyant qu'ils ne

répondaient pas. Il fit apparaître une grande assiette à fruits, d'osier brun et remplie de pommes d'un rouge si vif qu'il les rendait luisantes.

“ Prenez-en, ” ordonna-t-il.

Les deux s'exécutèrent sans poser de question.

“ Mangez-les. ”

Ils mangèrent en silence, debout, face à lui.

Et Max, fidèle à son habitude, attendit que les fruits fassent leur effet. Que la divine Mercedes remplisse son estomac et en prenne jusqu'à la dose fatale. Qu'elle soit prise de légères convulsions, de vertiges, d'une perte de conscience. Qu'elle tombe au sol comme une souche, pour se retrouver finalement dans les bras de la mort. Le tout sous le regard d'un Camille qui ne comprenait plus rien. Lui aussi avait mangé mais il avait à souffrir autrement. La surprise fit place à l'angoisse, puis la peur et pour terminer le désespoir. Il avait laissé tomber ce qui restait du fruit, tellement inquiet par le sort de sa compagne qu'il ne pouvait plus déglutir normalement. Il l'avait prise dans ses bras velus en même temps que la mort, les larmes aux yeux, implorant en silence pour sa vie et essayant en vain de rappeler le vieux lien d'amour, celui qui rendait le temps vide de sens.

Mercedes ne répondit pas. Ses paupières étaient fermées.

Le créateur admira son oeuvre et en dégagea de la fierté. Tout se passait comme il l'avait conçu. Cynisme et cruauté ? Il n'en avait que faire et balaya ces mots de son esprit comme de la vieille poussière. C'était deux choses. Perversion ? Il n'en écarta pas l'idée, mais le temps de se construire une conscience morale n'était pas encore arrivé. Ce dont il était sûr et regrettait, c'était l'automutilation. Ces créatures étaient d'une certaine façon lui-même.

Quelque chose germa dans sa tête, c'était l'idée -récurrente-

qu'il n'était pas tout à fait sain d'esprit. Les informations de la bibliothèque corroboraient ce fait. Des pathologies y étaient décrites. L'ensemble s'ajoutait à une suspicion dérangeante, qui indiquait le manque d'un petit quelque chose dans sa construction mentale, quelque chose qu'il n'arrivait même pas à intégrer. Max soupira et décida de poursuivre la scène.

“ Prêts pour la mise en bière ? ” demanda-t-il à l'assistance. Il n'attendit pas pour agir et pointa son index en direction du couple. Une étincelle verte jaillit de son doigt, se dirigea vers eux et les toucha. Camille dut relâcher le corps de sa compagne, corps qu'il avait tenu jusque-là entre force et fébrilité. Le marbre du sol en contact avec la morte s'éleva d'une vingtaine de centimètres, et une partie se transmuta autour d'elle en un cercueil de verre.

L'homme ne pouvait même plus la toucher. Il se retourna et, face à son créateur, prit la parole.

“ Pourquoi ? ”

“ Pourquoi ? ” répéta Max avec une mine faussement étonné.
“ Parce que j'en ai décidé ainsi ! Peuh ! ”

“ Qui es-tu ? ”

“ Je suis tout, même toi. ”

“ Pourquoi ? ”

“ Il est du genre syntax error, le gugusse ? ”

“ Tu es Dieu ? ”

“ Les insultes volent décidément très bas, aujourd'hui... Bien ! Prépares-toi à subir la première épreuve de ta courte vie, juste entendre un monologue. ”

Max fit apparaître un canisiège derrière Camille et le força à s'asseoir.

“ Le terme le plus approprié serait construction mentale. Sais-tu ce qu'est le multivers ? Non, bien sûr. Un plouc de ton envergure aurait bien du mal à concevoir cette petite chose. Remue la graisse

de ton cerveau et pense à une trame pluridimensionnelle, où l'imagination peut devenir sans bornes. Imagine des choses, pourquoi pas des êtres, évoluant selon tes désirs, soumis à tes désirs, naissant et mourant aussi rapidement qu'un mouvement de la conscience. Imagine une particule, un caillou, un morceau de terre ou un soleil, quelques arbres et des animaux, des gens, voire un univers entier. Dès lors, pourquoi pas des personnes que tu as créés et qui pensent, imaginent et conçoivent leurs propres univers à eux dans leurs petites caboches ? Note bien qu'on peut aller comme ça à l'infini. Capiche jusqu'ici ? ”

“ Qui t'as créé, alors ? ”

“ Je suis en haut de la pyramide, crétin ! Je ne suis l'oeuvre de personne, moi ! ”

Ils disent tous ça !

Max attendit que sa colère redescende et reprit.

“ J'ai créé bien des choses ainsi, des mondes que tu trouverais étranges, des univers cubiques, des planètes en peau d'orange, des soleils en plomb, des hommes multicolores, de camélians monochromes... J'en ai imaginé des vertes et des pas mûres ! Jusqu'à la lie. Seulement... ”

Max fit une longue pause.

“ Seulement, j'en ai eu assez. Ça devient grisant à la longue. Mais j'ai trouvé autre chose. La cuisine ! Un oeuf à la coque se fait en quatre minutes. Un bon soufflé nécessite des oeufs très frais, avec un blanc monté en neige très très ferme. Donc, prends deux ou trois particules bien définies et ordonne-leur d'être conforme à une recette qui n'est pas la tienne. L'art n'est pas dans le résultat proprement dit, mais dans la manière de respecter la loi. D'ailleurs, la bibliothèque regorge de principes et autres règles. Je me suis amusé à les appliquer. ”

Il soupira, son regard acide devint celui d'un aveugle, ne

s'intéressant qu'à l'intérieur de lui-même.

“ J'ai raté et je rate encore ma mayonnaise, ” fit-il. Il retrouva ensuite ses yeux torves, avec dans leurs lignes de mire le pauvre Camille.

“ Je rajoute de l'huile, c'est toujours trop. Je moutarde alors mais j'en mets plus qu'il n'en faut. Constamment en train de corriger ma sauce. Je modifie la trajectoire d'une particule, j'en crée une nouvelle, j'en détruis une autre alors que la recette ne l'indique pas. Bref, je triche. Note par ailleurs qu'il y a un art de la triche, auquel je suis très bien exercé. Touche un tant soit peu à un système complexe, disons une seule particule de ton tout, et tu le retrouves complètement bouleversé quelque temps après. Mais cela est un autre sujet. ”

“ Je triche, ” continua-t-il. “ Et tu vas être mon instrument. J'ai beau faire du mieux que je peux, et parfois corriger à l'occasion. Tout part en charpie. Toutes les projections m'indiquent la fin. Ma fin. Pas d'équilibre dynamique si brillamment décrit dans les vieux volumes de la biblio. Moi, le schizonte parfait, réduit à devenir plus gros qu'un crapaud, plus vaste qu'un multivers, pour perdre mon unité à jamais, dilué dans le vide. Tout ça parce qu'il manque quelque chose dans ces lois que je n'aurais jamais dû suivre. Il manque ce qui maintient la cohésion de l'ensemble. J'ai cherché mais je n'ai pas trouvé, je suis peut-être passé à côté, vu qu'il y a beaucoup de choses que je n'intègre pas. ”

“ Tu vas corriger ça pour moi. Tu n'as pas le choix si tu veux revoir ta Mercedes en état de marche. Tu seras ma main et ma parole, envoyé pour sauver un élément de mon univers, un groupe d'humains, idiots comme tes pieds, perdus quelque part... dans ma construction mentale. ”

Chapitre IV : Les parques programment

"Le Spirit Of Nef est le dernier des sept navires interstellaires que j'ai conçu pour le genre humain. Il restera le dernier. On me prendra pour un vieux fou, c'est certain. Je lèguerai au soir de ma vie qu'un nombre restreint de bâtiments, alors que j'aurais pu en faire des centaines. Mon but n'est pas de répandre la terre des hommes, j'ai une autre voie à suivre, un chemin que seuls les illuminés savent voir. J'ai formé sept navigateurs pour diriger ces mastodontes. Sept personnes entièrement vouées à leur ordinateur. Et de ces sept machines, la dernière est la plus sophistiquée, le chef d'oeuvre de ma courte vie, mon tout petit."

(Extrait du journal de Don Pedro d'Aragon)

“ Je suis responsable ”.

Ces mots résonnaient si bien, et elle, distraite par les sons et le message qu'ils véhiculaient, n'osa plus reprendre la discussion. Elle se contenta par faire un oui de la tête, une affirmation inaudible que le navigateur ne vit que dans son entendement.

Ils décidèrent d'un commun accord, toujours sans parole, de rejoindre la passerelle. Il y avait des choses urgentes et graves qu'il fallait maîtriser. Ces mêmes choses lui paraissaient maintenant futiles et dérisoires. Elle alignait pas sur pas, les derniers mots du navigateur encore dans sa tête, revenant à chaque enjambée. Elle ne savait plus quoi penser, sinon que ces paroles lui avait coupé ses effets. Elle avait eu pour intention de lui demander de l'aide, et au passage de lui passer un savon -une ancienne expression de l'Ancien Temps. Et au diable la politesse et le respect pour un supérieur. Le navigateur était le maître à bord, avant même l'amiral. Elle s'était préparée mentalement à l'affronter, et de surprises en surprises, voilà qu'elle découvrait que le maître à bord n'était qu'un jeune homme renfermé, qu'une discussion normale mettait en cataplexie, dont l'état d'esprit était aussi noir que ses

vêtements. Et qui pourtant, par son étrange comportement, avait provoqué en elle de la gêne. Elle n'avait pu se dominer et dire ce qu'elle devait dire.

Comble, il avait admis en trois mots sa responsabilité. Ça prenait l'allure d'un aveu. Le vaisseau à l'arrêt, les morts, et les problèmes de gravité, réglé en un seul coup, une seule phrase. Maddeline se demandait si cela relevait du courage ou de la simple envie de mourir. Il aurait bientôt une bonne partie de l'équipage contre lui, et cette bonne partie n'aurait en tête que de le pendre haut et court.

Quelle idiote fais-tu ! se dit-elle, son amour propre refaisant surface. Il était en face de toi, prêt à t'écouter, et tu ne lui as même pas fait voir le fond de ta pensée !

L'entrée de la passerelle n'était plus très loin, c'était l'occasion de retourner à la réalité, d'augmenter la cadence de la marche pour rattraper les urgences et de sentir, quand elle rêvassait, les longues boucles de ses cheveux sautiller sur ses épaules.

Personne, pas même elle, n'avait pensé à fermer la porte principale de la passerelle, et c'est en vitesse que le couple entra dans la pièce.

Un regard, puis un autre, un troisième, cinq, dix... un par un, les membres de l'équipage se détournèrent alors de leurs tâches pour fixer les deux personnes. Un spectacle étrange, en quelque sorte, se déroulait. Celui de voir le capitaine dans une robe qui ne lui allait pas et dont la couleur ne présageait rien de bon. Mais le plus important était de la voir accompagnée du navigateur. Personne ne l'avait vu avant la catastrophe, et pourtant, dès qu'on avait posé un oeil sur lui, on ne pouvait se tromper sur son identité. Un silence interrogatif et accusateur baignait l'ensemble de la pièce. Tout le monde se taisait.

Maddeline se rendit compte qu'on attendait quelque chose

d'elle et réagit de la façon qu'elle pensa la plus logique.

“ Reprenez vos occupations, ” dit-elle doucement.

Ce que tout le monde fit. A part Achmed. Il avait repris son ancien poste et devait réguler la pesanteur. Il n'arrivait pourtant pas à décoller ses yeux -décidément remplis de désir- du corps de la jeune femme.

“ Achmed ! Arrêtez de me déshabiller, ” fit-elle avec le sourire.

Il s'exécuta et retourna à son clavier.

Le capitaine et le navigateur étaient à nouveau seuls, au milieu d'un bourdonnement fébrile composé de cliquetis, sonneries, messages vocaux, ignorés du reste de l'équipage. Chacun semble-t-il s'était renfermé à nouveau sur lui-même et son travail, si concentré sur ses propres tâches, conscient de l'intense rigueur que la situation imposait, qu'il oubliait sa propre individualité au profit d'une entité plus grande. Une réunion d'esprits dans le même ensemble, une sorte d'assemblée. Une Église. Pas dans le sens courant, celui d'un édifice, mais dans le vieux sens, plus ancien même que l'Ancien Temps, celui d'un groupe de personnes ralliées par une foi. Cette pensée surprit la jeune femme. Elle se demanda par la suite si le bâtiment était bien un navire ou une église; une Nef dans tous les cas. Et qui pouvait bien servir de prêtre ? Quelle sorte de foi maintenait l'équipage réuni ?

La jeune femme sortit de ces rêveries aussi vite qu'elle y était entré, et s'adressa sans ambages au navigateur.

“ Il faut corriger le programme de pesanteur au plus vite. Vous pouvez me dire ce qui na va pas ? ”

Elle amena le jeune homme vers son poste et le fit assoir. Le programme était toujours affiché à l'écran.

Il ne réagit pas comme elle l'avait prévu. Il fut surpris, puis furieux et à la fois intéressé. Son regard qui était jusque-là vide et

rempli de tristesse changea. Il devint acerbe, curieux, vif, critique. Il saisit la console et pianota d'une façon qui sidéra la jeune femme. Plus vite et plus assuré qu'Achmed, plus habilement qu'un Mozart, si habilement que ça n'était plus humain. Même un de ces cyborgs, ces personnages burlesques de science-fiction, n'auraient pu égaler cette vitesse. Le jeune homme ne fit pourtant pas grand chose de ses doigts. Maddie vit qu'il explorait simplement les routines principales et secondaires du programme.

Il s'arrêta d'un coup, redevint la personne timide qu'elle connaissait et se força à parler.

“ Ce n'est pas mon oeuvre, ” arriva-t-il à dire.

“ Pas la vôtre ? ” s'exclama Maddie. “ De qui alors ? Et qu'est-ce qui ne va pas dans ce charabia ? ”

“ Ce n'est pas de moi, ” répéta-t-il sans la regarder.

Elle prit conscience de la dureté de ses paroles et du drame intérieur qui se passait dans l'esprit du navigateur. On avait accédé, écrit et exécuté quelques lignes là où il ne fallait pas. On avait violé son jardin secret. On s'était introduit dans son domaine, l'ordinateur principal, coeur du système de traction gravitationnelle et générateur de l'Atropa.

“ Qu'est-ce qui ne va pas ? ” demanda doucement Maddie, autant pour le jeune homme que pour le programme.

“ La Machine est morte, ” dit-il après une petite hésitation. “ Ce programme est bogué de fond en comble, mal écrit et non optimisé, mais il doit marcher sans problème. ”

Il s'arrêta un moment. Maddie resta patiente et attendit qu'il reprenne.

“ Le programme ne marche pas parce que la Machine ne fonctionne plus. Elle s'est arrêté d'elle-même, ce qui m'a obligé à couper les liaisons avec les autres ordinateurs, juste par sécurité. Vous connaissez la suite. L'Atropa dérégulé explose, le vaisseau

s'arrête, le voile se déracine. Mais le reste des problèmes vient de là. ”

Il indiqua les lignes du langage inconnu affichées sur l'écran.

“ Il faut remplacer ça par du vieux macro, ” continua-t-il.

Maddeline ne put étouffer un hoquet de surprise. Ce type est complètement givré, se dit-elle, onze mille lignes de macros à réécrire ! Il a perdu la tête, sans aucun doute.

“ J'ai besoin de deux personnes. Quels sont les plus hauts gradés en info, ” demanda-t-il, plus sérieux que jamais ?

Elle passait de la stupeur à l'horreur, il allait le faire sans sourciller, inconscient de la somme de travail à fournir et entraînant dans son aventure deux personnes.

Le navigateur semblait prendre connaissance du refus intérieur de la jeune femme. Il attendit quelques secondes puis força son mutisme.

“ C'est la seule chose à faire, ” dit-il.

Il n'y avait pas de réplique à formuler. Pas d'autre solution que de tout réécrire. Il fallait se résoudre à l'évidence. Elle songea à retourner dans les archives info où elle aurait pu trouver une ancienne version du programme, voire un double de celui existant. Mais de telles archives n'existaient pas, il n'y avait de place que pour le moins important, la paperasse. Elle avait le vague souvenir que l'ordinateur principal, la ‘Machine’, conservait toujours, de part sa structure, un élément en plusieurs exemplaires. On aurait pu y rechercher n'importe quel Graal, mais c'était peine perdue. La Machine était hors service. Oui, la seule solution était de tout réécrire.

“ Rikel est de niveau dix-huit, ” dit-elle. “ Il n'est plus sur le pont, et je doute qu'il veuille nous aider. ”

Elle avait la vague intuition que Rikel était l'auteur des lignes fautives.

“ Je suis niveau seize, tout comme Achmed, ” continua-t-elle en montrant l'intéressé.

“ Celui qui règle la pesanteur ? ” demanda le jeune homme.

Maddie n'eut pas le temps de répondre. Le navigateur se leva et gagna en vitesse le poste d'Achmed. Ceux-ci murmurèrent quelques phrases, faisant comme s'ils ne se regardaient pas l'un-l'autre, chacun absorbé par le travail ou la timidité -au choix. Le dernier échange, cependant, parut être important au vu de la réaction d'Achmed. Il s'était arrêté un instant, abandonnant son attention au profit d'un regard et d'une question à poser pour le navigateur. La réponse que ce dernier donna le fit frémir de peur. La jeune femme vit la scène de loin, elle n'entendit rien mais pourtant prit peur elle aussi, sans d'autre raison que d'avoir regardé le visage d'Achmed. Elle connaissait l'ingénieur assez bien pour s'en inquiéter. Cela la désorientait de voir l'homme sur lequel elle pouvait compter, perdre un flegme qu'on disait importé de la Bretagne Grande. Une catastrophe s'annonçait. La pire de tout ce qu'ils avaient endurés.

Le navigateur revint vers la jeune femme comme si rien ne s'était passé et reprit la conversation.

“ Après Achmed, qui est le plus qualifié ? ”

“ Curtis, niveau treize, ” répondit Maddeline, étonnée de ne pas voir l'ingénieur en chef les accompagner.

“ Achmed a d'autres priorités, ” dit le navigateur comme s'il avait perçu ses interrogations muettes.

“ Que va-t-il se passer ? ”

“ Une alerte majeure va se produire à la propulsion. Appelez Curtis. ”

Elle s'exécuta sans broncher, sans même discuter de la véracité de son affirmation. Se dirigeant vers les postes -éloignés- des macrologs, elle avait le temps de repenser à ce qu'avait raconté le

jeune homme. Alerte majeure à la propulsion, ça signifiait des perturbations importantes de gravité dans ce secteur, au niveau des trois gigantesques moteurs-fusée qui crachaient l'hydrogène en nucléofusion. Ces machines se trouvaient à l'arrière de la Nef, sous la coque, non exposés aux rayons explosifs de l'Atropa. Rien que de la mécanique solide et facile à réparer, sauf...

Les cristaux !

Maddie faillit s'arrêter net de stupeur. Elle se maîtrisa pourtant et continua, ne laissant pour toute impression au reste du monde qu'une petite hésitation qui se traduisit par un retard d'ondulation des plis de sa robe noire. Elle se rappela que ces fameux cristaux étaient d'une extrême fragilité. A défaut d'être réparables, ils étaient remplaçables. Au pire, ils pouvaient synthétisés de novo, avec un pourtant immense inconvénient ; la durée de fabrication, pour un cristal de taille convenable, prenait une bonne Année Standard. Sans eux, la propulsion pouvait fournir encore dix pour cent de la puissance maximum, assez pour se faufiler dans le vide spatial, en attendant que tout soit réparé, Atropa comme cristaux. Il n'y avait donc pas à s'inquiéter.

Pas de quoi fouetter un chat, songea-t-elle, ni même de quoi effrayer Achmed, je dois faire fausse route.

La jeune femme arriva à portée d'ouïe de Curtis, expliqua rapidement la situation et lui demanda de leur fournir de l'aide. Il n'avait apparemment pas peur de manipuler à la va-vite onze mille ligne de code, et accepta volontiers la tâche, quoique cette demande fut un ordre. Il éteint sa console et se dirigea vers le navigateur. Non content d'avoir un défi à relever, s'amusa la jeune femme, il portait la fierté sur son visage comme un soleil dans un paysage. Travailler avec le navigateur, rare et précieux moment pour le sous-chef macrolog. Curtis était plus vieux que lui, mais il semblait être retombé en enfance, rajeuni à l'occasion pour

remettre les échelles à leurs places. Son supérieur n'était qu'un jeune homme, qui devait être -du moins dans le comportement- le plus vieux. Elle sourit intérieurement, elle aussi aurait du être fière de pianoter avec lui. Mais elle, malgré son niveau de macrologicienne, n'exerçait pas cette qualité à plein temps et ne sut partager l'enthousiasme de Curtis.

Et tandis que Maddeline le vit partir le sourire aux lèvres, elle revint à des pensées plus terre à terre, à propos de la propulsion. Elle eut subitement une intuition, une de ces idées venues que ce qu'on appelait le sixième sens et qu'elle savait mauvaises.

La console de Curtis était éteinte, et le propriétaire trop loin pour revenir voir ce qu'elle avait projeté de faire; une simple consultation des données cosmographiques. Les autres macrologs étaient tous absorbés par leur travail, celui d'aider les ingénieurs dans la régulation manuelle de la pesanteur. Personne ne pouvait remarquer son manège. Elle alluma discrètement la console, pianota trois instructions et lut le résultat. Elle coupa aussitôt la machine et rejoint les deux hommes.

Son calme n'était qu'apparent.

La tempête rugissait dans sa tête, retenue aux limites du corps, chaque déferlante refoulée aux yeux tant bien que mal. Elle était bouleversée et comprenait maintenant la peur d'Achmed. Elle s'efforça de ne rien laisser paraître de son trouble, alignant pas sur pas, concentrée sur la maîtrise d'elle-même.

Une géante rouge à proximité.

Un étoile. Tout près, se dit-elle. Dans laquelle nous allons sombrer, à petit feu -et sans jeu de mot ! Les dix pour cent restants de puissance ne suffiront pas. Environ trois mois, peut-être quatre de sursis avant le grand plongeon en enfer.

C'était bien la peine de sortir de la mer intérieure, sortir de ce sommeil paisible qu'aucun mouvement de pensée ne venait

troubler, et de renaître pour mourir une seconde fois. Elle se sentit à nouveau seule et inutile au monde, résignée devant son destin comme elle l'avait été devant le raz de marée.

La jeune femme se corrigea de suite, elle oubliait quelque chose. Deux choses. Deux maudites choses, sans noms aucun, et qui l'avaient sauvée.

Non, plus jamais seule, se dit-elle. Humains ou dauphins, n'importe qui, mais plus jamais seule, dans la vie comme à l'approche de la mort. Elle sourit largement et regretta, idiote qu'elle était, qu'elle puisse avoir les larmes aux yeux.

Il restait un faible espoir. Il suffisait qu'Achmed et ses assistants évitent la destruction des cristaux, ou que les onze mille lignes de code puissent être réécrite à temps avant la catastrophe. En dernier recours, il y avait toujours les quatre chaloupes. Elle se remémora les quatre bâtiments parqués dans les entrailles de la Nef.

Argynnis. Apatura. Deilephila. Iphiclides.

Surtout l'Iphiclides, celui dont elle avait la charge.

Maddeline avait rejoint les deux hommes sans s'en rendre compte. Elle se réveilla et retourna à un autre plan de la réalité. Les deux hommes discutaient programmation. On aurait dit le mentor et son disciple, avec cependant une nuance. Curtis interrogeait son supérieur avec une impatience qu'il dissimulait mal. Quant au maître, comme à l'habitude, le vide semblait l'unique objet de son regard, même quand il prenait la parole.

C'est alors qu'il la vit.

Une liaison entre le navigateur et le capitaine qui se ne traduisit que par un bref échange de regards. Une liaison aussi rapide que puissante, le genre de lien qui ne laissait aucune chance aux mensonges. La totalité d'une âme, ainsi découverte, était offerte à l'autre.

Puis, plus rien.

La jeune femme oublia sans qu'elle le veuille ce qui se passa. Elle focalisait sur la surprenante attitude du navigateur. C'était la première fois qu'il la regardait vraiment. Maddie n'avait retenu que la forme de son regard. Ses yeux en amandes, posés et à la fois inquiets, l'acidité des traits calmée par la présence de nombreux cils. Et ses iris, d'une couleur banale, qu'elle n'arrivait pourtant pas à définir.

Le reste était oublié, reclus au fin-fond de sa mémoire. Elle allait à nouveau s'enfuir dans des rêveries quand elle entendit un mot. Un nom.

“ Kamu, ” dit le navigateur.

“ Enchantée, ” répondit la jeune femme.

Elle ne demanda pas comment cela s'écrivait, ça n'avait au fond pas d'importance.

“ Passons dans la salle de briefing, ” continua le jeune homme.

Maddeline comprit sa motivation. Il fallait un peu de calme -au moins dans la pièce- ce qui n'était pas le cas ici. L'atmosphère bruyante et fébrile ne convenait pas, et tout le matériel nécessaire se trouvait dans la salle de réunion ; de simples terminaux informatiques.

“ Allez-y, ” dit le capitaine, “ je vous rejoins tout de suite. ”

Elle devait prendre des nouvelles du bord et se dirigea vers Ophélie.

“ Comment vont les réparations du voile externe, ” demandait-elle au premier officier des comms ?

“ D'après le dernier message de Polo, c'est en bonne voie. ”

Maddie alluma un écran sur le pupitre d'Ophélie, pianota sur une console libre quelques instructions et obtint une image sur l'écran.

La scène était prise à partir d'une des navettes qui circulaient

autour de la Nef, et en particulier autour du pied de la voile arrachée. Celui-ci présentait des morceaux de métal dans un désordre apparemment inextricable. La base évidée était dans le même état. Déjà, quelques robots se baladaient accolés aux structures et s'occupaient des opérations de détersion. Les panneaux de métal ou de plastacier qu'ils nettoyaient des parties encore fonctionnelles, étaient relâchés dans le vide spatial puis récupérés par d'autres machines pour recyclage.

“ Bonne voie ? ” s'interrogea tout haut le capitaine.

“ Les voies du chef mécanicien sont impénétrables, ” rétorqua Ophélie.

“ Espérons qu'elles ne soient pas nombreuses, continua Maddie. Y a-t-il d'autres dégâts importants ? ”

Elle eut la réponse tandis qu'elle s'informait de visu de l'état de la Nef par caméras interposées.

“ Le reste est mineur. Surtout des dommages causés par les variations de pesanteur. Polo dit que ses chérubins s'en occupent sans problèmes. ”

“ Oui, espérons que sur ce plan-là, tout se passera bien. J'ai besoin de miracles, Ophélie, de beaucoup de miracles. Des nouvelles de la relève ? ”

“ La moitié de la passerelle va être remplacée dans les quatre heures, si on peut être optimiste. ”

“ Et l'amiral ? ”

“ Toujours introuvable, ” dit l'officier-chef. “ Rikel n'a pas encore de nouvelles. ”

“ Il n'a pas fourni de rapport ou bien tu ne lui as pas demandé, ” plaisanta le capitaine ?

“ Maddie ! ” réprimanda-t-elle. “ Je ne mélange pas la rancune et le travail, mais le plaisir au travail. Je préférerais qu'il m'appelle, j'ai d'ailleurs quelques vacheries toutes préparées pour ce gros

tas ! ”

Les yeux d'Ophélie scintillèrent d'un vert malicieux.

“ Sur ce plan-ci, je te fais confiance ! ” sourit Maddeline. “ Je dois m'absenter pour un moment. Interdiction formelle de me déranger, sauf pour toi ou Achmed. La passerelle est à ce dernier. ”

Elle commença à formuler un au revoir avant de quitter son amie, mais se rappela soudain un détail qu'elle devait éclaircir.

“ Comment connais-tu le navigateur ? ”

“ Ts, ts, ts, tu me déçois. Tu n'as pas encore consulté les fiches du personnel ? ”

“ Non, ” répondit simplement le capitaine, s'interrogeant au passage si le chef des comms l'avait fait.

“ Je suis la petite fille de Don Pedro, ” expliqua doucement Ophélie.

Ça expliquait la chose, effectivement. Maddie s'empêcha de lui confirmer s'il s'agissait bien du vieux fou, le fameux constructeur. C'était malséant. Elle prit congé d'Ophélie sur une note de bonne humeur et de surprise. Elle marcha d'un pas plus léger en direction de la salle de briefing. Son humeur, cependant, redescendit quand elle croisa le regard d'Achmed.

Il savait. Elle aussi.

Elle et lui avaient une épreuve à passer et un avenir à éviter. Ils partagèrent pour un instant le poids immense qui pesait sur leurs épaules, sachant bien qu'il seraient assistés dans leurs taches. Ils savaient tous les deux qu'un événement majeur pouvait se produire, la chute progressive dans une étoile.

Non, se corrigea Maddeline, il y a aussi Kamu. J'espère qu'il a lui aussi les épaules solides, car presque tout le poids va retomber sur lui.

Et, sans qu'elle formule vraiment ses pensées, Maddie se demanda pourquoi sa ‘Machine’ était tombée en panne.

Il y avait des choses qu'un esprit humain pouvait qualifier de grand, et qui pourtant n'avaient qu'une grandeur relative. Grande et petite, donc, tels étaient les qualificatifs contradictoires qu'on pouvait donner à cette salle. Petite parce qu'elle ne faisait que le vingtième en superficie par rapport à la passerelle. Et grande par l'extrême simplicité du mobilier : une table ronde, d'une dizaine de mètres de diamètre, entourée d'une vingtaine de fauteuils. Rien à voir avec le fouillis savamment organisé de pupitres, d'écrans, de consoles, d'intercomms ou de sièges. Le même style, c'est à dire faux-cuir, imitation bois, mêlé à l'instrumentation prévalait dans les deux pièces. Il était plus discret, moins ostentatoire dans la salle de briefing. Celle-ci ne perdait pas en fonctionnalité. Des consoles élaborées se trouvaient dissimulées devant chaque fauteuil. Les écrans étaient remplacés par des hologrammes qui naissaient du plateau noir de la table, plusieurs holos deudés pour chaque clavier, et un grand troidé au centre.

Une immense ouverture donnait sur le vide interstellaire, ce qui agrandissait encore plus la pièce. On pouvait voir, par delà le réservoir, le fond étoilé limité en haut par l'extrémité postérieure des voiles, et en bas par la coque arrière.

Et là, accroché sur ce fond, une étoile rouge.

Un furoncle, pensa Maddeline.

L'étoile se distinguait bien dans le paysage stellaire. Deux minutes d'angle. C'était trop près pour un vaisseau à la dérive. Pas moyen de s'en échapper. Il faudrait l'Atropa ou la propulsion à son maximum.

La jeune femme soupira et continua sa marche vers la table ronde.

Les deux hommes étaient déjà installés. Maddie n'eut qu'à faire de même et choisit sans réfléchir sa place. Elle se cala bien dans son siège et s'aperçut que tous les trois étaient aux angles d'un triangle parfait, inscrit dans le cercle de la table. Elle prit un minicomm dans le casier situé sous la console et le fixa sur l'oreille droite. Le temps d'ajuster la position du microphone par rapport à ses lèvres et elle était fin prête.

Le navigateur pianota sur son clavier et l'image de la Nef apparut au centre de la table. Seule l'hyperstructure était représentée. L'holo était de couleur blanche sauf sur certaines zones, où il se nuancait en bleu ou rouge. Le schéma, comprit la jeune femme, ne représentait rien d'autre que la valeur de la pesanteur aux différents endroits du bâtiment. Blanc pour normal, bleu pour une diminution, rouge pour l'inverse. On pouvait déceler des changements de teintes à certains niveaux, indiquant le caractère chaotique du phénomène.

“ Programmation type cubiparallèle, ” dit sèchement Kamu. “ Avec débogage temps-réel. Simulation du résultat en cours, puis passage immédiat en condition réelles, morceau par morceau. C'est clair ? ”

Comme de l'eau de roche, se dit la jeune femme. Elle commença à se remémorer les algorithmes de la régulation gravitationnelle et composer avec le type de programmation envisagé.

“ On ne risque pas d'interférer avec la régulation manuelle ? ” objecta Curtis.

“ Nous devons les prévenir avant de lancer en conditions réelles, chaque fois qu'un morceau sera terminé, ” répondit Kamu. “ C'est une partie de votre rôle, Maddeline. ”

La jeune femme acquiesça sans broncher. Le navigateur avait perdu son masque de timidité et donnait les ordres d'une manière

impérieuse, presque brutale, comme s'il s'adressait à Curtis et elle comme des machines. Elle accepta la règle, il n'y avait rien d'autre de raisonnable à faire.

“ Combien de temps avant l'alerte à la propulsion ? ” se risqua-t-elle à demander.

“ Je ne sais pas exactement, ” répondit le navigateur. “ Ça va se produire très bientôt, dans les heures qui suivent. ”

“ Comment le savez-vous ? ” ne put s'empêcher de dire la jeune femme.

“ Au feeling. ”

Maddeline resta interloquée. Se fier à un pressentiment ? C'était hors de sens. Pour un événement mineur, peut-être. Mais pour ce qui allait arriver ? Non, pas question. Elle pouvait accepter sa mélancolie générale, son acidité en ce qui concernait l'informatique, mais pas le fait de motiver ses actes sur un simple feeling, comme il disait.

Et dire qu'elle lui avait fait confiance ! Au moment de s'envoler par jetpack après la panne de l'ascenseur !

La jeune femme était furieuse. Contre lui, mais aussi contre elle. Elle essaya de lui jeter un regard de colère mais l'homme ne fixait que sa console.

“ Curtis, ” dit en vitesse le navigateur, “ vous vous occupez des routines secondaires. Maddeline, vous prenez le débogage, la simulation et le passage en mode réel. Je m'occupe des routines primaires. ”

Le plus gros du travail est donc entre les agiles mains du navigateur, conclut la jeune femme. Bien ! Et à moi de surveiller leurs bêtises.

“ Prêts ? ” demanda le navigateur. Sa voix, toujours impérieuse, laissa échapper une hésitation.

Et comment ! se dit le capitaine. Tu vas voir un peu si je

travaille au feeling !

Elle décida de ne laisser passer aucune erreur de la part du jeune homme. Sa colère s'était transformée en une sorte de défi constructif. La tradition chez les macrologs voulait qu'une insulte verbale ou cachée se résolve par l'intermédiaire de claviers. Le soufflet et le fleuret de l'Ancien Temps étaient remplacés par de nouveaux moyens, mis à disposition par la technologie. La manière restait, l'art changeait. Maddeline était parfaitement consciente de la provocation que le navigateur lui avait fait -à dessein aurait put-on dire. Elle se remémora l'attitude et les paroles 'au feeling' pour mieux augmenter sa rage et répondre plus tard du défi lancé.

Elle serait implacable, acerbe, devant toute erreur de programmation. C'était ce que Kamu avait recherché par cette provocation et elle le savait.

La jeune femme se demanda quel défi il avait lancé à Curtis. Peut-être aucun. Le fait de travailler avec un des meilleurs le motivait assez, le défi était sans doute de ne pas paraître un incapable, et prouver sa valeur.

Curtis mise plus gros que moi, se dit la jeune femme. Quant à toi, navigateur de mes deux, tu vas voir avec quel soleil je me chauffe !

Les deux hommes commencèrent à pianoter sur leurs consoles respectives. Chacun avaient deux holos, un pour ce qu'ils écrivaient, et un autre qui leur affichait ce que Maddie renvoyait après correction. De son côté, la jeune femme regardait leur résultats sur plusieurs holoécrans à la fois. Elle ne pourrait corriger pour l'instant que les erreurs de macrolangage, il fallait qu'un morceau puisse être terminé pour regarder la structure et faire le débogage entier. Pour ne pas perdre de temps elle se mit en communication avec Achmed et l'avertit des différentes modalités.

L'ingénieur acquiesça. A moitié immergé dans ses occupations, il arrivait à regarder la jeune femme. L'inquiétude et la fatigue s'imprimaient dans ses yeux. Des cernes violacées se creusaient et signifiaient un 'dépêchez-vous' qu'interpréta Maddie. Elle sentit, et partagea pour quelques secondes le poids qu'ils devaient soutenir. Quatre épaules valaient mieux que deux pour ce genre de choses. Elle termina la conversation, mais laissa l'holo allumée. Elle devait le prévenir à n'importe quel moment.

Maddeline contacta ensuite Ophélie. Elle l'avertit de ce qu'ils allaient faire et lui demanda d'informer le chef mécanicien des événements en cours. Le capitaine hésita s'il fallait interrompre la communication, et laissa finalement l'holo allumé.

Kamu, remarqua Maddeline, écrivait à la vitesse d'un cheval au galop. La première routine qu'il avait entamé se déroulait sur l'holo à une vitesse folle. Elle arriva à peine à lire un ligne qu'elle se trouvait décalée de plusieurs sur le listing. Vite, propre et clair. Le capitaine n'avait pas encore vu la moindre erreur de macro, ni faute de structure de son morceau. Ça s'annonçait bien.

Elle inspecta le morceau de Curtis et repéra deux fautes de macro qu'elle corrigea de suite. Une faute de structure s'était glissé, mais elle ne pouvait en être sûre. Ce Curtis programmait d'une façon déconcertante, peu claire mais tout à fait efficace. Des instructions étaient shuntées, d'autres servaient pour deux. La structure était astucieuse, et d'une certaine façon, géniale. Peut-être un peu trop au goût de la jeune femme. Il fallait comprendre du premier coup, et elle n'avait pas le temps de faire une analyse poussée sur l'oeuvre. Elle interpela Curtis, en prononçant son nom. Celui-ci comprit et calma ses ardeurs.

La jeune femme jeta un coup d'oeil sur Kamu. Celui-ci était toujours concentré sur la programmation, mais, fait surprenant, il parlait tout en pianotant sur sa console. Ce gars-là arrivait à penser

deux choses à la fois! Maddeline vérifia le mode d'acquisition des instructions sur le poste du navigateur et vit qu'il avait enclenché les deux. Acquisition vocale et au clavier.

Fortiche !

Ce qui la renforça dans son intention de le mettre en défaut. Elle chercha avec encore plus de ténacité un éventuelle erreur dans ce qu'il produisait. Mais jusque-là, peine perdue.

“ Premier morceau terminé, ” dit viteement Kamu.

A elle d'entrer pour de bon en jeu.

La jeune femme vérifia la structure générale et lança le monitoring. Aucun bogue décelé. Elle passa en simulation et conclut au bon fonctionnement, à sa grande déception, n'ayant rien trouvé à redire.

“ Achmed, ” dit-elle. “ Je lance le premier morceau au top. Bonne chance pour la suite. ”

“ Attends un peu, j'ai une alerte majeure sur les bras, ” répondit l'intéressé.

Maddeline retourna un instant au monitoring et vérifia les routines de Curtis. Celui-ci avait bientôt fini son premier morceau, et programmait d'une façon plus classique, et surtout plus facile à corriger. Elle vit une faute sur une variable qu'elle s'empessa de rectifier. L'erreur de structure se confirmait, elle se concentra pour pouvoir réécrire au mieux et avertit le sous-chef macrolog par l'intermédiaire de sa console. Celui-ci s'aperçu de son erreur et corrigea de lui-même la partie viciée.

“ Fin de l'alerte, ” annonça le chef ingénieur. “ Tu peux envoyer la sauce. ”

La jeune femme lança le morceau de Kamu en mode réel. Tout devait marcher sans problème, puisqu'elle avait d'abord vérifié en simulation. Elle regarda néanmoins si les perturbations s'amenuisaient sur l'holo troidé central. C'étaient effectivement le

cas, les plus faibles régressaient. Elle eut soudain un mauvais pressentiment en voyant ces améliorations. Ce ‘feeling’ fut aussitôt mis de côté pour se concentrer sur la vérification de la programmation.

Curtis avait fini son morceau et Maddeline recommença les opérations. La mise en application fut sans problème, sinon que le pressentiment réapparut. Cela commença à agacer la jeune femme. Tout en vérifiant les lignes de Kamu et Curtis, déboguant lançant morceau par morceau le programme de régulation, elle jetait de temps en temps un coup d'oeil sur l'image de la Nef.

Le pressentiment se transforma en doute.

Il y avait de moins en moins de tâches bleues et rouges sur l'holo, mais celles-ci gagnaient en intensité. La fréquence des alertes diminuait, mais ces alertes étaient plus importantes. Le programme incomplet agissait comme une sorte de filtre inversé, il corrigeait aisément les variations faibles de la pesanteur, mais laissait passer et amplifiait celles qu'il ne pouvait maîtriser.

Maddeline fit part de ce problème dès qu'elle fut sûre de ce qu'elle avançait.

Le navigateur coupa alors le mode d'acquisition vocale, et répondit à la jeune femme tout en continuant à programmer.

“ C'est un risque à prendre, je vois mal comment on peut faire autrement. ”

“ Et en lançant le programme quand il est complètement terminé ? ” demanda le capitaine tout en vérifiant l'oeuvre de Curtis et Kamu.

“ Trop risqué, il faut commencer petit à petit, sinon l'ensemble peut devenir de plus en plus chaotique et échapper à tout contrôle. On doit faire confiance aux ingénieurs pour limiter la casse. ”

Oui, se dit-elle, nous ne sommes pas seuls à s'occuper du problème.

“ L'alerte à la propulsion va se produire sous peu, ” ajouta Kamu.

Autrement dit, fit Maddeline, c'est la course contre la montre. “ Comment savons-nous qu'elle va bien se produire ? Nous sommes en train de modifier le cours des évènements. ”

“ On ne le modifie malheureusement pas, capitaine. Pas dans ce cas-là. On agit ici uniquement sur son amplitude. ”

Elle soupira discrètement. On allait de plein pieds vers une catastrophe. Le pire était qu'on le savait à l'avance. Rattraper le temps était donc la seule chose à faire.

Maddeline se accéléra la cadence. Implacable, elle se mit à inspecter toutes les lignes de codes produites par ses collègues et rectifier au besoin. Acerbe, elle passa à l'épreuve toutes les routines avant de les lancer. Elle discutait de temps en temps au chef ingénieur pour des problèmes de synchronisation. Achmed avait de moins en moins d'alertes à traiter, mais son travail restait identique. La fatigue et la tension s'accumulaient, les problèmes étaient de plus en plus difficiles à maîtriser.

La lassitude commença à prendre le pas sur elle. Les lignes de codes filaient devant ses yeux à une allure folle. Elle arrivait malgré tout à lire et corriger, et ce, sur plusieurs plans à la fois. Les morceaux de Curtis s'amélioraient en qualité et clarté, ceux de Kamu restaient identiques à eux-mêmes, parfaits. Mais le passage en application posait de plus en plus le problème d'une majoration de certaines alertes.

Elle glissait peu à peu, sans y faire attention, vers un autre stade de conscience. Concentrée sur plusieurs tâches à la fois, la jeune femme se mit à rêvasser sur tout et n'importe quoi. Ce qui faisait partie de son travail était traité d'une façon presque automatique, machinale, inconsciente. Et elle eut le temps d'imaginer ce qui lui passait par la tête. En particulier le sentiment

étrange de décider le sort de la Nef entière, et la destinée en générale. Le teint de peau café de Curtis, en particulier, inspirait ses rêves éveillés. Parmi eux figurait une de ces légendes de l'Ancien Temps. Elle se rappelait uniquement de trois personnes vêtues de noir, solitaires, en train de tisser une trame qui s'appelait la vie.

La jeune femme fit la relation avec la réalité et sortit brutalement de ses songes. Il fallait rester concentrée au maximum, car une faute était impardonnable et les mettraient tous en péril. Elle s'appliqua donc du mieux qu'elle put. La programmation allait bon train, sans trop de bourdes. Il ne restait plus que cinq alertes importantes, que les ingénieurs arrivaient jusqu'à maintenant à contenir.

Contenir, oui. Comme il fallait contenir ces passages d'inattention, et surtout cette fatigue croissante. Ses doigts filaient sur la console, ses yeux passaient d'un holo à l'autre, son esprit jugeait avec méthode le code produit par les deux hommes. Mais le corps était de plus en plus réticent. Elle n'était pourtant pas en train de courir ou de nager, ni de produire un effort physique coûteux en énergie.

Elle ne faisait que réfléchir.

Le fait d'avoir le ventre vide depuis trop longtemps ? Possible. La tension qui s'accumulait peu à peu ? Sans doute. N'avoir que deux épaules pour porter un poids qui ne pesait rien ? Pourquoi pas. Ou le fait d'ignorer son corps et le traiter comme s'il s'agissait d'une machine ? Le corps exprimait un non presque inaudible, mais à force de ne pas faire attention, la protestation s'amplifiait, et finalement ce corps fit connaître son refus. Une petite crampe du poignet droit. Ce n'était pas grand chose, une petite gêne, mais c'était suffisant pour alarmer la jeune femme.

Maddeline s'énerva dans son for intérieur. Elle devait être au

maximum de ses capacités, et par conséquent, ne pas être empêchée par de petites inconvenances. Elle continua donc, de plus belle, s'adaptant de ce léger défaut à la frappe. Elle avait ainsi commencé une nouvelle bataille, contre elle même.

Elle profita d'inclure, dans la trajectoire de son regard, les visages des deux hommes lorsqu'elle inspectait l'image troidé de la Nef. Kamu ne laissait rien transparaître, pas le moindre signe de fatigue même après ses cinq morceaux. Il entamait le sixième avec la même vitesse et la même aisance que premier. Les onze mille lignes de macro seraient finalement expédiées sans trop de problèmes. Curtis, semble-t-il, essayait de suivre son mentor dans cette voie. Il terminait sa troisième partie avec quelques fautes mineures. Elle remarqua cependant, sur son front du sous-chef macrolog, luire une perle de sueur.

De retour presque instantané au débogage, et au lancement des morceaux, la jeune femme remarqua une anomalie dans son champ de vision. Une sorte de tâche était imprimée dans le vide, presque invisible car elle prenait la couleur du fond. Elle pouvait toujours remplir sa fonction principale, à savoir la lecture, mais était de plus en plus gênée, ne pouvant fixer précisément les lignes de code, sans parler de la crampe qui ne s'arrangeait pas. Ainsi, encore une fois, son corps lui rappelait à sa manière sa présence. Une autre tâche apparut, compliquant sérieusement l'affaire.

La goutte d'eau qui fit déborder le vase fut la sensation d'un goût bizarre dans la trachée. Cela commençait à devenir sérieux, voire handicapant. Le capitaine ne pouvait continuer de la sorte et se félicita, bien occupée qu'elle était à pianoter, d'avoir laissé en état la communication avec Ophélie.

“ J'ai besoin d'un anti-migraineux, ” demanda Maddeline au chef de la comm. “ D'urgence. ”

“ Enregistré, ” répondit son amie. “ La cavalerie arrive

bientôt. ”

Le problème reposait sur le bientôt. La relève partielle de la passerelle n'était pas encore effectué, vu les problèmes de déplacements à l'intérieur de la Nef. Et il fallait le plus vite possible qu'on vienne traiter cette migraine. Une belle migraine, pensa-t-elle, se connaissant assez bien pour en avoir fait une ribambelle. Déjà, Maddie commençait à sentir les petits vertiges et les prémices de la nausée.

La solution était d'accélérer le travail avant que la nausée ne devienne trop importante.

Elle s'acharna donc sur la lecture, la correction, et la mise en route du programme. Ce qui aggravait encore plus son affection. Elle devait rester concentrée sur son travail, rester vive. Un petit soulagement lui vint quand elle se rappela la provocation de Kamu, le "feeling". Ce petit souvenir ranima sa colère et lui fit oublier quelque peu son état.

“ Par la coquille ! ”

Le juron provenait d'Achmed, par l'intermédiaire de l'holo.

Maddie se sentit concernée sans savoir vraiment trop pourquoi, et elle avait raison. Il restait trois alertes majeures, parfaitement maîtrisées et qui régressaient, bien visibles sur l'holo troidé de la Nef. Ce qui avait inquiété Achmed, puis accroché l'attention du capitaine était les deux nouvelles alertes.

Une à la propulsion, tiers postérieur.

Et une dans la cité, au bord de la mer intérieure, côté gauche.

Et, qui, par leur coloration rouge intense sur l'holo troidé, étaient les plus importantes qu'ils avaient eu à traiter.

Achmed semblait affolé, sans sachant plus où donner de la tête. Il ne pouvait apparemment, avec ses assistants, s'occuper que d'une alerte à la fois. Mais quelle priorité devait-il donner ? Il y avait dans la balance des vies humaines ou des cristaux. Choix a

priori simple, mais il savait qu'un cristal détruit signifiait aussi des vies humaines, une plongée infernale. Il fallait prendre une décision rapide, lourde de conséquence pour la suite.

Maddie n'eut pas à réfléchir. Elle trouva l'assurance et la sagesse, à moitié plongée dans le débogage, pour prendre la décision qu'il fallait.

“ Laissez les cristaux, Achmed, ” ordonna-t-elle.

Une vie ne se remplace pas, continua la jeune femme en pensée.

Elle avait le visage de l'ingénieur sur l'holo, et bien qu'occulté par les troubles de visions causés par sa migraine, elle vit qu'il avait compris le message entier ; ce qu'elle avait dit, et laissé entendre.

Achmed privilégia donc la cité. La catastrophe aurait bien lieu, comme l'avait prévu le navigateur, mais cela se s'était pas passé comme elle l'avait imaginé. Kamu n'avait pas tout envisagé, ou -pensa-t-elle, horrifiée- tout dit. Cela aurait pu être évité aisément s'il n'y avait pas eu ce choix. La jeune femme n'avait pas le temps de considérer les conséquences de son acte. Seule la rage filtrait de ses pensées, aussitôt canalisée pour améliorer ses performances déclinantes sur le débogage. Elle était furieuse et laissait se développer ce feeling pour combattre sa migraine.

Son corps sur-enchérit, aussi implacable qu'elle l'était à la correction. Elle sentait maintenant la douleur pulser à l'intérieur de son crâne, le territoire temporal gauche, comme à chaque fois.

Plus vite, se dit-elle.

Il restait un espoir de limiter les dégâts, il fallait terminer le programme de régulation de la pesanteur avant la fin de l'alerte. Elle se concentra donc sur les lignes de codes qui défilaient devant ses yeux déficients. Les deux hommes avaient fini aux trois quarts. Eux aussi redoublaient d'efforts, poussant leurs capacités au

maximum. Kamu avait rebranché le mode d'acquisition vocale, en plus du clavier, et s'adonnait à une logorrhée quasi pathologique. Il gardait néanmoins un calme mêlé, se souvint la jeune femme, du même fatalisme qu'elle avait remarqué plus tôt, dans l'ascenseur. La nervosité semblait gagner Curtis, les erreurs se faisaient plus nombreuses, des fautes de frappe heureusement, car la structure de la programmation était arrivée aux limites de la perfection. Passé cette épreuve, le chef macrolog mériterait bien le niveau dix-sept. Pour l'instant, trois ou quatre perles de sueur coulaient sur son visage fatigué.

Tous ces efforts, toute cette excellence ne servaient apparemment à rien. L'alerte dans la ville était contenue à grands renforts d'attention, d'ajustement manuels et de communication entre Achmed, ses assistants et les macrologs. Des vies humaines seraient ainsi sauvées, des souffrances évitées, mais l'avenir encore plus dangereux. Maddeline pouvait voir l'ingénieur laisser échapper par quelques mimiques son angoisse et ses doutes, il avait écouté son supérieur, choisit avec elle, et se posait déjà la question du bon choix. Elle ne l'envia pas, n'ayant heureusement pas le temps pour se poser elle-même cette question.

“Polo va être furieux,” entendit la jeune femme par l'intermédiaire de l'holo d'Ophélie.

Oui, se dit-elle, il va être furieux. Ce ne seront pas les réparations qui manqueront quand tout ça sera terminé.

L'holo troidé au milieu de la table n'indiquait plus que deux alertes, celle de la citéé régressait, celle à la propulsion augmentait encore en amplitude.

“Neuf dixième de terminé,” fit Curtis.

Il prenait la parole depuis bien longtemps, songea le capitaine. Oui, que tout se termine, ce foutu programme, cette alerte, et surtout cette migraine...

La douleur lui martelait la tête. Son estomac se nouait de ne pouvoir renvoyer son contenu. La crampe, minime fut-elle, ajoutait l'agacement à la nervosité croissante. Maddeline ne pouvait continuer plus longtemps, elle était au bord d'un gouffre, prête à basculer au moindre instant. Il fallait que cela cesse. Elle sentait qu'elle perdait peu à peu le contrôle d'elle-même. L'impatience transformait les secondes en heures, lui faisant perdre toute notion du temps.

Que tout se termine, supplia-t-elle en silence.

Elle allait bientôt vomir les centaines de lignes de macro qu'elle avait ingurgité depuis le début.

“Routines primaires terminées,” annonça le navigateur.

Ce fut avec une joie immense que la jeune femme accueillit la nouvelle. Elle mit un point d'honneur à débbugger, mettre en simulation et lancer en application le dernier morceau de Kamu. Et toujours pas la moindre erreur de macro, conclut-elle, ne sachant s'il fallait s'en féliciter ou bien se sentir frustrée.

Maddeline réprima un spasme abdominal avec difficulté, tandis qu'elle surveillait les effets du dernier morceau de routines primaires, sur la pesanteur.

Puis soudain, elle entendit une explosion humaine.

“Hourra ! Hourra ! Hourra !”

Les cris de joie venaient de la passerelle, relayés par les holos de la jeune femme. Achmed, comme Ophélie, comme le reste de l'équipage présent exprimaient leur joie tous ensemble. Maddie put voir Ophélie embrasser un de ses assistants, tandis que le chef ingénieur donnait l'accolade -un peu trop virile au goût de la jeune femme- à ses collègues les plus proches. Elle voulut partager la liesse générale, mais son corps lui rappelait d'autres préoccupations, d'autres impératifs.

La cité était maintenant hors de danger, et l'alerte à la

propulsion régressait. C'était fini pour les occupants de la passerelle, mais pas encore pour les trois personnes de la salle de briefing. Il ne restait plus que les deux derniers morceaux de Curtis, deux morceaux que routines secondaires, par définition accessoires, mais sacrément utiles par leur présence.

“ Vérification générale du code, ” fit Kamu tout en reprenant le listing et le monitorant.

Encore ! se dit le capitaine, partagée entre la surprise et la colère. Elle était sûre ne n'avoir pas laissé passer aucune erreur, et ce geste était un affront, une insulte quant à ses capacités de macrologicienne.

Maddeline se força à corriger son jugement, malgré la colère viscérale qui masquait agréablement son envie de vomir. Personne n'était infaillible, vérifier était la règle, une erreur dans le programme et c'était leur perte à tous. C'était plus sage, surtout si l'on considérait son état, et il fallait être inconscient pour ne pas l'avoir remarqué. Elle maîtrisa donc sa colère, la transforma en volonté qui l'aida à oublier la céphalée et continua le débogage.

Curtis avait maintenant entamé son dernier morceau, l'urgence était terminée, et il programmait moins vite, d'une façon plus relaxante plus elle et lui.

Il termina enfin.

Elle pianota sur le clavier les dernières opérations à réaliser dans un demi état d'éveil, un mélange de concentration absolue et de distance par rapport à la réalité.

Enfin.

Elle fit une brève pause, considéra la somme de travail accomplie, et pianota la dernière instruction sur sa console. Le dernier morceau se mit en route et elle put relâcher le contrôle qu'elle avait sur la douleur. Elle put se plaindre ouvertement, fermer les yeux pour ne plus voir ces taches de lumière, gémir et

masser machinalement sa tempe douloureuse, se détendre et apprécier le confort du fauteuil. Et vomir le peu de salive qui s'était accumulée dans son estomac vide.

Retrouver la liberté.

Elle n'avait plus conscience que de son propre corps. Le reste ne comptait plus, pas même la présence d'une personne familière à ses côtés, ni la sensation d'une légère piqûre sur le bras, encore moins cette douce sensation de bien-être qui la transportait au pays des songes.

Elle se trouvait dans le noir, un noir feutré trop confortable. Il n'y avait pas de lumière, elle pouvait pourtant voir sa poitrine, ses mains et le reste de son corps comme en plein jour. Elle avait la vague conscience de marcher, mais elle ne baissa pas les yeux pour vérifier s'il y avait un sol. Elle allait vers nulle part, conduite par ce qu'elle pensait être sa volonté.

Surgit alors du néant une ombre. Elle avait sa taille, sa forme, et, comme elle, était colorée. La créature était encore entouré par une sorte de vapeur noire, et la jeune femme ne pouvait pas la voir précisément. Elle attendit que les lambeaux de brume disparaissent petit à petit, et laisse découvrir la chose qui se trouvait là, en face d'elle, si proche.

La créature n'était autre que sa propre image, habillée d'une robe noire qu'elle avait empruntée à un inconnu. Et là, passive, elle vit les traits se creuser sur son image, les rides sillonner les commissures des lèvres, sa peau se dessécher, ses cheveux blanchir et finalement tomber. Elle regardait encore la créature, hypnotisée par ces yeux qui se désagrégeaient dans leur globe. Elle voyait la chair qui se flétrissait et devenait poussière, révélant peu à peu les

OS.

Elle se trouvait en face de la mort.

Et quand le dernier morceau de poussière quitta le crâne, la mort sortit son instrument jusque-là restée cachée sous la robe. La légendaire faux.

Maddeline assista, toujours passive, à sa propre fuite. Elle se mit à courir, aussitôt rattrapée par la créature. Elle sauta dans ce qu'elle croyait le vide, et se mit à nager dans cette substance. Peine perdue, la mort la suivait toujours.

Son père apparut alors, flottant dans le noir, pâle, visage livide, yeux fermés, immobile. La jeune femme voulut le toucher et le ranimer, mais celui-ci s'étira entre ses mains, il s'allongea et se transforma en un fil blanchâtre. Sa mère était là, aussi blême que son père, elle voulut l'embrasser, mais celle-ci devint un autre fil blanc. Les visages de son frère et de soeur se révélèrent sur le fond noir et le processus se répéta. Ce fut la même chose pour son vieil oncle, sa tante, le reste de sa famille, toutes les personnes qu'elle connaissait... du fil blanc de toute part.

Maddeline se retrouva emmêlée dans un réseau de mailles mal reliées, dont elle ne pouvait plus s'échapper. La mort l'avait rattrapée, et s'approchait maintenant d'elle lentement, sans la moindre trace de sentiment sur son crâne-visage. La créature leva son instrument et frappa. La faux coupa d'abord un fil. La coupure fit jaillir du sang. La mort donna un nouveau coup dans le filet, sectionna d'autres fils, et fit sortir le sang qu'ils contenaient.

L'univers devint alors rouge vif, chargé de bulles d'hémoglobine. Maddie était aveuglée par la couleur et voulait crier tout le désespoir qui naissait en elle. Elle n'arrivait pas à rompre le silence et quitter ce cauchemar.

Elle aperçut l'acier de la faux qui se détachait du fond rouge et fonçait sur son propre crâne. La pointe arriva alors sur sa tempe

gauche et elle put enfin crier et sortir de son sommeil.

...pour entrer dans une autre réalité.

Elle entendit l'écho de ses hurlements se promener dans la pièce. Elle les sentait encore vibrer dans sa tête quand le silence reprit ses droits.

“ Tout doux, jeune fille. ”

La voix était apaisante, familière.

“ Oxalis ? ” demanda le capitaine.

“ Qui d'autre ? ” ironisa l'intéressée. “ Comment se porte l'héroïne du jour ? ”

Maddeline ne comprit pas la question et fit mine de ne pas répondre. Elle sortit de son mutisme et inspecta les alentours, sous le regard patient de la-dite Oxalis.

Maddeline se trouvait dans le salon privé de l'amiral, la salle la plus haute de la tourelle, située juste au dessus de la passerelle. Cette pièce était complètement ouverte sur le vide stellaire grâce à un dôme de résiverre. Elle offrait aux occupants un spectacle magnifique. Le pont supérieur, la verrière protégeant la mer intérieure, les deux immenses voiles, tout était visible dans sa totalité. Elle se saoula un moment de la vue, puis reporta son regard sur le fond étoilé, et le furoncle. Un soupir de lassitude s'échappa de ses poumons. Les problèmes de pesanteur étaient terminés, mais persistait une interrogation. Ces fameux cristaux ? Etaient-ils encore intacts ou bien détruits ? La vérité lui faisait peur, et la question qui la démangeait ne fut pas posée.

La migraine s'était bien calmée, il ne lui restait plus que la sensation d'avoir une partie du cerveau ramollie. Plus du tout de problèmes visuels et de nausées, juste la sensation d'être immergée dans la quiétude après avoir subit les affres de la tempête.

Le capitaine était allongée dans un des nombreux sofas de la pièce. Il n'y avait personne d'autre à part elle et Oxalis. Cette

dernière se tenait à ses côtés assise en tailleur, à même le sol, le regard vif et bienveillant, son teint de peau créole et son éternelle tresse de cheveux argents...

“ Tu permets ? ” demanda-t-elle.

Elle sortit un bio-analyseur de sa poche et examina méticuleusement le capitaine.

“ Puisque je ne peux pas avoir de réponse, autant que je regarde moi-même, ” ajouta le chef méditech avec sourire.

“ Combien de temps ai-je dormis ? ”

“ Un peu moins de quatre heures. Le temps d'une endoperf de tryptan, et d'autres petites bonnes choses qui te manquaient. Du sucre, en particulier. Dix minutes de plus et tu cumulais migraine et hypoglycémie. Je n'ai rien contre le fait de pratiquer la plongée en eau profonde, de vouloir battre le record du quatre cents mètres, ou de faire de la programmation intensive, mais il faudrait que tu manges de temps en temps. ”

“ Comment vont les autres ? ”

“ Oh ! Et bien. Achmed fait une très longue sieste, Ophélie s'est fait remplacer, Polo travaille toujours. M'est avis que le chef mécanicien ne dormira pas avant longtemps. Je le vois déjà en train de me taxer du dodiodial à longueur de journée ! Pour le reste, pas grand chose à dire si on veut oublier la trentaine de décès. Ah, oui ! J'oubliais le plus important, Rikel a fait des efforts, il a trouvé ce que tu lui avais demandé. ”

“ Et alors ? ”

“ L'amiral est mort, ” répondit Oxalis. Son sourire n'avait plus l'arrière goût de dérision, et c'est avec émotion qu'elle prononça la phrase. Elle pianota deux ou trois secondes sur le bio-analyseur puis le rangea.

“ C'est pas vrai ! ” s'exclama la jeune femme.

“ Plus vrai que ça, on peut difficilement faire. On l'a trouvé

dans son appartement sur le bord de la mer, côté droit de la proue. J'ai fait personnellement l'autopsie. Crise cardiaque, à peu près au moment du raz de marée. Le coeur a dû faire sa crise lorsqu'il a vu arriver la vague sur lui. Triste destin, et c'est pourquoi tu te gardes ça pour toi. Secret rien qu'entre toi et moi ! Juré ? J'ai conclu à un anévrisme cérébral d'origine toxico-alcoolique, c'est plus conforme à la tradition et ça fera plus propre sur son dossier. ”

“ Pour la mémoire ? Tricher ? ” s'étonna Maddie. “ Tu ne manques pas de toupet ! ”

“ Du toupet, j'en ai à revendre. Tant qu'on y est, tu as refait tes cauchemars habituels. On en parle ? ”

“ Plus tard, si tu veux bien, ” s'excusa-t-elle.

“ Du temps ? Nous en avons un peu, mais nous n'en aurons plus bientôt. Avec la mort de l'amiral, le conseil va être réuni. ”

Oxalis regarda sa montre.

“ Dans une heure environ, ” ajouta-t-elle. “ Et pas d'excuses pour un retard, ce sera dans la salle de briefing. ”

Maddeline s'assit, puis se leva avec effort du divan, aidée par le chef méditech. Sa tête lui rappela l'ancienne douleur quand elle fut debout. Elle aurait subit quelques réminiscences de vertiges mais Oxalis la tenait fermement par la taille. Les premiers pas furent difficiles, ses muscles récalcitrants ne voulaient plus réagir après un repos si bien mérité.

Elle marcha jusqu'à l'extrémité antérieure de la salle, soutenue par les deux bras de son amie. Là se trouvait un objet symbolique. Une roue de bois sculptée d'un mètre de diamètre. La jeune femme s'arrêta devant la barre, et jeta un coup d'oeil au delà de l'objet, au bas du précipice, vers le bleu vivant liseré d'écume, et loin devant, vers l'autre océan.

“ Tu peux la toucher, à présent, ” dit Oxalis derrière elle.

“ Ne dis pas de bêtises, s'il te plaît. ”

“ C'est à toi de ne plus dire de bêtises, ” surenchérit-elle avec sourire. “ Tu vas être calife à la place du calife. C'était bien ce que tu voulais ? ”

“ Pas exactement, ” répondit Maddeline, ne sachant plus trop quoi penser.

“ ‘Amiral’, ça peut prendre un ‘e’ à la fin ? ” questionna le chef méditech.

“ Arrête de plaisanter, s'il te plaît, ce n'est pas drôle. ”

“ Mille pardons, mais je ne vois autre chose à faire pour l'instant. ”

Oxalis attendit patiemment la réplique. Un long moment passa avant que Maddeline prit la parole. Elle posa une question qui demandait du courage et coûtait en souffrance.

“ Les cristaux sont-ils intacts ? ”

Elle comprit le sens de cette question mais répondit volontairement de travers. Tout en posant une main affectueuse sur l'épaule de la jeune femme, elle lui offrit une réponse bizarre. La vraie réponse se trouvait implicitement, au delà des mots, dans le ton de la voix et dans l'attitude réconfortante d'Oxalis.

“ Je suis méditechnicienne, moi. Pas autre chose. Je pense, j'essuie... Mais ne compte pas sur moi pour connaître le pourquoi du comment en astrophysique. ”

Autrement dit, songea Maddeline, c'est non.

Elle soupira longuement, se demandant s'il ne valait pas mieux retourner dans le cauchemar. Le désespoir commença à l'envahir, mais celui-ci fut aussitôt maîtrisé par l'étreinte que faisait la main d'Oxalis sur son épaule.

Une étreinte qui lui rappela deux animaux.

“ On ne va pas seulement discuter de la succession ? ” s'enquit-elle.

“ Non, jeune fille. De l'avenir en général. J'ai l'impression que

cela ne vas pas être une partie de plaisir. ”

“ Tu as l'impression ? ” ironisa Maddeline. “ Et je vais sans doute me farcir tout ça ! J'étais le capitaine, j'occupais une place de conseillère de l'amiral, de bonne à tout faire. Ça me plaisait de solliciter mes compétences pour tout et n'importe quoi... ”

“ Stop ! ” fit brusquement Oxalis. Elle lâcha l'épaule de la jeune femme et se tint face à elle. Le regard de la méditechnicienne rencontra celui du capitaine et jaugua quelques instants l'âme qui se trouvait derrière.

“ J'aurais pu te dire de faire comme si de rien n'était, ” dit enfin Oxalis, “ mais je mentirais comme un carré. Tout ce que je peux te conseiller, c'est d'être toi-même. ”

Maddeline pouffa de rire, étonnée de la banalité de la phrase de son amie, si peu en rapport avec l'incapacité qu'elle ressentait. Une partie d'elle-même, cependant, accepta le message tel qu'il était et en fut satisfait.

“ Au fait, ” continua Oxalis, “ qui sont ces deux inconnus ? ”

La jeune femme changea brusquement d'attitude. On pouvait savoir qu'elle était sortie de l'eau en compagnie de deux dauphins, mais pas de deux inconnus, pas deux personnes.

“ J'ai dit quelque chose de trop ? ” demanda avec sourire le chef méditech, devant le regard étonné de Maddie.

“ Non, rien. ”

“ Bien ! Allons donc à la salle de réunion. Autant arriver en avance. ”

Un escalier en colimaçon perçait le sol à l'arrière de la salle, et c'est par ce passage que les deux femmes se dirigèrent vers la sortie, l'une soutenant l'autre. Maddeline eut quelques hésitations dans sa démarche, ne sachant comment se déplacer avec la robe noire emmêlée dans les jambes. Elle remarqua d'autre part qu'on avait dû la porter, inconsciente, pour l'amener dans le salon privé.

L'escalier se termina dans une petite salle exiguë comportant trois portes, la première amenait à la passerelle, la seconde s'ouvrait sur le corridor, la troisième, enfin, donnait sur la salle de briefing.

Quelqu'un se trouvait déjà à l'intérieur de la salle de réunion. Achmed s'était en effet avachit dans un des fauteuils et dormait bruyamment.

“ Il ronfle ? ” s'étonna Maddeline, assez bas pour ne pas réveiller l'intéressé.

Oxalis ne répondit pas. Elle leva les yeux au plafond et poussa un long soupir. Elle ne savait apparemment que trop bien ce petit défaut du chef ingénieur. Maddie se demanda comment son amie connaissait ce détail et s'en plaignait. Bizarre, tout ça, se dit-elle. La jeune femme laissa ses interrogations en suspend et s'abstint d'intervenir dans une intimité qu'elle ne partageait pas.

Oxalis fit assoir Maddie dans un siège à droite de celui du chef ingénieur.

“ Quelque chose à grignoter ? ” demanda le méditech à sa patiente.

“ N'importe quoi, ” répondit la jeune femme, s'apercevant brusquement que son estomac criait famine.

“ Et pour le monsieur à côté ? ” cria Oxalis, toujours avec le sourire. “ Qu'est-ce qu'il va bien ingurgiter cette fois-ci ? ”

Achmed émergea de son sommeil et bougonna quelque chose.

“ Un p'tit dèj, Mamour, ” fit-il.

“ Mamour ? ” s'étonna Maddeline, dirigeant son regard à la fois sur l'homme et son amie.

Oxalis haussa les épaules, le sourire bien accroché sur les lèvres. Il n'y avait rien à ajouter, rien de plus à dire pour se faire comprendre.

“ Oxalis et Achmed ? ” se dit le capitaine tout haut.

Achmed regarda Maddeline dans le blanc des yeux, son regard

leva le moindre doute.

C'était la première bonne nouvelle de la journée, une nouvelle si fraîche que les potins d'Ophélie s'en trouvaient désuets.

Maddie souriait encore, hébétée et ravie.

“ Bon, je dois y aller, ” fit Oxalis, rompant le silence bienheureux. “ Ce n'est pas tous les jours que monsieur se fait servir au lit ! ”

Le chef méditech quitta la salle pour aller chercher quelques collations, laissant Achmed et Maddie seuls. Le silence revint, cette fois moins heureux. La solitude leur rappela des souvenirs communs, qui s'étaient déroulés il y a quelques heures.

“ Crois-tu que nous ayons bien fait ? ” demanda Achmed après s'être passé la main sur le visage pour se débarbouiller.

“ La cité ou la propulsion ? ” fit Maddie. Elle resta silencieuse quelques instants, le silence paraissait tout à coup plaisant à écouter. “ Il fallait prendre une décision très vite, ” reprit-elle avec une sérénité qu'elle voulait certaine. “ Cité ou propulsion ? Je pense qu'il ne fallait pas hésiter, il n'y a d'ailleurs même pas à réfléchir, il fallait préserver la cité. ”

“ Et risquer ainsi la vie de toute la population ? La géante rouge est à quatre mois, selon mes estimations. Pourquoi ne pas risquer une centaine de morts et être sûr qu'on puisse faire vivre les neuf cents autres, plutôt que de risquer un millier de morts ? ”

“ Achmed ! ” fit la jeune femme avec colère. “ J'estime avoir choisi pour le bien de tous. Si ça peut te faire plaisir, j'ai décidé seule et en pleine possession de mes facultés. Je suis la seule responsable. ”

“ Non, Lady Mad, j'ai choisi avec toi. ”

“ Alors, écoute bien, ” reprit la jeune femme. “ Que serais-tu si tu avais fait le choix que préserver les cristaux ? Que serais-tu si tu avais choisi de faire mourir une partie de la population pour

faire vivre l'autre ? On a pas le droit de décider de la vie des autres ! Nom d'un têtard ! ”

Achmed acquiesça en silence, pesant dans son for intérieur le message, conscient de la honte qu'il commençait à éprouver..

“ De plus, on forme un équipage, un ensemble solidaire ! ”

Maddie commença à perdre le contrôle d'elle-même. Cette discussion mettait ses nerfs à vif. Elle raisonnait bien, mais quelque chose se ravivait en elle, et la mettait dans une colère qui ne lui ressemblait pas.

“ Et de quelle façon les vivants pourraient vivre après tous ces morts ! ” ajouta-t-elle.

Des souvenirs se réveillèrent en elle et lui firent prendre conscience de son emportement. Les vivants et les morts. Les vivants deviennent les morts, pas l'inverse. Elle se rappela son père, sa famille, ses anciens amis, ses cauchemars récurrents.

“ C'est à moi de m'excuser, ” dit-elle, les larmes aux yeux.

“ Il y a toujours les chaloupes, ” fit Achmed après un long silence. “ Je n'apprécie pas dormir en caisson de stase pour des centaines de milliers d'années, c'est tellement aléatoire, mais c'est toujours mieux que rôtir en enfer. Il y a aussi ton beau brun à secouer. ”

“ Que veux-tu dire ? ” s'étonna Maddeline.

“ Je veux dire par là qu'on pourrait remettre en marche l'Atropa. Au fait, pourquoi l'autre ordinateur est en panne ? ”

“ Kamu l'appelle sa 'Machine'. Et non, il ne m'a pas dit pourquoi elle ne marchait plus, mais j'ai une vague intuition qu'il ne pourra pas la remettre en marche. Il l'aurait déjà fait s'il avait eu l'occasion. Il s'est déplacé de sa tour d'ivoire pour composer avec des petites gens. Assez rare, je pense. C'est bien la première fois qu'un navigateur quitte sa machine pour venir programmer du macro standard avec l'équipage. ”

“ Comment programme-t-il ? ”

Maddeline fut horrifiée de la réponse qu'elle formula.

“ C'est tellement parfait que ça n'est plus humain. ”

“ Comment le sais-tu ? ” taquina le chef ingénieur. “ Tu l'as vu dans ses yeux ? ”

“ Très drôle, ” fit la jeune femme, le sourire revenu sur les lèvres. Elle tourna légèrement la tête pour fixer l'étoile rouge sur le fond stellaire.

“ Dans combien de temps cette géante va mourir ? ” fit-elle.

Achmed regarda l'astre un moment, puis fronça les sourcils et se mit à cogiter.

“ J'ai besoin d'étudier un peu plus cette question, ” finit-il par répondre.

Maddie savait par son attitude qu'il se dérobaît. Le chef ingénieur connaissait la réponse aussi bien qu'elle. L'étoile agoniserait avant que les chaloupes quittent sa sphère d'influence. Pas besoin de connaître l'âge de l'astre. La jeune femme se remémora les différentes images qu'elle avait vues lors de ce phénomène. Avant de s'effondrer sur elle-même, l'étoile expulserait dans les alentours son enveloppe externe, par phases successives. Des vagues de matière se formeraient, dont l'énergie cinétique, bien que parfaitement calculable, était démesurée. Ces différentes vagues auraient tôt fait de rattraper les chaloupes. Et les quatre petites coquilles de noix n'y résisteraient pas.

A moins de se cacher derrière quelque chose...

La jeune femme révisa sa pensée. Achmed ne finissait pas vraiment en dérobade, il ne pouvait dire quoi que ce soit sans avoir consulté la cosmographie. Il y avait un temps pour penser à l'avenir, et ce n'était pas ici l'occasion. Son estomac gémit, interpellant la femme femme. C'était maintenant le temps de manger.

“ Depuis quand es-tu avec Oxalis ? ” interrogea Maddeline avec malice, changeant brusquement de ton.

Achmed fut heureux que l'atmosphère sombre se dissipât et répondit sans ambages.

“ Deux semaines. ”

“ Au nez et à la barbe d'Ophélie ? Là, vraiment, si j'avais un chapeau, je te le tirerais volontiers. ”

“ C'est tout un sport, ” continua le chef ingénieur, “ que d'éviter Mademoiselle Potins ! C'est même plus amusant que le sport en chambre ! ”

“ Achmed ! ” réprimanda-t-elle en riant. “ Vous parlez à une jeune fille ! ”

“ Qui n'a plus l'âge, et ce depuis belle lurette, d'être pucelle. ”

“ Vous n'êtes qu'un mufle ! ” rit la jeune femme.

Achmed se leva, bomba le torse et fit jouer ses muscles sous son uniforme d'ingénieur.

“ Je me propose, ” fit-il.

Maddeline se prit au jeu.

“ C'est ça, vendez votre marchandise. Faites vous un tarif particulier sur la barbaque ? Quel est votre prix sur le kilo de chair fraîche ? ”

“ Pas d'argent en amour, gente demoiselle, ” dit-il faisant une légère courbette.

“ Oh, on devient précieux ! Bien ! je suis extrêmement riche. J'ai les moyens de tout avoir. Pourquoi donc m'entichera-t-je de vous ? ”

“ Je vous séduirai chaque jour, rose parmi les roses. ” Achmed se mit à genou et prit sa main. “ Je vous offrirai mille plaisirs, mille cadeaux, pour une seule de vos caresses. ”

“ Rien qu'une seule ? ” s'étonna Maddeline. “ Vous vous méprenez, cher ami, je sens le mensonge en vous. M'est avis que

vous en voulez des centaines. ”

“ Que nenni ! Que nenni ! Rien qu'une seule. ”

“ Dès que vous l'aurez eu, vous en voudrez encore, vous partirez à ma conquête. Et quand victoire vous brandirez ; plus de cadeaux, plus de plaisirs pour ma pauvre personne ! Je ne serai plus que l'objet de votre désir charnel, et le dépôt de votre semence. ”

“ Mais... ”

“ Ravalez votre testostérone, cher ami. Je veux être séduite, non conquise... ”

Deux secondes plus tard et tous les deux éclatèrent de rire. Cela faisait bien de dérider les visages après toutes ces épreuves, même si le sujet était dangereux. Entre deux bouffées de fou-rire, Maddeline sentait bien l'attirance du chef ingénieur sur sa personne -attirance qui n'était pas réciproque se disait-elle. La jeune femme comptait sur le sang froid de son ami plus que sur son sang chaud. Et tout resterait en place, elle aimerait un ami, non un amant qu'elle ne voulait pas.

Oxalis revint avec les victuailles à ce moment précis. Elle trainait un plateau généreusement garni, qui donnait déjà l'eau à la bouche rien qu'à l'odeur. Les deux humains réprimèrent avec difficulté leur rires et regardèrent Oxalis traverser la pièce. Le plateau était plus que bien garni, il était trop chargé, et c'était avec peine que le système de sustentation magnétique supportait la délicieuse charge.

“ J'ai manqué quelque chose ? ” demanda Oxalis devant le rire communicatif.

Elle n'eut de réponse que d'autres rires.

“ Je vois, ” comprit-elle. Elle s'approcha, sourire large, vers son amant. “ Déjà en ménage que monsieur fricote à tout va ? Je crois que je vais retourner à la cuisine, j'ai oublié mon petit rouleau

à pâtisserie... ”

Achmed tapota l'arrière-train d'Oxalis quand elle fut à portée de main.

“ J'ai de la chance d'être tombé sur un cordon bleu. ”

“ C'est ça gros paresseux ! ” répondit l'intéressée tandis qu'elle approchait le plateau de la table. “ Mais ce n'est pas moi qui a cuisiné ces merveilles. ”

“ Qui alors ? ” demandèrent Achmed et Maddie.

“ Le navigateur. ”

“ Lui ? ” répliquèrent les deux.

“ Et apparemment, ce petit navigue aussi très bien dans les contrées culinaires. Je l'ai trouvé seul dans la cuisine de la tourelle en train de concocter tout ça. Pour passer le temps sans doute, il en avait fait pour une douzaine de personne. Pas assez d'estomac pour tout manger, ce pourquoi je me suis permise de lui taxer un peu de son oeuvre. Donc : huîtres chaudes au foie gras. Ensuite, escalopes au raisin, avec des petites pommes de terre douces. Le tout arrosé d'un Sauternes délicieux. Et pour finir, des puits d'amour à la confiture. ”

“ C'est Versailles ! ”

“ Maintenant, de quoi parliez-vous ? ”

“ De chair fraîche, essaya de dire Achmed tout en réprimant un rire. ”

“ Et d'hommes qui me fourniraient divers plaisirs, ” surenchérit le capitaine, les yeux brillant de malice.

Chapitre V : Little Boy

"Toutes ces guerres... Encore et toujours. C'est plus fort que nous. Certains disent que c'est en connaissant une guerre qu'on peut réellement savoir ce qu'est une paix, qu'on apprend souvent en faisant des erreurs. La guerre, une erreur ? Je vous laisse méditer. Nous sommes faits d'une façon déconcertante: toujours voyant la chose et son contraire.

Pensez à Janus. Une erreur apporte quelque chose de constructif à celui qui en a conscience. Une faute rien du tout, elle sera tout juste bonne à accuser un sombre crétin d'inconscience. Vous saisissez la différence ?

Alors l'oubli, défaut ou avantage ? On oublie si vite les erreurs... Et il faut tout recommencer ! Mais quel travail s'il fallait tout mémoriser. Dommage que le lamarckisme soit à moitié une fumisterie, les souvenirs seraient sous forme d'ADN à l'intérieur de chacune de nos cellules... Mais comme l'eau pure, les gènes ne gardent pas volontairement des caractéristiques qu'on s'est acharné à cultiver.

Alors, éternel recommencement ? Ça me rappelle un certain Sisyphe. Rouler sa bosse ? Ça vous dit quelque chose ? Toujours à travailler et à apprendre. Il est donc important, sinon vital, de conserver dans quelques reliques, archives ou livres, notre Histoire pour nous éviter de tourner en rond. Bref, conserver la mémoire. Mais croyez-vous que cela suffise ? Il y a, encore une fois, des sombres crétins taxés d'inconscience qui mettrons en doute l'Histoire. C'est rageant.

L'être humain n'évolue pas. Mais toutes ces nouvelles techniques ? Ce progrès si cher à nos yeux ? On ne descend plus du singe ? Ça, c'est une autre évolution, et permettez-moi cette phrase pompeuse: les moyens par lesquels on peut cerner l'invariable humanité changent et évoluent (c'est peut-être pour cela qu'on peut en voir dans un paysage ou dans les yeux d'un chien).

Alors, dans dix mille ans, si un crétin ne nous aura pas tous exterminé... Nous verrons peut-être un autre dictateur fou, un explorateur amoureux de la nature, un Don Juan ou une Juliette... Les seules différences, ce seront les vaisseaux spatiaux, les lasers et tous ces artifices dignes de la science-fiction."

(Max, Epoque Post-Pandorienne)

Max se promenait à l'intérieur d'un soleil de mort, une petite boule destructrice et éphémère, qui n'aurait jamais dû se trouver à cet endroit de la construction mentale.

Cet incapable de Camille ne s'était pas débrouillé comme il le fallait. Le créateur avait donc échoué.

D'une cause à sa conséquence, d'un fait à un autre, d'une particule engendrée à une autre mourante, tout cela s'était déroulé de mal en pis. L'événement n'avait pas été évité, mais amplifié.

Foutues lois !

Un soleil vicié, aliéné, qui ne devait pas se situer dans ce secteur.

Va dire à des hommes de ne pas faire, se dit Max, ils le feront quand même !

Il ne pleurait pas, il ne connaissait pas les larmes. Seule la frustration hantait sa raison. Raison qui, savait-il, finirait un jour par vaciller. Créer le multivers n'était qu'une affaire d'imagination, le garder intact en était une autre.

Il s'était incarné dans un des personnages de sa construction, un petit garçon, qui fut l'un des premiers à mourir, mais qui, par un mauvais bonheur, n'avait pu voir la catastrophe arriver. L'image mortelle n'avait pas eu le temps d'arriver à sa conscience que son corps était déjà devenu poussière, littéralement vaporisé. Les atomes qui formaient son unité avaient partagé la chaleur infernale et s'étaient éparpillés sur des centaines de mètres. C'était avec minutie que Max avait rassemblé les mêmes particules, reformé l'unité, rendu le corps insensible aux conditions extérieures, pour finalement se mettre à la place de ces humains, pour se rendre compte de plus près du cauchemar.

Hum ! Pour ce faire, il faudrait quelque chose que tu n'as pas !

L'unité qui se diluait dans le reste. Voilà qui ressemblait bien au destin du créateur en herbe. Pas de la même façon, cependant. Lui serait désintégré dans son propre esprit, sa chère construction mentale, devenue si grosse, si froide après avoir vécu pendant toute l'éternité. L'entropie légale et vivante, menée à son terme, ne donnerait -un comble !- qu'un univers homogène, plein de vide,

étendu à l'infini, glacial, morne, plat.

Parce qu'il avait osé suivre quelques lois incomplètes.

Max se trouvait donc dans son oeuvre, parcourant le lieu comme un passant se promenait à la campagne, flânant de ci delà, intrigué par un morceau de paysage, inconscient du cours du temps.

A la différence qu'il regardait un champ de ruines et de morts.

Le ciel avait fini de s'embraser et reprenait une couleur moins aveuglante, moins chaude, mais tout aussi morbide. La chaleur issue de ce soleil s'était répandue comme une vague sur l'ensemble de la cité, carbonisant tout sur son passage, laissant au loin, pour traces, des incendies gigantesques.

Max avait contemplé le spectacle comme s'il avait admiré une toile de maître. Il remarquait la blancheur parfaite, les jaunes flamboyants, les rouges si chauds. Une beauté sans pareille, sauf qu'il fallait voir de loin. De très loin, ou, pour le prix d'une vie paisible, ne pas voir du tout.

Cela continuait par le vent destructeur qui partait du centre et suivait la vague infernale. Ce qui n'avait pas été réduit en cendres, vitrifié par la chaleur ou transformé à l'état de vapeur, était détruit par un souffle d'une violence incommensurable. Les bâtiments tombaient les uns après les autres, les carcasses de véhicules étaient entraînés au loin, les arbres carbonisés et les verrières réduites en éclats. Tout ce qui se trouvait derrière ou en dessous était écrasé, déchiqueté, morcelé, mort à tout jamais.

Mieux qu'au cinéma, dit Max sur un ton plus que sarcastique.

Hasta la vista ? Baby !

Le ravage n'était pas fini, le souffle revenait. Il retournait vers son lieu d'origine et entraînait avec lui les débris, les cendres, les carcasses. Le vent confluaient au point d'origine et obscurcissait son champ de vision. Il s'élevait chargé de matière et répandait dans

tout l'espace les restes du soleil (de) mort.

Rien n'était laissé intact, sauf un petit garçon.

Max sortit du nuage de cendres, et se promena sans but précis dans ce décor de fin du monde. Le corps qu'il avait emprunté était plutôt frêle, mal préparé à ce genre d'aventure et plutôt lent à la marche. Il s'accommoda donc de cette incapacité pour scruter les environs de son regard désabusé.

Des gravas, de la suie, du verre. Voilà ce dans quoi il marchait. Les forces s'étaient déchaînées sur la matière, brisant l'oeuvre humaine aussi aisément qu'une porcelaine fragile. Là où se trouvait une église, il n'y avait que poussières. Ici s'érigait un immeuble, il n'y restait qu'un tas de ferraille et de verre. Ce qui fut des êtres vivants n'étaient plus que de la matière morte, un amas de carbone et de calcium, stérile et muet, tellement lointain de la vie qui l'animait qu'il ne signifiait plus rien.

Max s'éloigna de la zone centrale et marcha pendant quelques kilomètres. Le souffle et le feu s'étaient affaiblis en se dilatant, en s'éloignant de leur origine. Mais il ne fallait pas s'en réjouir pour autant. Les choses conservaient de plus en plus leurs structures passées, elles gardaient leur sens à celui qui pouvait les voir, les toucher, les sentir.

Une carcasse de voiture se trouvait accolée contre un reste de mur. Le plastique avait brûlé et relarguait une odeur de gomme chaude. Des morceaux de verre étaient éparpillés sur la masse métallique, en partie fondue. Plus loin, des reliquats carbonisés de chênes, de platanes, de ginkgos longeaient ce qui avait été une rue. Un rue qui, par les souvenirs laissés, rappelait encore son passé vivant. Le nombre de crânes humains témoignait de l'activité. L'atmosphère était maintenant baignée d'une odeur de chair carbonisée, et toujours d'un silence de mort.

Max trébucha sur un crâne. Il se rétablit du mieux qu'il put et

le regarda un instant. Il le prit avec ses deux petites mains, et fixa un peu plus l'objet, face morte contre face intacte. L'horreur brute. Le crâne, vu à hauteur des yeux, contenait encore la cervelle, cuite.

“ For if the sun breed maggots in a dead dog, ” dit-il lentement, à haute voix, “ being a good kissing carrion. ”

Le crâne ne répondit pas.

L'allusion s'adressait à la chose, à cet endroit détruit, et plus généralement à ce monde. C'était son oeuvre. Bien piètre construction. L'être humain qui avait un jour habité ce crâne n'était plus. Ce qu'il avait fait dans sa petite vie, les sentiments qu'il avait éprouvé, sa propre vision du monde, était à jamais perdu. Et la petite construction mentale qu'il abritait, infime et sans commune mesure avec celle de Max, effacée d'un seul trait, transformée en une masse informe de graisse à moitié carbonisée. De son petit univers à lui, plus rien.

Le créateur admirait ainsi ce qu'avait déroulée son âme. L'image qu'il en retenait n'était guère brillante. Quelque chose manquait dans son esprit, et ce manque se retrouvait dans cet univers morbide. Toute l'automutilation, la perversion et la cruauté que sa nature contenait, était affiché sur ce décor. Il manquait bien quelque chose pour qu'on ait pu en arriver là.

Il soupira, laissa tomber ce crâne et continua son chemin. Les ravages sur les constructions s'amenuisaient tout le long de sa promenade. Les corps conservaient de plus en plus leur unité, mais ils étaient toujours aussi morts. De la chair meurtrie et fumante, des visages torturés qui révélaient pourtant des expressions, des mimiques. Souffrance extrême et désespoir. Des membres mutilés par la chaleur et les chocs, mais qui conservaient encore les attitudes des derniers moments avant la mort.

Ainsi, une mère et le petit qu'elle tenait dans ses bras, protégé contre la chaleur et le vent infernal. Dernière action d'une mère

poussée par son instinct de mère. Ou un peu plus, remarqua Max avec perplexité. Il y avait plus qu'un instinct maternel, mais il n'arrivait pas à le définir. Le geste qu'indiquaient les membres calcinés n'expliquait pas en entier ce comportement.

De même que ces deux corps enlacés qui traînaient au coin d'une rue. Un homme et une femme formaient une étreinte plus que forte, mais -semblait-il- ils n'étaient pas en train de se reproduire. Vu leur attitude, ils s'étaient embrassés, les yeux fermés pour ne pas voir le partenaire brûler et se décomposer. Seulement vivre leurs derniers instants ensemble, ce que Max ne trouva pas du tout logique. Leurs gestes ne relevaient pas de tout d'une pratique sexuelle mais d'une chose qui dépassait la notion d'instinct ou de plaisir physique. Max n'intégrait toujours pas ce fait. Il fut encore plus surpris quand il réalisa que ce qu'il avait pris pour cette femme n'était en définitive qu'un homme.

Deux hommes, plus que bizarre, tout ça, se dit-il. Ça ne ressemblait même pas à de l'amitié virile, cette répression d'agressivité masculine qui permettait la vie en société.

Il ne comprenait toujours pas et se désintéressa finalement de ces corps inanimés. Ce champ de ruine avait encore des choses à raconter et quelqu'un à retrouver.

Cet idiot de Camille.

Ce vulgaire empoté.

Il se trouvait un peu plus loin, dans une autre partie du décor. Là où le feu et le souffle s'étaient dissipés, laissant les derniers effets de ce soleil corrompu ronger petit à petit les vivants.

Des humains se traînaient au milieu des ruines. Ils étaient là, hagards, parcourant le décor sans but précis, indifférents au monde auquel ils appartenaient, indifférents même jusqu'à oublier leur propre personne. Souffrir n'avait plus aucun sens, ils avaient souffert au point de dépasser les limites. Crier ne servait à rien.

Pourquoi le faire ? Pour qui le faire ?

Pleurer ne les libérerait jamais.

Seule la mort en était capable.

Les âmes torturées avait déjà quitté les corps. Elles ne leur avaient laissé avant de partir qu'un espoir ; celui de trouver la paix dans le sommeil éternel, que tout cela finisse dans l'oubli, l'envie de se laisser aller, de se laisser ronger par l'air malsain. Ces cheveux qui tombent, cette peau chargée de pustules et qui se flétrit, ces viscères qui recrachent le sang.

Un petit homme roux se battait contre cette issue. En vain. Il allait de personne en personne, réconforter, soutenir, soigner. Il parlait d'amour, de joie, d'espoir et de foi dans la vie. Il ne parlait qu'à des mort-vivants.

Ce fou !

Max le fixa avec son regard torve. Camille remarqua sa présence et sût de suite qu'il était en face de son créateur. Un enfant ne pouvait pas avoir ce rictus, ni ce regard implacable.

“ Pourquoi ? ” cria le pauvre Camille.

“ C'est à moi de poser les questions, pauvre andouille ! ”

“ Pourquoi ? ” répéta-t-il, les larmes coulant sur ses joues tachetés.

Max aurait bien aimé avoir son bureau incrusté sous la main, pour y faire jouer ses ongles lentement contre le bois dur, et entendre les cliquetis d'exaspération résultants.

“ Tout ceci n'est que la conséquence des causes, ” répondit-il, formant bien les mots pour que l'idiot les comprenne, ouvrant la bouche de telle façon que les dents blanches et aiguës apparaissent. “ Ceci est ton oeuvre, ” continua Max, “ et aussi la mienne, je dois le reconnaître. Admire, donc. ”

Sa main droite ouverte décrivit un arc de cercle, invitant Camille à regarder à nouveau le cauchemar.

“ Pourquoi tant de cruauté ? ” demanda Camille pour lui-même, entre deux larmes.

Peut-on être ‘ignoble’ quand on ne connaît pas ce mot ? se dit le créateur, avec un détachement si lointain et si soudain avec cette réalité qu’il semblait immonde.

“ Je t’ai donné les moyens de corriger la dégradation. Tu as échoué ! Je t’ai créé faible, lié corps et âme à ta petite Mercedes, pour sauver ma création. J’ai créé par toi quelque chose qui m’est étranger, quelque chose que je n’intégrerai jamais, et qui doit sauver ce multivers. Qui doit me sauver. ”

Camille restait muet, il tomba à genoux et continua de pleurer. Le désespoir l’envahissait à nouveau au rappel de sa bien-aimée.

“ Donne-moi une autre chance, ” supplia le petit homme roux.

Max haussa un sourcil et considéra la proposition.

Le temps n’était qu’un paramètre, il suffisait de reprendre son cours à un autre endroit, rembobiner le rouleau et de reprendre l’animation là où il convenait.

Il regarda un moment le décor dans lequel il évoluait. Cette construction ne valait finalement pas la peine d’être archivée.

Du rebut, tout ça !

Ce n’était pourtant que sa propre image qui se reflétait dans ce décor...

On recommence tout depuis le début ! éructa le créateur.

```
[C:\MULTIVERS\] del \archives\*.*
```

```
[C:\MULTIVERS\] resume history.bat
```

Non !

Du précédent, il ne restait rien.

De la mémoire vide -un joli non-sens. Des zéros de partout.

Du vide, plus simplement.

Du papier vierge qu’on pouvait à nouveau parcourir d’une plume. Du papier à salir par erreur, tâcher par inadvertance,

parcouru de phrases mal faites, abondant en mots mal employés, mais du papier sur quoi on pouvait s'appliquer. Les taches et les erreurs ne partiraient qu'au fil du temps, une fois que l'écrivain en aurait conscience.

Et n'aurait pas la mauvaise habitude d'oublier... ajouta une voix de vieillard, une voix remplie de chagrin et d'espoir, une voix qui parcourait l'espace et le temps comme un bruit de fond.

Chapitre VI : Le conseil

Carnet de bord officiel (abstract) : secteur lieu 4.3.6 de la galaxie du chien, secteur temps 12.05.3465 09.23 standard. C'est le capitaine Duprés qui parle en l'absence de l'Amiral. La Nef s'est arrêtée en pleine course, causant des dommages presque irréparables dans la propulsion. Trente et un morts, une centaine de blessés. Confère les rapports des différentes unités. Une enquête en urgence est en cours pour déterminer les différentes responsabilités et l'ensemble des dégâts. La réunion du conseil qui suivra va permettre de faire un point sur la situation et de voter la succession de l'amiral.

Le palais n'était pas assez exercé, selon son propre jugement, pour apprécier tout ça. Ça n'avait qu'un soupçon de finesse, ça ne gardait que le souvenir d'une chose délicieuse. Il aurait fallu garder ces merveilles plus longtemps pour découvrir toute la subtilité de cette oeuvre de chef.

Au lieu d'ingurgiter à la va-vite les huîtres une par une, entières. D'avalier en quelques bouchées les escalopes, remarquant de justesse qu'elles avaient, elles aussi, été cuisinées au foie gras. D'engloutir les pommes de terre sans s'apercevoir du parfum qu'elles apportaient.

C'était à croire que son ventre n'était qu'un gouffre.

Son estomac s'était complètement réveillé à l'apport de nourriture, et il en demandait encore plus. C'était avec une voix malicieuse et innocente d'une gamine qu'elle avait demandé un peu, un petit chouillat" de la part des deux autres convives. Achmed et Oxalis n'avaient pas refusés, heureusement peu eux et elle.

Le tout sous les plaisanteries d'une finesse discutable, mais tout aussi vivifiantes, notait Maddie. Elle manqua de s'étouffer une fois ou deux, entre deux rires et deux bouchées d'huîtres. Elle était finalement emportée, tout doucement, par l'allégresse du vinc

blanc sirupeux et des voix de ses amis. Elle oubliait la série de catastrophes, les morts, l'avenir funeste, ses responsabilités, son passé, sa nature. Elle ne vivait qu'à l'instant présent, appréciant ce présent pour ce qu'il offrait de bon.

Le furoncle n'avait plus l'allure d'un furoncle. C'était devenu un rubis magnifique, dont elle verrait l'éclat de plus près, avec l'émerveillement et l'innocence d'une enfant. Le fond étoilé, songea-t-elle, relevait plus de choses quand on avait le temps de les découvrir. Ainsi admirait-elle une nébuleuse, couleur rouge, les tons variant du vif au violet sombre, discrètement encastrée sur le décor, couvrant ainsi la moitié de l'horizon, et dont la forme n'évoquait rien d'autre en elle qu'un immense nuage. Quelques étoiles se démarquaient, rouges elles aussi.

Des étoiles vieilles, en fin de course, mais qui en mourant éjecteraient les atomes de carbone, d'oxygène ou d'azote, qu'elles avaient formés en leur sein. De la matière pour des nouvelles étoiles. Maddeline avait le sentiment que tout cela était déjà vivant, à une échelle d'espace et de temps si lointaine que sa propre vie ne comptait plus pour grand chose. Elle avait le sentiment d'appartenir pour une infime part à cet univers. Voilà qui la soulait encore plus que le Sauternes. Son univers à elle, une réduction plaisante du premier, se composait pour l'instant d'un millefeuille rempli de confiture de framboise, arrosé d'un Pomerol frais qu'Oxalis avait sorti d'on ne savait où.

“ J'ai encore faim, ” dit-elle toute penaude, achevant le dernier morceau de friandise.

“ Tu me dois un câlin ! ” s'exclama Oxalis, s'adressant à l'ingénieur.

“ C'est pas du jeu ! ” bougonna l'intéressé. “ C'est évident que cette Lady crève la dalle. Si tu paries contre moi qu'elle aura encore faim, c'est que tu as gagné d'avance. ”

“ Monsieur ne veut pas me donner un petit câlin ? ” insista la méditechnicienne.

“ Là n'est pas la question, ” répondit Achmed. “ Je me suis fait piéger, c'est tout. ”

“ ‘Monsieur’ était pourtant prêt à m'en faire des milliers, tout à l'heure, ” sourit le capitaine.

Achmed se tourna vers Maddeline et fit une grimace, un grosse moue qui ne signifiait rien d'autre que ‘cafteuse !’.

Le sourire de la jeune femme se fit encore plus large.

“ Des hommes qui me fourniraient divers plaisirs, ” dit-elle d'une façon évasive. Elle ramassait avec sa fourchette les miettes du gâteau et les mélangeait aux traces de confiture restées sur l'assiette...

“ C'est bon, j'ai compris ! ”

Achmed jeta sa serviette sur la table et parti chercher encore à manger.

“ Et n'oublie pas mon câlin, ” ajouta Oxalis, quand son amant fut sur le point de quitter la salle de briefing.

“ Ah, les femmes ! ” entendirent-elles quand la porte coulissante se referma.

Les-dites concernées éclatèrent de rire.

“ Fais attention quand même, Maddie, ” intervint Oxalis quand elle put maîtriser sa voix. “ J'ai ressoudé trois de tes côtes il y a deux heures. Ce n'est pas pour les briser à nouveau. ”

Les rires se calmèrent doucement. La joie s'estompa peu à peu. C'est seulement lorsque les deux femmes s'aperçurent du silence qu'elles reprirent, comme d'instinct, la conversation.

“ Encore combien de temps avant que les autres arrivent ? ” demanda le capitaine.

“ Une dizaine de minutes, je pense. La fin du repas est proche, ” fit Oxalis avec un léger sourire.

“ Comme le début de ces abominables discussions, ” répliqua Maddie. “ Ça parle, ça chuchote, ça donne son avis sur tout et n'importe quoi, et on ne décide rien. ”

“ Pas cette fois-ci, j'en ai peur. Il y aura une chose à décider : celui qui décidera notre avenir. ”

“ Toi et tes formules ! ”

“ Ou celle, continua la méditechnicienne dans le vague. Ou celle... ”

Maddeline soupira. Un poids venait d'être posé sur ses épaules. Et elle ne se sentait pas du tout capable de le porter. Un millier d'âmes à conduire en toute sécurité entre les étoiles, c'était vraiment trop pour elle.

“ Tu serviras toujours quelqu'un, Lady Mad, ” dit Oxalis en toute compassion, son regard rempli de tendresse offert à celui de la jeune femme. “ Tu servais l'Amiral, tu serviras maintenant un millier de personne. Soit toi-même, et n'oublies jamais que tu n'est plus seule. Nous sommes là, aussi, il ne faudrait pas l'oublier. ”

Le soupir se changea en léger sourire. L'espoir était à nouveau là, ce versatile espoir -songeait la jeune femme- qu'il fallait faire surgir à chaque fois pour lutter contre l'absence de sens de la vie. Il fallait cette force intérieure pour le raviver, où, à défaut, des amis pour le faire. Humains ou dauphins, qu'importe. Elle croyait manquer de cette force et sentait, au fond d'elle-même, qu'elle ne pourrait faire face seule. Sa pauvre vie...

“ Maddie ? ”

“ Oui ? ”

“ Juste pour te sortir de tes rêves, ” répliqua Oxalis. “ Tu ne veux toujours pas qu'on en parle ? ”

“ Non, une autre fois, s'il te plaît. ”

“ La dernière fois, tu m'as réveillé en pleine nuit pour qu'on en papote, ” plaisanta la méditech.

“ Promis, juré, craché, sourit Maddie. Je ne te dérangerai pas en plein sommeil la prochaine fois. ”

“ J'espère bien ! Je me vois mal en train de discuter de maladies de l'âme avec Achmed derrière, dans mon lit. ”

Le capitaine pouffa de rire et quitta Oxalis du regard pour le diriger vers la porte d'entrée.

Celle-ci venait de s'ouvrir et quelqu'un avait surprit la fin de la conversation. Ce n'était pas malheureusement Achmed.

“ Tu vient de te trahir, ” plaisanta Maddeline.

Oxalis, d'abord étonnée, se retourna et vit avec stupeur Ophélie entrer dans la salle de briefing.

“ Achmed ? avec toi dans un lit ? ” fit songeuse la chef des comms. “ Et vous m'avez caché ça depuis combien de temps ? ” continua-t-elle.

“ Je te laisse deviner, ” répondit Oxalis. “ Que serait le sport si tout était facile ? ”

Ophélie fit quelques pas en direction d'un des fauteuils tout en interrogeant du regard la personne qu'elle prenait maintenant pour proie. Elle prit le temps de s'installer à sa place favorite et reprit la conversation.

“ Dois-je employer les grands moyens pour te faire cracher le morceau ? ”

“ Tu peux toujours essayer, ” répliqua la méditech.

Un défi était lancé dans la bonne humeur, coutume fréquente dans cet équipage songeait avec plaisir le capitaine. Il y avait là de quoi stimuler chacun, apprécier son prochain, et surtout créer des liens de bonne entente. L'art de faire une équipe soudée.

Une partie de l'héritage de l'amiral, reconnut-elle. Ce vieux loup adorait ce genre de joutes, dans la mesure où personne n'était épargné et où tout cela se passait dans une humeur joviale. Il encourageait cette pratique, et entraînait souvent dans le jeu, quitte à

perdre en dignité. Elle se remémora un épisode où il avait perdu face à Achmed, et devant tout l'équipage. Était-ce une joute verbale, un combat spatial ? Non, ce n'était qu'une question de gastronomie. Elle jeta un coup d'oeil sur l'assiette méticuleusement débarrassé de sa friandise. Une question de goût. C'était à propos du mariage entre nourriture et vin. Il faut dire que le vieux ne connaissait que le whisky écossais !

Rares étaient les personnes qui ne jouaient pas. En particulier cet imbécile de Rikel qui prenait -et prend- cela pour des enfantillages, n'ayant pas compris l'intérêt de la chose. Ça n'a fait que l'isoler du reste de l'équipage, et le rendre dangereux envers les autres.

Kamu également.

Maddie se demanda quelles étaient les relations entre le navigateur et l'amiral, puisque seul ce dernier avait le droit d'entrer dans le saint des saint pour discuter avec le premier. Le secteur interdit que le constructeur de ce navire appelait lui-même d'un mot bizarre ; cocon. Là se trouvait l'ordinateur étrange. Là vivait reclus le navigateur. Isolé par la nature de sa fonction ...mais aussi parce qu'il le voulait bien.

Et de notre côté, nous jouons ensembles pour rester ensembles, conclut la jeune femme.

“ Tu étais au courant ? ” lui demanda tout à coup Ophélie.

Maddeline fut longue à émerger de ses rêveries.

“ Au courant de quoi ? ”

“ D'Achmed et Oxalis, pardieu ! ”

“ Ah, oui. ”

“ Alors depuis combien de temps ? ”

“ Heu... ”

“ Dois essayer la corruption ? ”

“ Tu peux essayer ! ”

Le ton de la réponse était tout à fait différent de celui qu'avait usité Oxalis. Ce n'était pas une réplique sur la défensive mais une invitation en bon et du forme.

“ Maddie ! ” rétorqua Oxalis dont le visage feignait la désapprobation. “ Dire que c'est toi que nous allons élire ! ”

“ Quel vin dois-je mettre dans le pot, ” surenchérit la chef des comms ?

“ Six croissants, deux tartelettes aux myrtilles, un millefeuille, quatre choux à la crème, deux éclairs au chocolats... ”

Elle comptait patiemment avec les doigts de sa main gauche, prenant soin de ne rien oublier de ce que son estomac lui dictait. La jeune femme regardait avec malice la méditechnicienne feindre l'indignation. Les trois s'empêchaient difficilement d'éclater de rire quand la porte s'ouvrit. Achmed revenait avec un plateau rempli de victuailles.

“ Ah ! Qu'avons-nous à répondre ? ” demanda Oxalis à son amant. “ Qu'avons-nous à offrir pour le silence de cette lady ? ”

Achmed mis quelques secondes pour comprendre et entrer dans le jeu.

“ Quelques croissants, des pains au chocolat, et un bon demi litre de chocolat chaud. Est-ce suffisant ? ”

“ C'est plutôt pauvre, ” répondit Maddeline avec sourire, “ mais je crois que ça ira. ”

“ Vendue ! ” s'exclama Ophélie.

“ Qui voulait corrompre il n'y a pas quelques secondes ? ”

“ Ce n'est que partie remise, ” finit par admettre la chef des comms, le sourire aux coins des lèvres.

La plaisanterie se termina aussi vite qu'elle avait commencé, laissant au final une atmosphère de bonne humeur. Achmed offrit le plateau de friandises à son supérieur, puis s'assit à côté d'Oxalis pour lui glisser des mots doux à l'oreille. Ophélie régla le

minicomm qu'elle portait continuellement à l'oreille, et pianota ensuite quelques instants sur la console mise à sa disposition. Entre deux gorgées de chocolat chaud, Maddeline prit le temps elle aussi de consulter sa console et d'y inscrire l'ordre du jour. Grâce à dieu, elle n'avait pas de long et ennuyeux rapport à rédiger. Étant donné son grade, c'était elle qui allait les recevoir. Vu les caractères et les fonctions de chacun, la situation présente et son imagination fertile, elle mit en scène les différents protagonistes et rêvassa sur ce qu'il allait advenir. La jeune femme vit très bien la mine réservée et coupable de Rikel, l'arrivée en trombe (en plus du retard) du chef mécanicien, la logique du légat, le bon sens d'Achmed, les plaintes du maire...

Ce qu'elle ne vit pas, c'était la présence de Kamu.

Son arrivée impromptue fit sortir Maddie de ses rêves. Il entra lentement dans la salle de briefing comme s'il y venait pour la première fois. Il connaissait pourtant bien la salle pour se sentir à l'aise, mais ce n'était pas le cas. Son air timide et gauche avait resurgi. La présence de trop de monde, sans doute, se dit la jeune femme après s'être remis de la légère surprise.

Le navigateur n'était pas obligé d'assister à ce genre de réunion, et, pour dire vrai, n'y participait jamais. La situation devait être grave... Quelle idiote fais-tu! se dit la jeune femme. Il était déjà sorti de son cocon pour pianoter quelques lignes de codes avec elle et Curtis. La situation était grave, forcément. Pas besoin de le répéter à chaque fois qu'elle voyait cet homme à l'esprit sombre.

Elle jeta un regard sur l'étoile rouge, un bref instant, et la géante était redevenue un furoncle. La jeune femme lâcha un soupir, puis revint vers Kamu qui s'avançait vers la table. Il portait toujours un gilet et un fez de couleur noire, toujours sans chaussures. Maddeline eut un rire intérieur, se voyant elle-même,

habillée de sa robe, pieds nus elle-aussi, n'ayant que pour dessous un maillot de bain deux pièces. Elle ne put empêcher son regard de se poser sur le torse à moitié nu du navigateur, vision furtive qui la remplit de honte. Elle dégagea son regard et sermonna son ego à propos d'une certaine maîtrise de soi.

L'arrivée du navigateur surprit autant les compagnons du capitaine qu'elle-même. Achmed et Ophélie le regardèrent prendre un siège proche de la baie vitrée et s'y assoir nerveusement. Curieusement, Oxalis s'enferma dans une sorte de mutisme, attitude qui n'échappa pas à Maddeline.

L'atmosphère n'était soudain plus du tout riieuse. Froide fut le terme qu'employa la jeune femme à propos de la scène.

'Vous cuisinez divinement', dit-elle pour briser la glace.

'Merci' répondit le navigateur, après s'être aperçu que le compliment s'adressait à lui.

Ce fut tout ce qu'il répondit. Pas de gêne si ce n'était sa timidité malade, pas de réflexe de pseudo-dévalorisation (que certains utilisaient aussi souvent que des mouchoirs en papier), pas de sentiment de satisfaction.

La brièveté de sa réponse avait quelque chose de frustrant pour le capitaine. Elle ne lançait pas de compliment à la légère, mais elle n'attendait rien en retour si ce n'était de l'attention. Il avait répondu, songeait la jeune femme, comme une machine fragile, une chose à laquelle on devait faire attention, cajoler un maximum, pour ne recevoir au final qu'un mince filet de reconnaissance.

Comme sa Machine à lui ? pensa-t-elle soudain.

Elle prit un croissant dans l'intention d'améliorer son humeur.

Il fallait qu'elle voit cette fameuse Machine, puisqu'elle aurait bientôt la possibilité de la faire. Pénétrer dans le cocon, voilà ce qu'il la consolait de sa future affectation au poste d'amiral.

E ou pas e ? Satanée Oxalis ! Toujours le mot pour rire...

L'intéressée était toujours embourbée dans un mutisme qui ne la ressemblait pas du tout. C'était bien la première fois qu'elle avait ce genre de comportement. La présence du navigateur devait y être pour quelque chose. Encore une chose qui devait être éclairci, et qui s'accumulait à la tonne de questions sans réponses. Toujours dans les comportements bizarres, notait la jeune femme, la petite fille de Don Pedro ne prêtait aucune attention au navigateur. C'était à croire qu'ils ne se connaissaient pas. Ou plus. Kamu était un des disciples d'Aragon et devait donc connaître sa famille. Rien pourtant dans leurs attitudes n'indiquait un quelconque lien.

Une chose à méditer de plus, conclut le capitaine. C'était une chose de piloter un vaisseau, c'était une autre chose que de gérer les rapports humains.

Elle reprit un autre croissant.

Tout le monde était là, ou presque. Si règle il y avait, elle était très bien respectée: le chef mécanicien était en retard. C'était sa petite habitude à lui, son petit vice. Le désagrément pour l'entourage était cependant vite oublié quand on connaissait l'homme de près. Superviser le bon déroulement des opérations, donner les ordres adéquats, prendre le temps pour les bonnes décisions: ça, tous les gradés le faisaient avec plus ou moins de brio. Mais Polo ne se contentait pas de cela, il n'hésitait pas à mettre la main à la pâte, offrant son talent de robot-manutentionnaire, ses compétences à la micro-soudure, son savoir-faire et sa maîtrise des choses à tous les travaux de la Nef. D'où les retards habituels.

Sa devise ? On n'est jamais aussi bien servi que par soi-même.

Et il ne se gênait pas à faire le travail du simple technicien quand il jugeait bon de le faire. Les ragots disaient de lui qu'il ne déléguait les tâches qu'à contre coeur, que ça le travaillait de ne pouvoir travailler. Rumeurs plus ou moins justes. En tout cas, ses subordonnés étaient, heureusement pour lui, à son image, compétents, disciplinés et responsables. Polo pouvait dormir tranquille, quand il ne pouvait faire autrement que dormir.

Il manquait donc une personne dans la salle de briefing. Ophélie avait donné l'ordre à l'ordinateur de laisser la porte ouverte pour le voir arriver. Le silence studieux qui régnait dans la salle de briefing était par moments interrompu par les discussions de personnes passant dans le couloir. Certaines jetaient subrepticement un oeil à l'intérieur, d'autres passaient leur chemin sans se préoccuper de la scène qui se déroulait.

Un des passants, pourtant, eut le regard assez vif et intéressé pour s'arrêter devant la porte et s'écrier :

“ J'aimerais bien qu'on m'explique ce merdier ! ”

L'homme jeta un regard accusateur devant les gradés et entra dans la salle en grandes foulées. Il avait, à entendre sa respiration, couru depuis un bon moment, probablement depuis le lieu où il avait abandonné son travail. Sa respiration soutenue laissait aussi transparaître la colère. Une ire bien à lui, aussi légendaire que son retard, et qui mettait tous ceux qui la subissait dans la honte et l'embarras.

Le chef mécanicien s'installa dans un des sièges et continua de fixer l'assemblée.

“ Alors ? ” demanda-t-il.

“ Nous allons déterminer les responsabilités ” lâcha timidement Rikel.

“ Ah bon ! Vous y êtes pour quelque chose ? Chef macrolog ? ” éructa Polo.

La remarque s'adressait à Rikel, mais Maddeline prit ces mots comme un reproche à son encontre. C'est fou ce que les traits tirés et les cheveux roux du chef mécanicien ajoutent à sa colère, pensa le capitaine, j'ai l'impression de redevenir une enfant qui a fait une bêtise, devant cet homme... La remarque agressive n'entraînait pas de réponse. Il y en eut pourtant une, qui stoppa les pensées du capitaine.

“ Il n'y est pour rien. ”

C'était Kamu. Il avait déserté son fauteuil, le jugeant trop inconfortable pour son humeur, le préférant à une position debout, devant la baie vitrée. Il regardait les étoiles, plus particulièrement une étoile rouge, de la taille d'un gros rubis.

Le chef mécanicien ne s'attendait ni à une réponse, ni à la présence de cette personne. Il n'avait pas remarqué depuis le temps qu'il était entré l'homme vêtu de noir, sur le fond de même couleur et percé d'étoiles. Il interrogea son voisin sur l'identité de l'inconnu et répliqua.

“ C'est donc à vous qu'on doit ce chantier ? ” dit-il, sur le même ton accusateur.

Kamu se contenta de tourner la tête et de prendre Polo dans son regard. Regard qui mit dans l'embarras l'intéressé et qui tempéra sa colère.

Entre le regard du navigateur et l'ire du chef mécanicien, Maddeline en eut assez et lâcha un bref soupir.

“ Commençons, si vous le voulez bien, ” fit-elle avec sourire.

Kamu retourna à son étoile et Polo à ses collègues.

à suivre...

Chapitres

Chapitre I : Topiques.....	2
Chapitre II : Une sirène en alerte.....	12
Chapitre III : Le démiurge.....	55
Chapitre IV : Les parques programment.....	67
Chapitre V : Little Boy.....	108
Chapitre VI : Le conseil.....	117